

Rapport final

Filles et garçons d'un quartier populaire parisien

Isabelle Clair, responsable scientifique
Virginie Descoutures, enquêtrice et chercheure principale

Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris,
équipe « Genre, Travail, Mobilités » (CRESPPA-GTM, UMR 7217, CNRS-Paris 8)

Enquête financée par
la Délégation à la Politique de la Ville et à l'Intégration, Mairie de Paris
et le Centre National de la Recherche Scientifique

Novembre 2009

Rapport final

Filles et garçons d'un quartier populaire parisien

Isabelle Clair, responsable scientifique
Virginie Descoutures, enquêtrice et chercheure principale
avec la collaboration de Fabrice Guilbaud, enquêteur

Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris,
équipe « Genre, Travail, Mobilités » (CRESPPA-GTM, UMR 7217, CNRS-Paris 8)

Enquête financée par
la Délégation à la Politique de la Ville et à l'Intégration, Mairie de Paris
et le Centre National de la Recherche Scientifique

Novembre 2009

Remerciements

Nous remercions d'abord tous les jeunes qui ont accepté de jouer le jeu de l'enquête et de se dévoiler, ainsi que toutes les personnes rencontré-e-s sur le terrain qui nous en ont facilité l'accès. Le respect de leur anonymat nous empêche de les nommer mais ils habitent ce rapport à chacune de ses pages.

Comme toute recherche, celle-ci n'aurait pu se faire sans la mobilisation de tout un collectif de travail. Omar Diop, Elsa Fernandez, Sarah Gamaire et Leïla Saadna nous ont fait gagner un temps précieux en effectuant la difficile retranscription d'entretiens souvent réalisés dans de mauvaises conditions sonores. Nous saluons aussi Sandra Nicolas, au CRESPPA-GTM, et Arnaud Richet, à la délégation Paris A du CNRS, ainsi que toutes les personnes du CNRS qui, à un moment ou à un autre, ont accompagné la mise en place administrative de cette recherche, chose particulièrement malaisée en ces temps de restrictions financières et de précarisation massive de la recherche publique.

Enfin, nous devons à la DPVI de la Mairie de Paris et, plus particulièrement, à Mme Durlach d'avoir imaginé le cadre de ce travail et de l'avoir rendu matériellement possible.

Sommaire

REMERCIEMENTS	5
---------------------	---

SOMMAIRE	6
----------------	---

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

1. L'amour, un moyen de saisir les rapports sociaux entre filles et garçons.....	9
2. L'enquête	9
<i>Le corpus d'enquêté-e-s</i>	<i>10</i>
<i>Le temps de l'enquête : printemps-été 2009.....</i>	<i>11</i>
<i>L'espace de l'enquête : le nord-est parisien</i>	<i>11</i>
4. Un compte-rendu d'enquête sur plusieurs supports	12
Avertissement.....	13

PREMIÈRE PARTIE - « EUX » ET « NOUS »

1. Ne pas nier l'asymétrie de la relation	16
2. Entrer à pas de loup	16
3. Faire ses preuves et rester	21
4. Comprendre : des résistances malgré tout.....	21
<i>Une enquêtrice seule dans l'espace public : « flic » ou trop libre</i>	<i>22</i>
<i>Un enquêteur des relations filles / garçons : « pointeur » ou « pédé »</i>	<i>24</i>
<i>Face à la demande sociale et politique d'enquête, les contraintes de l'ethnographie.....</i>	<i>27</i>

DEUXIÈME PARTIE - SCÈNES ET PORTRAITS COMMENTÉS

1. « Il a cru que t'étais un pointeur »	
<i>Abdel, Kader et l'intersectionnalité (race, classe, sexe).....</i>	<i>32</i>
2. « Les jeunes et la police, c'est là-dessus que vous devez faire votre enquête ! »	
<i>Des « jeunes » aux frontières de Paris</i>	<i>35</i>
3. « Au départ, ça m'avait un petit peu dégoûtée, le préservatif »	
<i>Nadia : l'IVG, un moyen de contraception comme les autres.....</i>	<i>39</i>
4. « Quelques bouts de tissus peuvent suffire à faire reculer les loups-garous ! »	
<i>Yasmina, la rappeuse voilée.....</i>	<i>44</i>
5. « Peut-être tu vas te retrouver dans un couple où tu vas l'aimer et il va te taper »	
<i>Rosa ou l'apprentissage de la violence conjugale</i>	<i>47</i>

6. « Un vrai homosexuel, c'est des sentiments ; un faux, une expérience sexuelle » <i>Paul, l'amour et l'hétéronormativité</i>	51
---	----

TROISIÈME PARTIE - SYNTHÈSE

1. L'ordre du genre : de la banlieue à Paris	56
<i>L'ordre du genre : une définition</i>	56
<i>L'injonction des filles à la pureté sexuelle</i>	57
<i>Filles viriles et filles voilées : mettre à distance son sexe et sa sexualité</i>	59
<i>Le virilisme des garçons</i>	59
2. Amours adolescentes : l'entrée dans la conjugalité	60
<i>Contre les croyances : les garçons aiment aussi</i>	61
<i>Stérotypes de genre dans la conjugalité I : la méfiance envers l'autre sexe</i>	62
<i>Stérotypes de genre dans la conjugalité II : la violence</i>	63
3. Principales variations de la banlieue à l'inner city	64
<i>Être dans ou hors la capitale : deux rapports aux frontières sociales différents</i>	64
<i>La mobilité des filles dans un espace plus ouvert</i>	65
<i>La mobilité des garçons dans un espace plus surveillé</i>	65
<i>Effet I : des filles un peu moins surveillées</i>	66
<i>Effet II : une confrontation plus quotidienne à la distance sociale</i>	66
<i>Nota bene : le poids des NTIC</i>	67

CONCLUSION

<i>Ne jamais oublier l'asymétrie entre « eux » et « nous »</i>	69
<i>Ne pas s'en tenir aux classes populaires</i>	70

DOCUMENTS ANNEXES71

Annexe n°1	
<i>Présentation des enquêté-e-s</i>	72
Annexe n°2	
<i>Ce que les enquêté-e-s nous ont dit de leurs consommations culturelles</i>	87
Annexe n°3	
<i>Voix</i>	90
Annexe n°4	
<i>L'équipe de recherche</i>	91

BIBLIOGRAPHIE93

Présentation générale

Il existe très peu de travaux sur les rapports sociaux entre filles et garçons à l'adolescence, quel que soit leur lieu de vie, et particulièrement lorsque l'étude de ces rapports inclut la sexualité. Plus encore lorsque les populations étudiées appartiennent aux classes populaires.

L'oubli de ce type de problématique est renforcé par un androcentrisme dominant dans les recherches sur les jeunes populaires. Androcentrisme cependant de plus en plus remis en cause du fait de l'évolution générale de la sociologie ainsi que de la demande sociale qui lui est adressée. Les chercheurs dans ce domaine s'en expliquent davantage : à la suite de la parution de leurs enquêtes, lors de colloques universitaires, etc. Il ne va plus totalement de soi que l'on s'interroge sur la vie des jeunes dits « de cité » exclusivement au masculin. Quelques travaux ont d'ores et déjà été menés qui mettent en scène non seulement les filles, mais les filles et les garçons des quartiers populaires : ceux de Hugues Lagrange¹, de Nacira Guénif Souilamas², de Christelle Hamel³ et de Stéphanie Rubi⁴. Mais leur nombre reste faible au vu de la masse sociologique consacrée, le plus souvent implicitement, aux garçons.

Aucune enquête n'avait encore été menée sur la question des rapports entre filles et garçons, dans Paris *intra-muros*. La plus récente sur ce thème, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, d'Isabelle Clair, portait sur les enjeux de genre dans les relations entre des filles et des garçons vivant dans des quartiers d'habitat social mais en banlieue parisienne. Elle a été mobilisée dans la recherche présentée ici comme point de référence à des fins de comparaison.

Au cours de cette présentation générale, nous dresserons le cadre théorique du travail effectué, nous présenterons rapidement la méthode employée ainsi que le contenu de l'ensemble de ce document qui a voulu ne pas ressembler tout à fait à un rapport de recherche classique pour mettre en évidence d'autres formes de compte-rendu d'enquête (portraits, scènes commentées, documents audio).

¹ Cf. Hugues Lagrange, 1990, *Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Paris, Syros : une partie du chapitre 3 est consacrée aux jeunes du « Nord-Est : au-delà du périphérique », pp. 118-143.

² Cf. Nacira Guénif Souilamas, 2000, *Des "beurettes" aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset & Fasquelle ; 2003, « Ni pute ni soumise ou très pute, très voilée ? Les inévitables contradictions d'un féminisme sous influence », *Cosmopolitiques*, n. 4, juillet, pp. 53-65 ; avec Éric Macé, 2004, *Les Féministes et le garçon arabe*, Paris, Aube.

³ Cf. Christelle Hamel, 2002, « L'homosexualité en milieu maghrébin : une question d'honneur », in Rose-Marie Lagrave et al. (dir.), *Dissemblances : jeux et enjeux de genre*, Paris, Harmattan, pp. 37-50 ; 2002, « Constructions et pratiques de la sexualité des garçons d'origine maghrébine en quartier populaire », *Mouvements*, n. 20, mars-avril, pp. 57-65 ; 2003, « 'Faire tourner les meufs' : Les viols collectifs : discours des médias et des agresseurs », *Gradhiva*, n. 33, pp. 83-92 ; 2003, *L'intrication des rapports sociaux de sexe, de « race », d'âge et de classe : ses effets sur la gestion des risques d'infection par le VIH chez les Français descendant de migrants du Maghreb*, thèse de doctorat d'Anthropologie sociale et ethnologie, sous la direction de Marie-Elisabeth Handman, EHESS.

⁴ Stéphanie Rubi, 2005, *Les Crapuleuses, ces adolescentes déviantes*, Paris, P.U.F.

1. L'AMOUR, UN MOYEN DE SAISIR LES RAPPORTS SOCIAUX ENTRE FILLES ET GARÇONS

Aborder les rapports sociaux entre filles et garçons par le biais de l'entrée dans la vie amoureuse présente un double intérêt. D'abord, un tel angle d'approche permet de centrer le regard sociologique et le recueil des données sur un objet défini. Au moment de l'enquête, on peut formuler une consigne précise auprès des jeunes que l'on souhaite interroger puis organiser la relation d'enquête autour d'un thème donnant lieu à des récits de pratiques quotidiennes dont la teneur dépasse largement le seul thème de la relation amoureuse. Ensuite, cet angle permet d'inclure la question de la sexualité. Cela ne signifie pas que l'enquête que nous avons menée a été uniquement axée autour de l'amour et de la sexualité, mais que ces éléments lui ont servi de support théorique et méthodologique.

Les principaux thèmes que nous avons abordés, conformément à notre proposition de départ, sont les suivants :

- l'occupation de l'espace public et ses enjeux sexués : la ségrégation sexuée de l'espace public, ses différentes enclaves, la construction des réputations sexuelles.
- les normes régissant les sexualités et leurs pratiques : la place notamment des homosexualités (dans les représentations de la « sexualité normale » mais aussi dans les pratiques des jeunes), des vertus sexuelles (injonction à une hétérosexualité explicite pour les garçons, à l'absence d'activité sexuelle pour les filles).
- les différents usages que filles et garçons font des institutions (en lien avec leur scolarité, la famille, leur projection dans la vie professionnelle, leurs loisirs).

Nous avons supposé qu'il existait de fortes similitudes entre la vie quotidienne des jeunes des quartiers populaires parisiens et celle des jeunes vivant en cité d'habitat social en banlieue ; cependant, la présence *dans* Paris des quartiers que nous avons enquêtés nous semblait *a priori* nécessairement porteuse de variations entre ces deux jeunesse. Les résultats de l'enquête ont confirmé cette hypothèse. Il en sera largement question dans plusieurs cas exposés dans les deuxième et troisième parties de ce document.

2. L'ENQUÊTE

Notre objectif était de recueillir le point de vue de jeunes vivant dans deux quartiers populaires parisiens ainsi que de reconstituer leurs conditions d'existence, leurs sociabilités et leur rapport à la ville. La méthode qui nous semblait le plus à même de remplir cet objectif est l'entretien ethnographique (Beaud, 1996). Couplant entretiens individuels (ou collectifs) et observations ethnographiques, cette méthode est centrée sur des discours (et leur prise au sérieux) contextualisés dans un espace social défini. Il s'est agi pour les enquêteur-trice-s de rester un temps suffisant dans ledit espace afin de nouer des relations de confiance avec les jeunes qui le peuplent d'une part, et les adultes en lien avec eux d'autre part. Cette présence longue et prolongée permet de faire un relevé ethnographique systématique du cadre de vie des jeunes et de leurs façons de l'occuper, pour finalement mener des entretiens organisés autour des grandes thématiques précisées ci-dessus.

Conformément à notre projet de départ, une enquêtrice principale (Virginie Descoutures) et un enquêteur ponctuel (Fabrice Guilbaud) ont réalisé le travail de terrain. Ils ont été accompagnés dans cette tâche par Isabelle Clair, responsable scientifique de l'étude. Le compte-rendu de leur travail est donc collectif, s'efforçant à la fois de faire la synthèse de leurs différents points de vue et de restituer les parts individuelles de leur contribution (au travers notamment du recours au « je » dans les récits d'enquête et leurs analyses).

Le corpus d'enquêté-e-s

Au total, quarante jeunes ont été interrogés de manière approfondie, vingt-quatre filles et seize garçons. La majeure partie d'entre eux a été enregistrée (trente), d'autres entretiens ont dû être reconstitués en dehors des limites spatiales du terrain d'enquête pour des raisons expliquées dans la première partie de ce document (« 'eux' et 'nous' »). En raison de l'objet de l'étude (recueillir des discours sur l'intimité), ce sont les entretiens individuels qui ont été le plus sollicités, ils constituent donc l'essentiel de notre matériau ; notamment parce que les filles occupent souvent l'espace public en groupe et parce que leur conversation amicale se superpose plus facilement que pour les garçons avec un discours sur l'intime, il est arrivé que des entretiens collectifs, avec des filles, soient acceptés par l'enquêtrice, jouant dès lors sur l'entre-soi féminin pour favoriser la parole.

La constitution du corpus a suivi une logique géographique : il s'agissait non pas d'interroger des jeunes uniquement en fonction de certaines caractéristiques sociales (l'âge et le sexe) mais aussi en raison de leur occupation familière d'un espace donné, que celui-ci soit leur lieu d'habitation ou leur lieu de vie (parce qu'y vivent leurs ami-e-s, leur petit-e ami-e, des membres de leur famille ou bien parce que leur établissement scolaire est à proximité).

L'intérêt de partir d'un lieu géographique est triple. D'abord, il fait coïncider le lieu de l'enquête avec le lieu de vie des enquêté-e-s : l'invasion que constitue l'observation est ainsi en partie relativisée par le fait qu'elle s'opère dans un endroit familier, dans lequel ce sont plutôt les enquêté-e-s qui sont susceptibles, au moins dans un premier temps, d'avoir le pouvoir (Bizeul, 1998) – nous aurons l'occasion d'y revenir. Par ailleurs, cette superposition des lieux permet à l'enquêtrice de saisir directement et très concrètement l'environnement ordinaire des enquêté-e-s, leur occupation de l'espace, leurs lieux de loisirs et leurs lieux de contraintes. Enfin, une telle démarche permet de reconstituer les groupes d'ami-e-s, de faire parler les un-e-s sur les autres ; dès lors, le corpus est constitué en fonction d'une appartenance territoriale (plutôt qu'« ethnique ») beaucoup plus fidèle aux raisons de leur vivre ensemble (Clair, 2008).

La majorité des jeunes interrogés appartiennent aux classes populaires (c'est-à-dire que leurs parents occupent des emplois correspondant aux PCS ouvrières et employées) et sont issus des immigrations post-coloniales. Certain-e-s néanmoins s'intègrent plutôt dans les

classes moyennes⁵, blanches ou non : leur présence dans leur corpus tient au fait qu'ils ou elles fréquentent régulièrement les lieux de l'enquête.⁶

Le temps de l'enquête : printemps-été 2009

Virginie Descoutures a commencé l'enquête au mois d'avril 2009 et l'a poursuivie jusqu'à la fin du mois de juillet. Le rythme de l'enquête a suivi pour l'essentiel les contraintes des jeunes qui occupent l'espace public, pour la majorité d'entre eux en dehors des horaires d'école et de réunions familiales. Les premiers entretiens ont pu être menés à partir du mois de mai : le coût d'entrée sur ce type de terrain est fort, quelles que soient les dimensions de l'enquête, parce qu'on ne peut accéder à l'intimité d'inconnu-e-s sans avoir fait au préalable la preuve de sa bienveillance (entre autres preuves, dont il est question dans la partie suivante de ce document). Les entretiens se sont ensuite déroulés régulièrement.

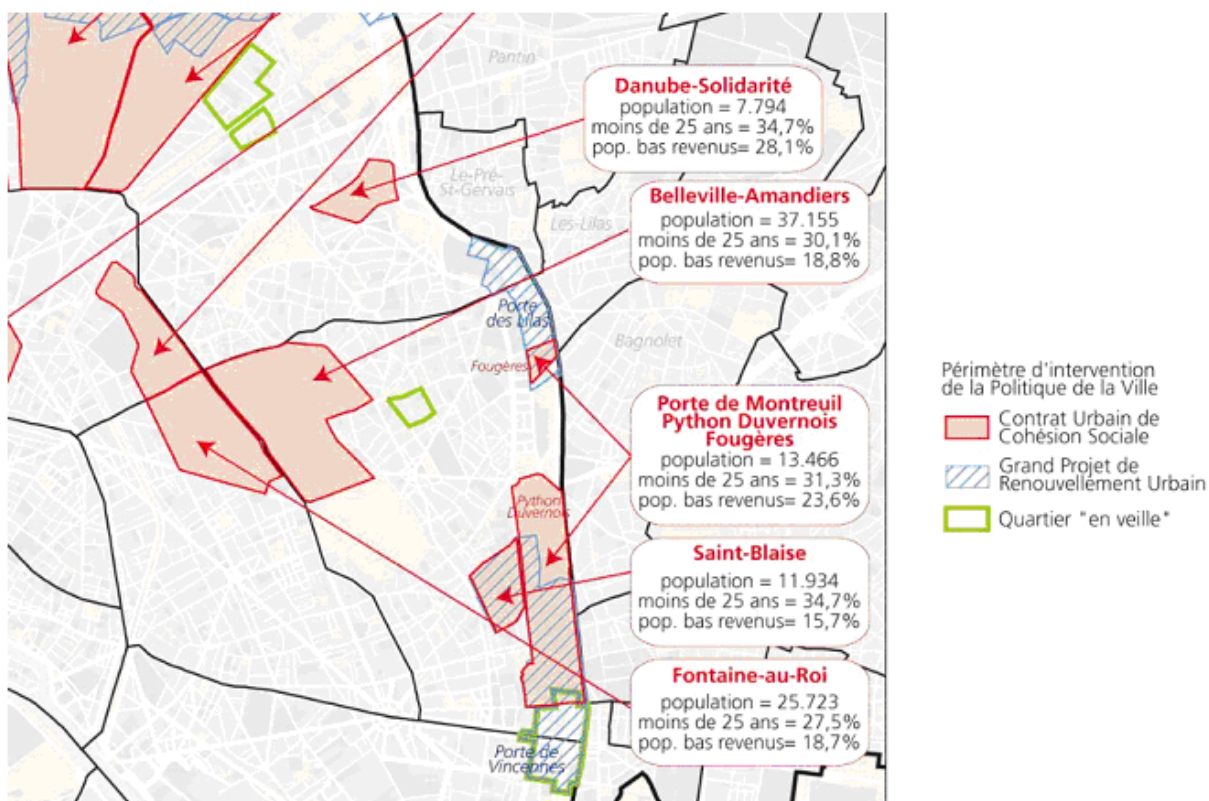
Fabrice Guilbaud, qui ne disposait pour cette enquête que d'une vacation d'une semaine, est arrivé sur les lieux en juillet. Il a réalisé plusieurs entretiens, dont la majorité n'a pu être retranscrite, pour les raisons que nous détaillerons plus avant, et qui tiennent à la brièveté de son intervention et à son sexe. Toutes choses que nous avons voulu tester et qui ont donné des résultats méthodologiques très intéressants.

L'espace de l'enquête : le nord-est parisien

Ce sont les quartiers dits « Belleville Amandiers » et « Est 20^{ème} » qui ont fait l'objet de l'enquête de terrain. A cheval sur plusieurs arrondissements, ce sont parmi les quartiers populaires de Paris les plus anciens. Les populations vivant dans ces espaces parisiens se situent en bas de l'échelle socioprofessionnelle ; le taux de chômage y est fort et les revenus faibles ; à ces caractéristiques s'ajoute pour une partie de la population le fait d'être étranger-e ou issu-e de l'immigration post-coloniale. D'un point de vue sociologique, un des principaux intérêts de ces quartiers est à la fois de présenter des caractéristiques communes à de nombreuses cités d'habitat social situées en banlieue parisienne, à la fois d'être ancrés dans une histoire longue (la population est de ce fait moins homogène, notamment parce qu'elle n'est pas exclusivement issue des immigrations) et un espace moins délimité.

⁵ PCS, Professions intermédiaires.

⁶ L'ensemble des renseignements concernant la composition du corpus se trouve en annexe n°1.



Source : extrait de la « carte des quartiers de la politique de la ville », www.paris.fr

Quelques informations sociographiques concernant les quartiers de l'enquête et leurs environs :

Quartier	Population (1999)	Tx de chômage (1999)	Pop. foyers à bas revenus (2004)	Logements sociaux (SRU) (2003)
« Belleville Amandiers »	37 257	17,3%	19,8%	36,2%
« Fontaine au Roi »	25 545	18,7%	19,3%	14,8%
« Porte de Montreuil St Blaise »	27 276	16,7%	19,7%	53,2%
Paris totalité	2 125 851	12%	10,8%	14,5%

Source : Atelier parisien d'urbanisme ; Insee RGP 1999 ; État & Villes 2003.

4. UN COMPTE-RENDU D'ENQUÊTE SUR PLUSIEURS SUPPORTS

L'ensemble de l'étude a été mené selon les règles de la méthode scientifique : construction d'un objet (problématique, hypothèses), recueil d'un matériau empirique dense, confrontation de la construction théorique à l'observation de terrain, et compte-rendu à la fois méthodologique et théorique. En revanche, ainsi qu'il nous l'avait été demandé en amont de l'enquête, nous avons construit un rapport qui ne comprenne pas seulement une somme d'écrits académiques mais qui mette en relief les jeunes interrogés, en ce qu'ils expriment des propriétés sociales collectives ainsi que des trajectoires individuelles, sur un mode plus dynamique. C'est pourquoi cette présentation générale s'accompagne de

plusieurs types de documents :

- classiquement : un retour sur la méthode employée (première partie), une synthèse des résultats (troisième partie), une conclusion générale, enfin une annexe présentant les enquêté-e-s (annexe n°1).
- l'exposé de six cas, déclinés en portraits et/ou en scènes ethnographiques commentés (deuxième partie). L'intérêt de ces pages est de mettre à la disposition du lecteur ou de la lectrice un matériau brut, centré sur un individu ou un groupe d'individus, et d'en *proposer* une lecture sociologique documentée.
- un tableau des consommations culturelles des jeunes enquêtés, relevé au cours de l'enquête, qui est une façon supplémentaire d'informer sur leur monde (annexe n°2).
- un document sonore sur CD qui fait entendre les voix de l'enquête : à la fois la voix des jeunes, la texture de leurs propos par ailleurs retranscrits au long du compte-rendu écrit, mais aussi le son de l'enquête et ses conditions de réalisation (l'annexe n°3 en présente le contenu).

AVERTISSEMENT

Nous avons hésité au moment du lancement de cette enquête. Notre hésitation tenait au risque d'approfondir *encore* la visibilisation de *ces jeunes-là*, sur-enquêtés, sur-observés, par le travail sociologique, les politiques et le travail social⁷. Certes, il était intéressant de pouvoir tester des hypothèses comparatives entre cités urbaines et péri-urbaines et la demande qui nous était faite émanait d'un souci politique dont il nous semblait important de tenir compte. Mais la décision ne pouvait aller de soi : engager une telle enquête, c'était une fois de plus faire entrer des micros et des regards inquisiteurs dans un lieu déjà sous surveillance et dont les acteur-trice-s se savent exposé-e-s. Au-delà des difficultés de terrain qu'une telle situation ne peut manquer de susciter, la question qui s'est alors posée était bien sûr d'ordre politique, l'effort financier d'enquête ainsi que l'intérêt à son origine et à sa réception ayant nécessairement des effets sur les populations qu'elle concerne. Il était donc important pour nous de les atténuer le plus possible.

C'est pourquoi, conscient-e-s de cette difficulté et bien que nous engageant dans ce travail, nous nous sommes efforcé-e-s d'être le plus discret-e-s possible sur le terrain et de ne pas rendre public notre lien avec la DPVI. Le masque étant plus protecteur que la vérité, dans ce cas.

Par ailleurs, le risque de stigmatisation inhérent à la publicisation de cette enquête doit en accompagner la lecture : il va de soi que tout ce qui dit est des jeunes rencontrés sur le

⁷ Ce lancement, pour Isabelle Clair notamment, entrainait un peu en contradiction avec le fait qu'elle avait justement décidé d'enquêter auprès d'autres jeunes, à l'inverse totalement invisibles parce que vivant en zones rurales. Cette enquête en zones rurales s'est continuée en parallèle (débuté en janvier 2008 et devrait prendre fin à l'été 2010). De premiers résultats en seront prochainement publiés : cf. Isabelle Clair, 2010, « Sexualités féminines en liberté surveillée. L'entrée des filles de milieux populaires (rural et péri-urbain) dans la sexualité pénétrative et la conjugalité », à paraître in Véronique Blanchard, Régis Revenin, Jean-Jacques Yvorel (coord.), *Jeunes, jeunesse et sexualité. 19ème-21ème siècles*, Paris, Autrement (coll. « Sexe en tous genres »).

terrain, régulièrement ramené à ce qui a pu être observé ailleurs, ne leur est pas nécessairement spécifique.

Première partie

« Eux » et « nous »

Nous avons choisi d'accorder une place non négligeable au compte-rendu de notre enquête, non seulement parce que, du point de vue du travail sociologique, cette étape nous semble fondamentale, mais aussi parce que nous supposons que ce que nous pouvons en dire est transférable à tout travail de terrain (social et/ou politique) auprès de la population que nous avons approchée. Rendre compte des difficultés que nous avons rencontrées, c'est partager les moyens d'en faire quelque chose dans la création d'une relation de confiance avec ces jeunes, des possibilités de dresser quelques ponts d'échange entre « eux » et « nous » (Hoggart, 1957).

Du point de vue de la méthode, l'analyse de la relation d'enquête est un moment de réflexivité indispensable. Elle s'opère tout au long de la présence sur le terrain : l'enquêtrice doit sur le moment analyser ses gestes, ses dires, et en contrôler la crédibilité au vu des codes locaux qu'il ou elle déchiffre progressivement. Le retour sur la relation d'enquête constitue aussi un matériau en soi, toutes les réactions des enquêté-e-s à la relation d'enquête étant des informations sur leurs réactions à toute relation en général.

Par ailleurs, l'exposé de la façon dont s'est passé le terrain est une étape inévitable dans l'administration de la preuve : les résultats exposés dans la suite de ce document sont d'abord critiquables à l'aune de la façon dont nous avons réalisé notre enquête, il nous revient donc d'en donner toutes les réussites comme tous les échecs, les uns et les autres étant de toute façon toujours riches d'enseignement sur la réalité étudiée (Bizeul, 1999).

Notre propos sera ordonné en quatre points, qui correspondent aux différentes phases de l'enquête et probablement de **toute relation entre des adultes blancs appartenant aux classes moyennes/supérieures et les jeunes interrogés** :

1. Ne pas nier l'asymétrie de la relation
2. Entrer à pas de loup
3. Faire ses preuves et rester
4. Comprendre : des résistances malgré tout

1. NE PAS NIER L'ASYMÉTRIE DE LA RELATION

L'asymétrie est au principe de l'enquête sociologique. Puisque c'est l'enquêteur-trice qui en fait le projet, décide de l'objet, des questions à poser, en fait seul l'analyse et la rend visible comme il ou elle l'entend, puis en tire des bénéfices personnels (Schwartz, 1990). Cela était encore renforcé dans le cas de ce travail : faire parler des jeunes pour la majorité issus de l'immigration, appartenant aux classes populaires, sur des questions liées à l'intimité, alors que nous sommes nous-mêmes blanc-he-s, que nous appartenons visiblement à un milieu social plus favorisé et que nous sommes plus âgé-e-s, dans un pays où les rapports de race⁸ sont loin d'avoir disparu, c'est ajouter à la difficulté d'entrer dans l'intimité d'autrui celle de contrer un ensemble complexe de rapports de domination (Mauger, 1991). A l'entrée sur notre terrain, nous savions donc que les résistances à notre demande d'enquête seraient nombreuses, et qu'il nous faudrait du temps et du métier pour les vaincre, ou au moins les adoucir.

Il n'en demeure pas moins vrai que l'asymétrie de départ ne détermine jamais totalement l'ensemble des interactions qui font l'enquête. D'abord les jeunes peuvent s'imposer, s'ils sont plus forts physiquement, en nombre, des hommes face à une enquêtrice, *etc.*, toutes choses qui sont renforcées par le fait que l'enquête se déroule « chez eux », c'est-à-dire sur un territoire dont ils connaissent intimement la géographie, les codes, et dont ils restent les maîtres.

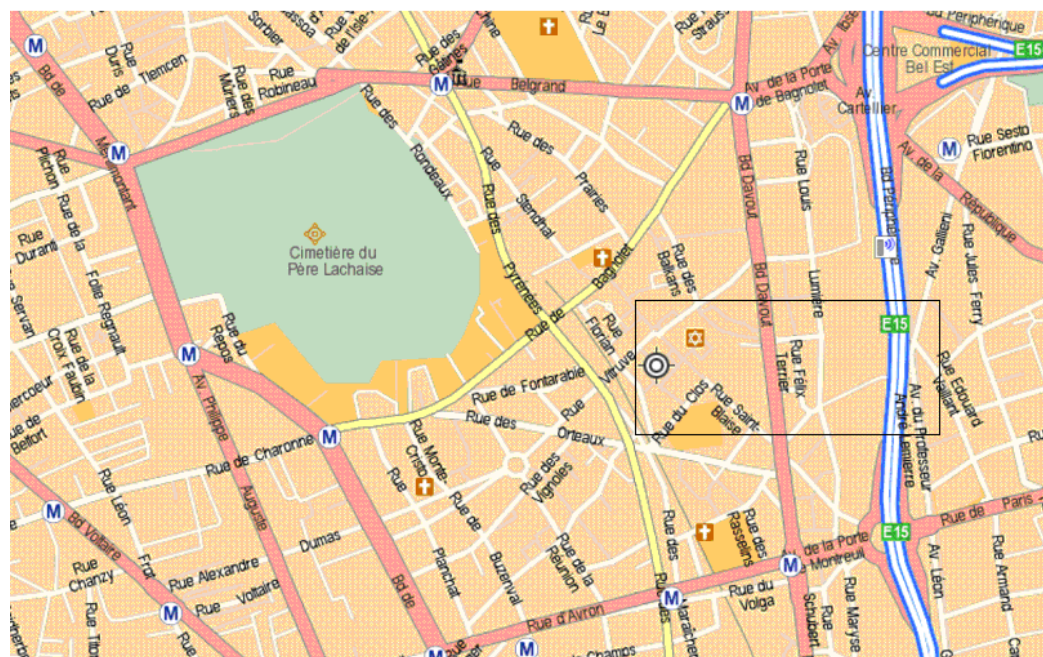
C'est pourquoi des négociations ont eu lieu : face à la demande unilatérale d'enquête, les enquêté-e-s on pu demander à recevoir quelque chose de tangible en échange, au-delà d'une écoute attentive (dont ils ne peuvent avoir conscience de l'intérêt qu'une fois l'enquête terminée, et qui, de toute façon, n'est pas nécessairement à leurs yeux une contrepartie suffisante). « *Et nous, ça nous apporte quoi ?* » est une phrase qui est revenue à plusieurs reprises dans la bouche de nos interlocuteurs (particulièrement les garçons). Certains auraient voulu être invités au restaurant, ou (c'est arrivé une fois) pouvoir valoriser sur leur CV leur participation à l'enquête. Finalement, la proposition de faire les entretiens au McDo et de leur payer un verre a généralement suffi à combler la transaction symbolique, en même temps qu'elle a plusieurs fois permis de réaliser l'entretien dans un lien fermé où les jeunes étaient visiblement à l'aise.

2. ENTRER À PAS DE LOUP

Après avoir fait du repérage dans les deux quartiers Belleville-Amandiers et St Blaise, Virginie Descoutures a choisi d'investir d'abord le quartier St Blaise. Le square de la Salamandre avec la cité des Cardeurs et le mail constituent le point central d'une forme d'étoile allant jusqu'à

⁸ Parler de « rapports sociaux de race », comme c'est le cas désormais dans de nombreux écrits sociologiques, ce n'est pas valider l'existence de « races » biologiques comme le fait le discours raciste, mais prendre en compte le fait que certains groupes sociaux sont racisés et que l'appartenance perçue à un groupe défini par la couleur de la peau engendre des inégalités sociales. Comme le sexe dans l'expression « rapports sociaux de sexe », la race est ainsi définie non comme une réalité biologique ayant des effets sociaux mais comme une construction sociale visant à justifier des rapports de pouvoir.

la porte de Bagnolet, la porte de Montreuil et le boulevard Davout. Du TEP (terrain d'éducation physique) jusqu'à la cité Python, en passant par la rue Duvernois où habitent plusieurs des jeunes rencontrés, à la lisière du périphérique. Les jeunes filles et garçons circulent entre ces espaces d'habitation, de scolarisation et de jeux.



Le quartier de Saint Blaise : le square de la salamandre à l'ouest, le square des Cardeurs, et à l'est : le boulevard Davout (avec au nord la porte de Bagnolet, au sud celle de Montreuil), puis le boulevard périphérique.



La stratégie d'entrée sur le terrain de Virginie Descoutures s'est construite en conscience de l'asymétrie de la relation d'enquête et de son propre malaise à investir des lieux pour partie inconnus, stigmatisés, dans lesquels elle savait qu'elle serait probablement mise à l'épreuve. Ce sont les « petits » du quartier qu'elle a d'abord approchés : plus faciles d'accès (notamment pour une femme), moins défensifs, ils lui ont permis de se trouver une contenance sur les lieux, de s'y faire guider et de se faire progressivement connaître et reconnaître. Ils se sont avérés être des relais, au moins dans un premier temps, avec de plus grands qu'eux et qui avaient les caractéristiques recherchées pour la composition du corpus.

Le récit ethnographique suivant montre bien la progression de la phase d'approche dans l'enquête et la fonction d'intermédiaires remplie par les plus jeunes.

[Récit ethnographique, Virginie Descoutures, été 2009]

J'ai reçu un accueil chaleureux au square de la Salamandre où l'on trouve nombre des « petits » du quartier (12-13 ans). Ces jeunes-là ont été intéressés par mon travail et m'ont beaucoup parlé. Ma présence a été contrôlée et, si certain-e-s ne me voyaient pas pendant plusieurs jours d'affilée, ils me le reprochaient. Pendant dix jours, je me suis absentée (j'étais au Canada pour un congrès), à mon retour, j'ai senti de la distance : « *mais où vous étiez passée ? on a cru que vous vous étiez moqué de nous !* ». C'est là que j'ai commencé à leur dire que je souhaitais rencontrer des « *plus grands* », que je souhaitais parler à des garçons et des filles qui sortaient ensemble. Le lendemain j'étais devenue « *la sexologue*⁹ » alors même que je n'avais jamais parlé directement de sexualité en leur décrivant mon travail. J'ai déçu les « petits », réduits à un rôle de passeurs et une fois de plus renvoyés à leur frustration de ne pas encore « en être » de ces grands qui ont le droit, la possibilité, l'âge, etc. de sortir avec des filles ou des garçons. Au début de l'été j'ai très souvent recroisé les plus grands des « petits » (celles et ceux qui avaient autour de 14 ans), dans un square de la porte de Bagnolet où j'avais pris l'habitude d'écrire mon journal de terrain, au calme et à l'écart ; j'y ai fait aussi quelques entretiens, sachant que les jeunes interrogés couraient peu de risque d'y croiser des personnes de leur connaissance. Comme j'avais pris l'habitude d'être dans cet endroit « pour moi », pour écrire, etc., et que le jardin est assez spacieux pour qu'on ne doive pas passer à deux mètres les uns des autres, je les saluais de loin et faisais comme si je ne m'occupais pas d'eux. J'ai alors assisté à des scènes qui m'ont fait rire sur le moment, mais où leur provocation à mon égard était patente. Un garçon en particulier qui souhaitait manifestement me montrer qu'il « en était » de ces grands, viril... passait toujours son bras sur l'épaule d'une fille ou d'une autre : les corps se touchaient et voulaient être vus, signe d'une catégorie de comportements à teneur sexuelle à laquelle il voulait faire partie. Un jour la scène a même été très explicite : une fille avec qui ce garçon flirtait depuis quelque temps s'est allongée de tout son long sur la table de ping pong, les bras étendus au-dessus de ses épaules, elle riait. Ils étaient drôles en effet, à *jouer la sexualité (ou l'échange hétérosexuel)* : la fille allongée sur le dos et le garçon debout à côté d'elle.

C'est dans un second temps que Virginie Descoutures a investi le quartier Belleville-Amandiers. Alors que l'entrée sur le terrain de Saint Blaise s'est faite « par la rue », elle s'est opérée par un centre d'animation dans le quartier des Amandiers (à l'angle de la rue de

⁹ La même étiquette a poursuivi Isabelle Clair tout au long de son enquête dans les cités de la banlieue parisienne.

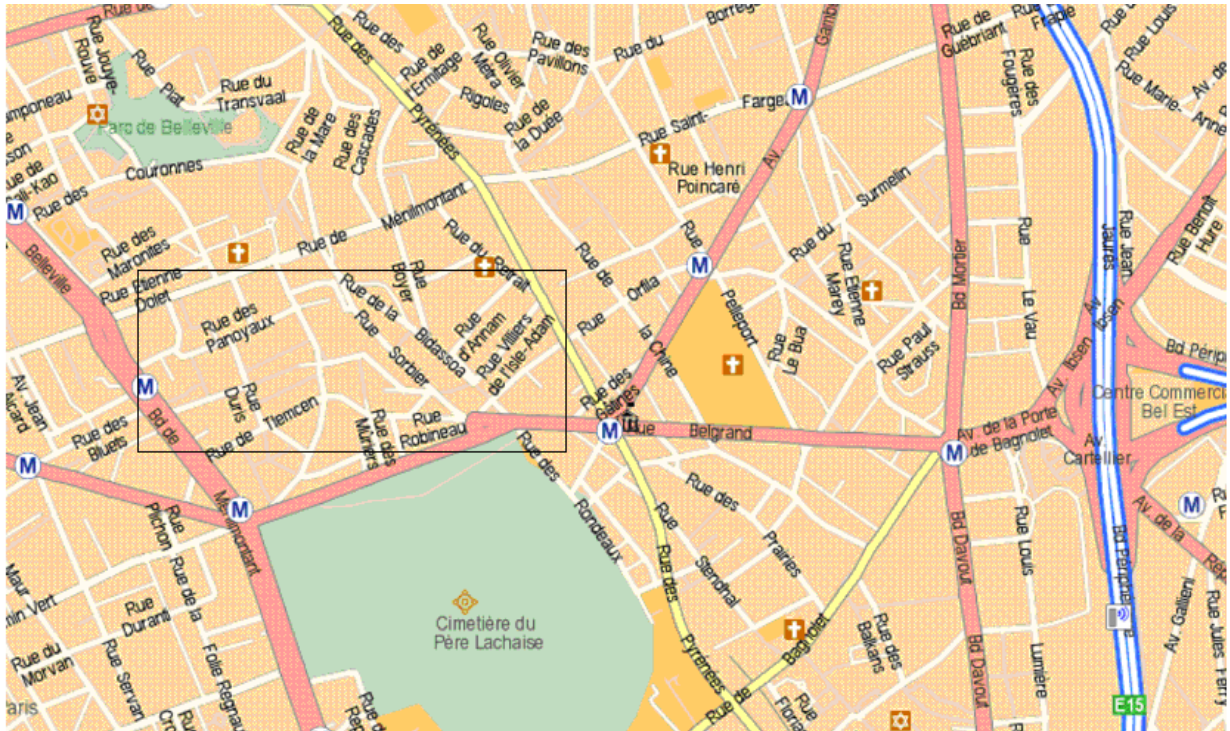
Ménilmontant et de la rue des Amandiers) dont elle avait repéré qu'il était le lieu d'une grande circulation, très fréquenté par les jeunes du quartier. Le passage des jeunes devant ce centre est lié à la géographie de la rue des Amandiers, qui permet de relier Ménilmontant au Père Lachaise (à la différence du centre d'animation Louis Lumière, situé derrière le boulevard Davout à l'extrême périphérie, et qui ne constitue pas un lieu de « passage » comme l'est le quartier Saint Blaise). Cibler un tel lieu n'est pas anodin pour l'enquête dans la mesure où les jeunes qui y entrent sont déjà des jeunes ayant des activités culturelles ou sportives, payantes ou bien organisées par leur collège ou leur lycée. Ce ne sont donc pas forcément « les mêmes » jeunes interviewés *aux Amandiers* que ceux abordés *dans la rue* dans le quartier Saint Blaise-Porte de Montreuil ou Porte de Bagnolet. La confiance a été plus facile à établir auprès de jeunes dans une structure qu'ils connaissaient et où l'enquêtrice était également reconnue par les animateurs. De ce fait, sa légitimité a été moins mise à l'épreuve. Deux événements culturels l'ont aussi conduite là : une représentation de spectacle de fin d'année de filles de troisième du collège Robert Doisneau et les répétitions du concert de rap des lauréats du concours de la journée « Nos engagements » organisée par la Mairie de Paris le 1^{er} juillet au square Sarah Bernhardt.

[Récit ethnographique, Virginie Descoutures, juin 2009]

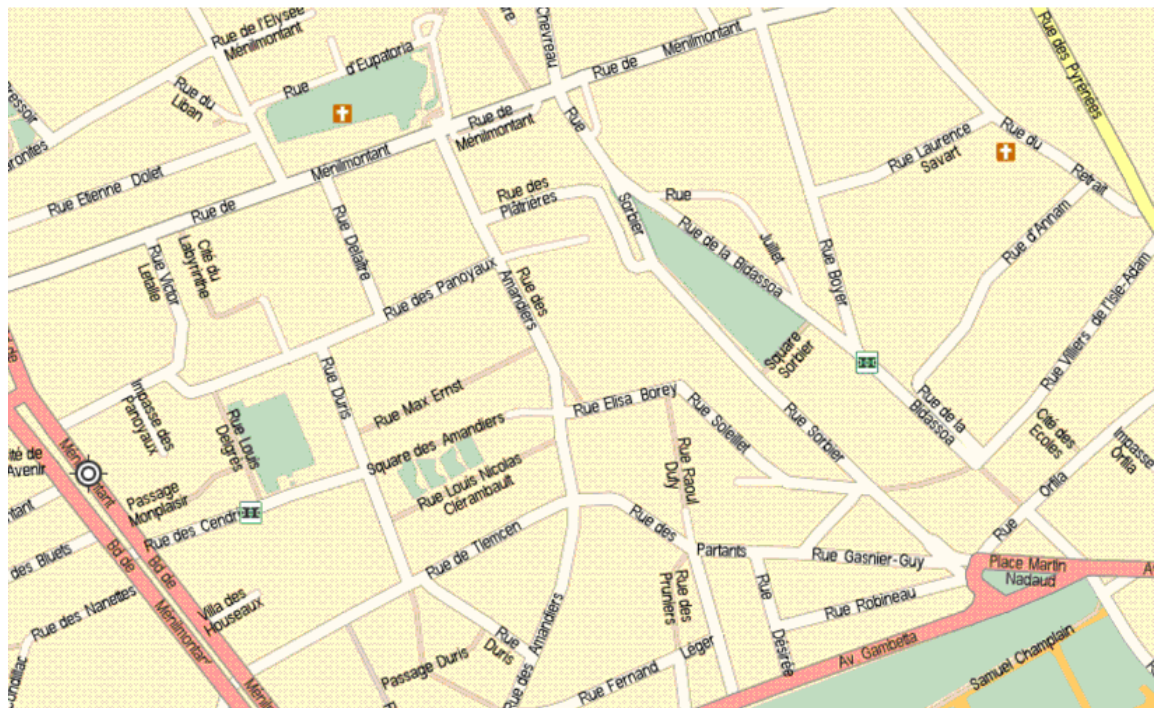
C'est l'après-midi, je sors par l'escalator du métro Père-Lachaise, je suis de près un groupe de trois jeunes filles qui ont entre 14 et 16 ans, elles discutent, parlent de garçons et de sortie à la foire du Trône. Elles s'arrêtent sur le trottoir et je les accoste. Elles me manifestent de l'intérêt et sont contentes que je m'intéresse aux jeunes, elles semblent avoir envie de faire un entretien avec moi. Elles n'ont pas le temps aujourd'hui car elles ont une répétition aux Amandiers d'un spectacle de fin d'année qu'elles préparent avec leur professeure de théâtre (*Les jeux de l'amour et du hasard*). Je suis convoquée à cette représentation à la fin du mois de juin. J'apprendrai par la suite que de ma présence dépendait la passation des entretiens, et que la preuve de mon intérêt pour ces filles (et donc pour les jeunes en général) était mesuré (et serait récompensé) à l'aune de mon investissement pour assister à ladite représentation.

[Récit ethnographique, Virginie Descoutures, mai 2009]

En faisant des recherches sur internet je découvre l'organisation d'un concert de rap organisé le 1^{er} juillet et dont les acteurs sont des jeunes du 20^{ème} sélectionnés dans le cadre d'un concours dont les lauréats vont bénéficier d'un accompagnement par un professionnel du rap et de la scène en vue de leur représentation en public. Je ne comprends pas d'emblée que l'événement est organisé par la Mairie de Paris dans le cadre d'une journée intitulée « Nos engagements », mais je repère le nom d'une association qui accompagne cet événement en terme de logistique : Hip Hop Paris, située boulevard de Ménilmontant. Je décide de m'y rendre et de prendre contact avec son directeur. Je « tombe » bien puisque les répétitions avec les groupes de rap ou les jeunes rappeurs et rappeuses commencent au centre d'animation des Amandiers. Je suis invitée à m'y rendre pour rencontrer les jeunes artistes. C'est à cette occasion que je vais rencontrer des membres du conseil de la jeunesse du 20^{ème} puisque l'événement est encadré par son président.



*Le quartier des Amandiers bordé à l'ouest par le boulevard de Ménilmontant et la rue Oberkampf,
à l'est par la rue de la Bidassoa, au nord le parc des Buttes Chaumont et au sud le cimetière du Père Lachaise.*



3. FAIRE SES PREUVES ET RESTER

C'est parce que l'enquête s'est installée dans la durée que la mise au jour des mécanismes sociaux en vigueur dans les groupes étudiés a permis en même temps une meilleure insertion de l'enquêtrice dans l'espace de l'enquête. Le « *malaise* » initial (Bizeul, 1998) s'est estompé. En même temps que l'enquêtrice prenait ses marques sur le terrain, l'enquête dont elle faisait elle-même l'objet de la part des enquêté-e-s progressait : des tests divers et variés ont émaillé cette période ; l'enquêtrice devant donner la preuve qu'elle n'était pas là en touriste (ou en journaliste), par curiosité, et qu'elle prenait ses interlocuteur-trice-s au sérieux, qu'elle s'intéressait vraiment à eux-elles.

[Récit ethnographique, Virginie Descoutures, mai 2009]

Parallèlement à mon entrée sur le terrain par les « petits » et à la confiance que j'acquerrais un peu plus chaque jour par rapport à l'espace où je me trouvais, j'ai commencé à discuter avec des « grands ». Mais il m'a fallu trois semaines avant de faire mon premier entretien... avec une fille, alors que les premiers « grands » que j'ai rencontrés étaient des garçons.

Un jour je me suis lancée, je passais sur le mail et il y avait un groupe de six ou sept garçons sur un banc et debout. Je leur ai expliqué pourquoi j'étais là, que je voulais discuter, rencontrer des filles et des garçons pour des témoignages sur leur vie quotidienne, etc. Les groupes de garçons que j'ai approchés de cette manière m'ont mené la vie dure. Ils voyaient en moi une journaliste. Il a donc fallu les convaincre que ce n'était pas le cas, que la sociologie était tout à fait autre chose que du journalisme. Ca me permettait de leur dire que c'était la raison pour laquelle ils m'avaient déjà vue et me verraient encore pendant plusieurs semaines.

L'enquête ethnographique requiert toujours du temps. Le fait qu'elle ait ici pour objet le dévoilement de l'intimité rend cette nécessité d'autant plus impérieuse : l'enquêtrice, pour obtenir un discours habituellement caché, doit trouver un équilibre faisant d'elle quelqu'un de suffisamment étranger pour que l'enquêté-e n'ait pas le sentiment de mettre en danger un lien amical au moment de se confier et en même temps de suffisamment proche pour qu'une discussion puisse s'établir en confiance.

4. COMPRENDRE : DES RÉSISTANCES MALGRÉ TOUT

Quoi qu'on fasse pour se faire accepter sur un terrain d'enquête, on ne peut jamais annuler le nœud de domination mentionné quelques pages plus haut. Les résistances à l'enquête et au dévoilement de soi persistent, quoi qu'elles s'atténuent avec le temps. Le sexe de l'enquêteur-trice est semble-t-il l'élément qui contribue le plus à cette persistance. Si cette variable est de toute façon très forte dans quelque enquête que ce soit, nous savions qu'elle risquait d'être particulièrement significative dès lors que nous enquêtions sur les rapports de sexe, la sexualité et que, de surcroît, notre démarche s'opérait dans l'espace public. C'est en

effet un des lieux les moins neutres du point de vue du sexe, particulièrement dans les sociabilités juvéniles.

Une enquêtrice seule dans l'espace public : « flic » ou trop libre

Dans le journal de terrain cité plus haut, Virginie Descoutures écrit à propos de son approche des groupes de garçons : « *Un jour je me suis lancée* ». La peur de se lancer est propre à toute enquêtrice, quel que soit son sujet de recherche : être dans la demande, sans pouvoir donner de véritable contrepartie n'est pas une posture qui va de soi. Mais cette peur est redoublée par les conditions particulières dans lesquelles se déroule éventuellement l'enquête : ici, être une femme dans l'espace public des quartiers populaires de l'est parisien et aller à l'approche de groupes de jeunes hommes, renvoie Virginie Descoutures à la dimension sexuée de sa propre occupation de l'espace public. Quoi qu'elle ait l'habitude de circuler où que ce soit dans Paris, elle sait comme n'importe quelle femme, que cet espace-là n'est pas sans danger, du fait de son sexe (Condon, Lieber, Maillochon, 2005). Sa propre réticence fait ainsi écho aux réticences des garçons à accepter sa demande d'enquête : la division sexuée de l'espace public est intériorisée par tou-te-s, femmes et hommes, filles et garçons. Elle renvoie à la division sexuée de la société dans son ensemble qui place plutôt les hommes dans le travail, la parole et l'espace publics, et les femmes dans le travail, la parole et l'espace privés. Les femmes (et les filles de ces quartiers peut-être particulièrement) sont sommées de *traverser* l'espace public, de préférence à plusieurs ou alors dans un but bien précis, quand les hommes peuvent l'occuper de façon beaucoup plus stationnaire. Par conséquent, une femme seule qui s'attarde dans un espace d'abord perçu comme masculin ne peut que s'exposer à des rappels à l'ordre concernant son inadéquation aux normes en vigueur¹⁰. Elle le sait. Les « *passeurs de norme* » (Becker, 1963) que sont les garçons de l'enquête le savent aussi.

[Récits ethnographiques, Virginie Descoutures, mai 2009]

Ils étaient à la fois déstabilisés par le fait qu'une femme adulte veuille parler avec eux des relations entre les sexes mais les garçons prenaient cela comme un défi. Ils voulaient sans cesse me rappeler que j'étais une femme, pas nécessairement dans la bonne posture pour vouloir parler « cul ». « *Ce qui nous intéresse nous c'est le sexe madame !* », « *Nous les filles on les nique et puis c'est tout.* », « *Nous on est des sauvages madame !* »

Lorsque je restais avec des groupes de garçons, dont les principales activités (particulièrement peut-être en ma présence) étaient de se vanter mutuellement et d'insulter les passants, je ne pouvais pas évidemment pas m'offusquer de leurs grossièretés mais je ne pouvais pas non plus me mettre à rire avec eux de blagues sexistes ou homophobes. C'est donc une posture ambivalente qu'il m'a fallu tenir : à la fois les relancer pour les faire parler et m'agacer de leurs remarques. Au bout d'un moment, je finissais par leur dire que c'étaient eux qui m'intéressaient et pas

¹⁰ Ainsi que l'écrit Yvonne Verdier à propos des femmes du village de Minot « *les jeunes femmes qui circulent beaucoup – trop – en dehors du circuit bien circonscrit de la parenté ou du voisinage immédiat, 'traînent' et sont vite classées dans la catégorie des 'traînées'.* » (Verdier, 1979, p. 151)

les blagues que j'avais déjà entendues mille fois... Se jouait à ce moment où je tentais d'entrer sur un terrain plus personnel avec l'un ou l'autre toujours la même scène, les jeunes me renvoyaient sur un terrain personnel me concernant, et pas n'importe lequel : est-ce que j'étais mariée ? ils voyaient bien que non puisque je ne porte pas d'alliance, je leur disais parfois que je vivais avec mon compagnon.

Eux : Et votre mari, il sait ce que vous faites ?

Moi : Que je parle à des jeunes dans la rue ? Oui ça fait partie de mon travail, je fais des enquêtes, je parle tous le temps à des étrangers.

Eux : Moi, je laisserais pas ma femme faire ce métier.

Moi : Pourquoi ?

Eux : Parce que c'est trop chelou... [*verlan de « louche »*]

Je riais de leurs provocations, je les défiais sur le terrain de la virilité : je leur disais que leur posture était quand même très facile en groupe, face à une femme adulte, mais je leur demandais lequel n'aurait pas peur de faire un entretien avec moi. Les plus virils du groupe me donnaient leur numéro de portable mais très souvent soit ils ne répondaient pas à mes appels, soit quand ils le faisaient ils n'étaient jamais disponibles pour un entretien ; quand nous parvenions à convenir d'un rendez-vous, ils n'y venaient pas.

On voit bien dans ces extraits de journal que ce n'est pas seulement le fait que Virginie Descoutures évoque les relations amoureuses, entre filles et garçons, qui trouble ses interlocuteurs. Mais d'abord qu'elle soit une femme seule dans *leur* espace.

Par ailleurs, circuler, observer, poser des questions, prendre des notes, enregistrer la parole des gens dans la rue, sont souvent apparus comme des attitudes suspectes, parce qu'associées au travail policier, pour des jeunes qui ont peur de la police. L'enquêtrice s'est ainsi vu refuser des entretiens parce qu'ils devaient être enregistrés, d'autres acceptaient le principe de l'entretien s'ils avaient l'assurance de ne pas l'être. La suspicion pesant sur l'enquêtrice conduisait même certains jeunes à vérifier que le dictaphone était bien éteint, dans son étui, au fond de son sac à dos, fermeture éclair bouclée, avant de commencer à parler.

Les explications et justifications répétées de Virginie Descoutures sur la nécessité de recourir à l'enregistrement pour la bonne conduite de son travail, les rappels concernant l'anonymat et la déontologie du chercheur n'ont pas toujours suffi à apaiser la peur de certains jeunes (les garçons principalement) autour de l'usage qui pourrait être fait des entretiens.

[Récits ethnographiques, Virginie Descoutures, avril 2009]

Rue Vitruve. Cinq jeunes d'environ 17 à 20 ans « squattent » les marches de l'auberge de jeunesse. Il pleut et ils s'abritent sous le porche en fumant. Je passe devant eux et fais mine de chercher quelque chose. Ils sont sympas, ils me demandent quelle rue je cherche... Je leur dis que c'est eux que je cherche... Je vais passer l'après-midi avec eux, sous mon parapluie. Un des garçons, Hamid, 20 ans, me dit qu'il a une copine et accepte de me parler. Je vais avoir du mal à prendre rendez-vous avec lui mais il va finir par venir, un soir à 19h. Il vient accompagné d'un ami qu'il veut me présenter : lui aussi a une copine et est intéressé pour faire un entretien avec moi. Je suis un peu réticente à faire l'entretien à deux, je leur

propose de le faire séparément mais je ne les sens pas très à l'aise. Du coup je me mets à expliquer à Nasser comment ça se passe, afin de les rassurer... et je dis que les entretiens sont enregistrés. A partir de ce moment-là, plus moyen de continuer la conversation, ils sont totalement opposés à l'enregistrement.

Nasser : On ne va pas être sincères si on sait qu'on est enregistrés.

Hamid : Vous savez qu'avec 30 secondes de voix enregistrée [il fait référence au message que je lui ai laissé sur son répondeur à 19h10 pour lui dire que je l'attendais] on peut reconstituer 1h30 de conversation ? !

Ma position de « flic » ou « d'indic » potentiel est aussi perceptible à d'autres moments de l'enquête. Par exemple un jour où je suis assise à prendre des notes près du square de la Salamandre, des petits que je ne connais pas – mais qui, eux, m'ont identifiée – passent devant moi : « Madame, regardez, lui c'est un violeur ! » dit l'un des garçons en montrant du doigt l'un de ses camarades. Je suis donc perçue comme une représentante de l'ordre qui recherche les délinquants, ici sexuels. Après cet épisode, j'ai pris l'habitude de ne pas prendre de notes n'importe où dans la rue, de faire attention à ne pas me rendre trop visible lorsque j'écrivais dans mon carnet. Au début aussi, des filles que je connaissais me demandaient en me croisant si je n'avais pas vu untel ou une telle. J'ai tout de suite pris garde de ne pas répondre à ce type de demande, disant que je n'avais pas fait attention.

Si l'enregistrement et la prise de note sont régulièrement des obstacles au déroulement de l'enquête, nous n'avions pas anticipé qu'ils pourraient l'être à ce point. Du coup, l'enregistrement s'est fait souvent discret, il a parfois été impossible et certains entretiens ont donc dû être reconstitués *a posteriori* ; quant à l'idée du projet de recherche de faire des photos du terrain, elle a été totalement abandonnée : tout ce qui pouvait donner l'aspect d'une surveillance devait être gommé le plus possible.

Un enquêteur des relations filles / garçons : « pointeur » ou « pédé »

Fabrice Guilbaud a été recruté pour participer à l'enquête de façon ponctuelle (en raison de contraintes d'abord matérielles) afin de tester le poids du sexe de l'enquêteur dans la réalisation de ce genre de travail. Isabelle Clair avait mené seule son enquête dans les cités de banlieue, et n'avait donc pas eu la possibilité de tester combien son sexe pouvait influencer sur les discours recueillis. Etant donné que cette recherche s'est construite avec l'idée, notamment, de saisir les variations de contexte, d'un lieu d'enquête à l'autre, il nous a semblé important de prendre en compte cette variation-là aussi.

L'intervention de Fabrice Guilbaud est à lire d'abord en creux : après plusieurs jours de tentatives pour établir une relation d'enquête avec des jeunes différents, il a fini par se faire exclure définitivement du quartier Belleville-Amandiers, à coups d'insultes et de fortes bousculades. Le fait qu'il ait eu très peu de temps pour s'imposer sur le terrain a été un facteur essentiel du rejet dont il a fait l'objet : ainsi qu'on le disait plus haut, une des preuves que l'enquêteur-trice doit donner pour gagner la confiance des jeunes, c'est de rester sur le

terrain, de revenir malgré les résistances. Nous consacrerons un encadré à cette question, en fin de partie, parce qu'il n'est pas toujours compris des non-sociologues ni même de sociologues non ethnographes, alors que c'est un aspect fondamental de la recherche en général. Nous savions donc que la brièveté de l'intervention de Fabrice Guilbaud serait une contrainte forte et nous n'avons pas été surpris que son entrée sur le terrain soit plus entravée que dans le cas de Virginie Descoutures. En revanche, ce que nous n'avions pas anticipé, c'est que le rejet soit si ferme et si violent, et qu'il se fonde exclusivement sur une suspicion à l'égard de sa sexualité : le fait que Fabrice Guilbaud ait annoncé travailler sur les « relations entre filles et garçons » a rendu immédiatement impossible son intégration sur les lieux. Il était « *pédé* » ou « *pointeur* », les deux catégories se superposant dans les propos de ses interlocuteurs, des jeunes ayant entre 18 et 20 ans, des « *grands* » du quartier en charge (à leurs yeux en tout cas) de le protéger. Tous les liens qu'il a pu nouer avec d'autres, plus jeunes notamment, ont été progressivement défaits par la mauvaise réputation que les premiers ont fait très vite circuler sur son compte.

Les extraits de journal de terrain suivants relatent le choix d'entrée sur le terrain de Fabrice Guilbaud, la façon dont il s'est présenté et les réactions que sa demande a suscitées¹¹ :

[récit ethnographique, Fabrice Guilbaud, juillet 2009]

Disposant de cinq jours de vacances de recherche, quatre jours pour faire l'enquête et une journée pour restituer les notes sous une forme écrite, dans le but de récolter plusieurs scènes d'observation et mener trois entretiens, j'ai décidé de venir directement dans un lieu d'accueil ouvert (un terrain de sport, proche d'un parc, où les passages sont fréquents) sans passer par l'intermédiaire d'un établissement plus fermé (centre social ou antenne jeune) où j'aurais eu à expliciter davantage la démarche ethnographique voire le cadre institutionnel de l'enquête ; dès lors, mon enquête aurait pris un tour plus formel (rencontres et accords avec les responsables des lieux, présentation progressive des jeunes par les travailleurs sociaux, démarche sans doute plus efficace mais assurément plus chronophage au démarrage) susceptible de mettre à mal le recueil de discours intimes.

Au cours de mes visites au terrain de sport du quartier, j'ai subi un contrôle fort, très vite, de la part d'Abdel, un jeune homme visiblement très méfiant concernant mes intentions. Je lui ai expliqué que je faisais une étude sur les relations entre filles et garçons : sa réaction a été immédiate, je devais partir, il ne voulait pas de « *pointeur* » dans le quartier. Dans la discussion suivante, Abdel est secondé de Sofiane, un copain, et Kader qui dès le début essaie de jouer les médiateurs entre eux et moi, et me conseille de partir :

Abdel : Wesh tu fais quoi, toi, ici ?

Je continue à avancer, il me bloque avec un petit vélo d'un des enfants.

Sofiane : Reste là !

Abdel [à Sofiane] : Il cherche les gamines

¹¹ Des éléments complémentaires de compréhension de ce refus de terrain sont à trouver dans la deuxième partie « Scènes et portraits commentés » : « 'Il a crû que t'étais un pointeur' – Abdel, Kader et l'intersectionnalité (race, classe, sexe) ». Le refus d'enquête n'est alors pas seulement analysé d'un point de vue méthodologique mais en ce qu'il renseigne sur les représentations que les jeunes rencontrés ont de la sexualité et de la différence des sexes.

Sofiane : *[il me tape sans grande violence mais un peu fort quand même avec le petit vélo qu'il tient debout en disant :]* Quoi ?! tu fais quoi, toi ?! tu fais quoi, toi ?!
 Moi : Je fais connaissance avec lui *[l'animateur]*.
 Kader : C'est bon, c'est bon, laisse tomber.
 Sofiane : T'es un pédophile, toi, t'es un pédophile.
 Moi : Ca va pas non, j'ai rien à voir avec ça !
 Kader : Laisse-le, laisse-le.
 Sofiane *[à moi]* : Tu me regardes comme ça, tu veux que je te prenne tes thunes ?! t'es un pédophile, toi.
 Abdel : Regarde pas les petites filles comme ça !
 Moi : Mais j'ai rien à voir avec ça, qu'est-ce que tu racontes ?
 Abdel : Je m'en fous que tu viens faire ton stage, mais juste fais attention à qui tu regardes, je t'ai vu, moi !
 Sofiane : Bâtard !

Malgré mes tentatives pour contrer Abdel et ses copains, puis pour contrer la réputation qu'il m'a faite en quelques heures, empêchant qui que ce soit d'accepter mes demandes, il a fini, au bout de trois jours, par me jeter « dehors » à coups de « casse-toi enculé ! » et en me poussant physiquement en dehors de son périmètre d'influence.

Nous reviendrons plus loin sur le sens que revêt la référence au « pointeur » et ce que l'usage de cette insulte dit des représentations que les jeunes que Fabrice Guilbaud a rencontrés concernant la différence des sexes et des sexualités (cf. deuxième partie, « scènes et portraits commentés »). Ce que nous avons déduit du fait qu'Abdel et ses copains exprimaient leur résistance à l'enquête en mettant en question la sexualité de Fabrice Guilbaud c'est que, si une femme seule dans un lieu public est une femme suspecte, un homme qui parle de sexe et de jeunesse est un homme dangereux. Cela ne signifie pas qu'un homme (blanc, plus âgé, appartenant à un milieu social visiblement plus favorisé) ne peut pas accéder à un discours intime de la part de ces jeunes, mais qu'il ne peut pas le faire directement ; alors qu'une femme peut parler de ces questions-là, parce que le discours sur l'amour et la sexualité revient d'abord aux femmes (quoiqu'elles soient rappelées constamment à l'ordre de leur vertu, tout ce qui concerne la vie privée relève malgré tout de leurs compétences et de leurs responsabilités), un homme est suspect. Il aurait donc fallu, pour établir une relation d'enquête, que Fabrice Guilbaud ne formule pas son attente (et dise par exemple qu'il travaillait sur les loisirs des jeunes du quartier) et qu'il prépare encore plus longuement que Virginie Descoutures son entrée sur le terrain, en donnant encore plus qu'elle des garanties concernant ses intentions. Toutes choses qu'il est intéressant de relever : non seulement pour saisir les représentations sexuelles des jeunes mais aussi pour mettre en place avec eux quelque travail de terrain que ce soit (sociologique ou d'action sociale) sur ces questions.

Face à la demande sociale et politique d'enquête, les contraintes de l'ethnographie

Nous considérons que notre travail de sociologues consiste à livrer des résultats de l'enquête promise mais aussi d'être réflexifs sur ses conditions de possibilité. Les pages précédentes ont cette vocation et nous voudrions insister sur les décalages fréquents qui existent entre la temporalité de la recherche et celle de la demande sociale.

Les attentes à l'égard de l'ethnographie sont souvent disproportionnées, quelles que soient les personnes qui formulent ces attentes, parce qu'elles reflètent une avidité de connaissances concrètes sur telle population, telle pratique. C'est grâce à cette avidité que la recherche sociologique en partie peut exister, elle lui doit donc beaucoup. Mais l'attente avide présente aussi l'inconvénient d'être fondée sur des espérances parfois déconnectées du possible, et notamment que soit fait beaucoup dans un minimum de temps. Alors même que la présence longue et prolongée est ce qui conditionne le plus la réalisation d'une ethnographie.

Ainsi que nous l'avons montré dans les pages précédentes, le **coût d'entrée** sur un terrain est fort : lorsqu'on imagine qu'est lancée une enquête de terrain, il faut avoir à l'esprit que le jour du lancement est un jour de tâtons et qu'il faut attendre des semaines avant que le premier entretien soit réalisable dans de bonnes conditions. Si l'on considère que l'on peut arriver dans un lieu où on est totalement inconnu-e et susciter des entretiens, qui plus est enregistrés, immédiatement, alors on nie le fait que ce que l'on obtient c'est en réalité l'accord de personnes qui soit ont une très grande envie de se mettre en scène dans l'enquête malgré son asymétrie (pour se faire valoir individuellement, pour se montrer avec un-e adulte, un-e blanc-he dans le quartier, *etc.*), soit sont obligés de s'y soumettre (tel jeune peut être sommé de répondre, sans même que l'enquêteur-trice le sache, par tel adulte du quartier, tel travailleur social, tel relais politique, ou tel « grand », *etc.*). Ce qu'on obtient dès lors, c'est un corpus biaisé, sans qu'on en ait nécessairement conscience, et souvent une parole pauvre parce que non préparée en amont. Deux mois d'enquête de terrain ne signifient donc pas deux mois d'enregistrement d'entretiens. Et le problème des enquêtes ponctuelles, c'est que la répartition des deux temps de l'enquête (préparation puis entretiens) est particulièrement disproportionnée puisque, quelle que soit la durée du deuxième, le premier est infrangible.

Ensuite, contrairement à un-e journaliste par exemple, qui cherche une information et s'autorise parfois à brusquer un peu ses interlocuteur-trice-s pour l'obtenir parce qu'il ou elle sait que son comportement n'aura pas de conséquence directe (il ou elle ne reviendra pas le lendemain, son rapport au terrain étant très ponctuel), l'ethnographe doit **assurer la continuité de son entreprise** et donc souvent accepter de perdre du temps à la demande des enquêté-e-s pour ensuite pouvoir accéder à ce qu'il ou elle veut vraiment : dans la transaction que constitue la relation d'enquête, l'ethnographe n'a pas grand'chose à échanger, si ce n'est une écoute illimitée, une compréhension qui ne juge jamais, un intérêt qui ne faut pas et donc beaucoup de temps, au-delà de celui qu'il ou elle aimerait voir consacré uniquement à sa recherche.

L'illusion fréquente qui préside à la commande d'une enquête de terrain tient aussi à une difficile prise en compte des **contraintes dues à l'objet**. Lorsque Isabelle Clair présente ses résultats de recherche, centrés sur les jeunes, on lui objecte régulièrement (et cela se comprend) qu'il aurait été intéressant de reconstituer les histoires familiales autour de l'entrée des jeunes dans la sexualité, et d'interroger les parents. Sauf que le fait même de travailler sur la sexualité des jeunes et d'espérer d'eux qu'ils se confient sur ce thème empêche toute relation avec les parents qui serait perçue comme une trahison (Guénif Souilamas, 2000). De même qu'on ne peut espérer recueillir un discours sur la sexualité individuelle en interrogeant des garçons en groupe (ce qui est moins vrai pour les filles), en discutant en public de ces questions-là, *etc.*

Toutes ces contraintes font de l'enquête de terrain une opération lourde, souvent décalée par rapport aux attentes qui l'ont fait advenir. Le temps de la recherche est un temps lent. Contrairement aux temps politique, journalistique et de l'action sociale. C'est une contrainte pesante mais qui doit être prise en compte parce qu'elle constitue aussi une exigence et le sens même de la démarche sociologique.

Deuxième partie

Scènes et portraits commentés

Cette deuxième partie vise à rendre compte de situations particulières rencontrées sur le terrain : des scènes d'observation ethnographique ou bien des portraits tirés des rencontres avec des jeunes dont la trajectoire et les propos nous ont semblé particulièrement significatifs du corpus dans son ensemble. Alors que la partie de synthèse de ce document visera à donner un tableau général de l'enquête, celle-ci juxtapose les cas pour les envisager individuellement. Le cadre d'analyse reste le même, mais c'est l'exposé qui change : plus directement incarné dans une personne ou un groupe, il permet de saisir comment tel comportement ou tel discours peut être interprété grâce aux grilles de lecture sociologiques dont nous nous faisons les traducteur-trice-s dans ce rapport. A chaque fois, le détail des descriptions et des extraits d'entretien en dira plus que l'analyse retenue, qui ne sera centrée que sur un aspect particulier : un tel exposé est aussi l'occasion pour le lecteur ou la lectrice de se faire sa propre idée de la complexité des situations rapportées.

Donner à voir de manière plus précise que dans une écriture synthétique comment s'articulent les rapports sociaux concrètement, c'est enfin partir de l'idée que la façon dont les individus occupent l'espace social ne peut s'expliquer à l'aune d'un « super facteur » : au contraire, c'est l'examen de la complexité et de la pluralité des facteurs sociaux qui peut permettre d'expliquer réellement les comportements quotidiens. Ainsi cette deuxième partie est à lire en contrepoint de la partie suivante qui fera la part belle aux grandes logiques explicatives ; ici on retiendra le détail de tel ou tel discours, de tel ou tel acte qui reflète ces grandes logiques en même temps qu'il en relativise la systématité.

Chaque scène ethnographique est décrite à la première personne, l'enquêteur-trice étant un des acteur-trice-s de l'épisode relaté ou des discussions donnant lieu à un portrait.

Six scènes et portraits ont été établis. Un résumé pour chacun d'eux est à trouver dans le sommaire ci-dessous.

1. « Il a cru que t'étais un pointeur »

Abdel, Kader et l'intersectionnalité (race, classe, sexe)

A partir du récit de son entrée sur le terrain (analysée d'un point de vue méthodologique dans la partie précédente), Fabrice Guilbaud montre comment s'incarne au quotidien, dans l'espace public du quartier, l'intersection entre race, classe et sexe. Le concept d'intersectionnalité (Crenshaw, 2005) permet de comprendre comment s'articulent dans l'espace social les

appartenances de race, de classe et de sexe, pour montrer qu'elles ne s'ajoutent pas les unes aux autres (comme si le fait de cumuler ce qu'on appelle souvent les « handicaps sociaux » permettaient mécaniquement de calculer la place sociale de tel ou tel individu) mais s'articulent de façon complexe, et éventuellement changeante en fonction des interactions sociales. Par exemple si, dans notre société, les femmes sont plutôt socialement dominées par les hommes et les noirs par les blancs, une femme noire peut se retrouver régulièrement dans une position dominante à l'égard d'un homme noir parce qu'elle est moins racisée que lui dans une société blanche (elle accédera plus facilement à un emploi ou un logement), alors que dans la sphère privée, ce sera d'abord son sexe qui déterminera sa position vis-à-vis du même homme, et la placera très probablement dans une position dominée (c'est elle qui fera le ménage, s'occupera des enfants, etc.).

2. « Les jeunes et la police, c'est là-dessus que vous devez faire votre enquête ! » **Des « jeunes » aux frontières de Paris**

Alors que Virginie Descoutures passe du temps avec un groupe de garçons, dehors sur un banc, à la tombée de la nuit, des policiers passent. Agitation, des garçons s'en vont... et contre leur attente, les policiers se contentent de les saluer sur un ton bon enfant. La conversation qui s'ensuit informe à la fois sur la présence policière sur les lieux de l'enquête et ses effets sur la perception que les garçons, pourtant maîtres des lieux (relativement aux filles notamment), en ont, et sur la vision que les garçons ont d'eux-mêmes au travers de l'assignation à la délinquance qui leur est régulièrement signifiée.

3. « Au départ, ça m'avait un petit peu dégoûtée, le préservatif » **Nadia : l'IVG, un moyen de contraception comme les autres**

Nadia a presque 15 ans au moment de l'entretien, elle est entrée dans la sexualité à 13 ans. Deux mois avant l'entretien, elle a eu recours à une IVG. L'étude du récit de cet épisode et donc aussi des pratiques sexuelles de Nadia, permet de saisir toute l'ambivalence de cette seule expression « interruption volontaire de grossesse ». Quelle part sa volonté a-t-elle eue dans la décision de ce recours ? Quel rapport à la grossesse et à la non grossesse les discours préventifs (incarnés ici par la mère de Nadia) sont-ils susceptibles d'induire ? De quelle vision de la sexualité féminine le discours sur le risque de grossesse est-il porteur ?

4. « Quelques bouts de tissus peuvent suffire à faire reculer les loups-garous ! » **Yasmina, la rappeuse voilée**

Yasmina a 20 ans. Elle porte le voile, fait du rap et des études supérieures. Tout au long de son entretien avec Virginie Descoutures, elle parle de « choix ». Elle a choisi de porter le voile, de s'engager plus avant dans la religion, de se méfier des garçons et de l'amour, de faire du rap. Le choix individuel est ainsi au centre de son discours : en cela, il est un signe de la modernité de Yasmina, individuée de la France des années 2000. Il constitue un point aveugle des approches culturalistes qui associent certains signes culturels à une inévitable tradition quand

l'approche sociologique, notamment quand elle prend en compte la problématique du genre, permet d'en saisir la complexité, proprement moderne.

5. « Peut-être tu vas te retrouver dans un couple où tu vas l'aimer et il va te taper »

Rosa ou l'apprentissage de la violence conjugale

Rosa a 15 ans et sort depuis quelques mois avec Pierre. Qui la bat. Il lui arrive de battre Corinne, la copine de Rosa, rencontrée par l'enquêtrice. A deux, elles ont d'abord discuté avec V. Descoutures, et c'est à deux qu'elles ont accepté de faire un entretien. Rosa décrit sa vie quotidienne avec Pierre ; Corinne en écho.

6. « Un vrai homosexuel, c'est des sentiments ; un faux, une expérience sexuelle »

Paul, l'amour et l'hétéronormativité

Henri a 20 ans. Au cours de l'entretien, il raconte son histoire présente avec Johanna (prénom inventé pour la circonstance) et une histoire passée, avec une fille des beaux quartiers (des extraits de son entretien sont à trouver sur le support audio accompagnant le rapport). Le récit de ces histoires est pour lui l'occasion de raconter aussi l'homosexualité d'un de ses frères qu'il peine à accepter. Amoureux, n'ayant pas de difficulté particulière à parler de ses sentiments dans le cadre d'un entretien discret et donc ne craignant pas la dévirilisation qu'une telle parole peut représenter, il rejette l'homosexualité qu'il perçoit comme une sexualité contre-nature, c'est-à-dire dévirilisante justement. Henri nous donne ainsi à entendre les ressorts de l'hétéronormativité, qui s'incarne dans sa vision du couple et de la masculinité, nécessairement hétérosexuels.

1. « IL A CRU QUE T'ÉTAIS UN POINTEUR »

ABDEL, KADER ET L'INTERSECTIONNALITÉ (RACE, CLASSE, SEXE)

Cette première scène ethnographique relate l'échec d'une entrée sur le terrain afin de montrer les catégories que les jeunes utilisent pour classer leurs interlocuteurs en fonction de l'appartenance sociale qu'ils lui attribuent. Trois appartenances sont ici en jeu : le sexe, la classe et la race (et plus accessoirement, l'âge).

- Acteurs : l'enquêteur, Fabrice Guilbaud, et deux jeunes, Abdel et Kader.

- Lieu : un terrain de sport dans le quartier des Amandiers (un lieu visité à plusieurs reprises par l'enquêteur dont il finira par se faire définitivement exclure sous les insultes et quelques coups portés).

Au début du mois de juillet, nombreux sont les jeunes du quartier des Amandiers qui sont partis en vacances ; l'absence des un-e-s ou des autres peut réduire les groupes et limiter la présence de celles et ceux qui sont resté-e-s. Anaïs dit à ce propos : « *je pars la semaine prochaine, tant mieux parce que les copines sont toutes parties et je reste chez moi* » ; cette semaine-là, elle n'est presque pas sortie de chez elle (sauf pour faire quelques courses et promener sa petite sœur au jardin d'enfants) et elle s'ennuie.

D'après les animateurs rencontrés au gré de mon incursion sur ces lieux, une partie des jeunes « *bien* » qui participent habituellement aux activités est beaucoup moins présente. En revanche, un groupe de jeunes plus « *durs* », qui échappe à leur autorité, occupe le terrain : « *nous, on s'occupe essentiellement jusqu'à 17-18 ans. Mais les majeurs et plus [...], on s'en occupe pas parce que nous on est pas... après faut des éducateurs spé pour qu'ils puissent les orienter vers des structures adaptées, soit pour l'emploi, soit pour les aider dans leurs recherches d'études ou autre pour trouver une solution dans leur vie parce que là c'est...* » [animateur sportif, ville de Paris, 31 ans]. Ces derniers se sont approprié le petit territoire qui entoure le terrain et pratiquent la revente de petites quantités de haschisch (dont les trentenaires qui me ressemblent sont les principaux clients, ce qui m'a valu d'ailleurs d'être d'abord interpellé à des fins de vente).

Je me présente à l'un d'eux, Abdel, que j'ai croisé déjà à plusieurs reprises. Je lui explique que je recherche des témoignages de jeunes de son âge sur la vie du quartier en lien avec mes études (pour éviter de passer pour un professionnel de l'enquête sociologique et diminuer l'effet de domination induit par mon âge, je joue sur le fait de pouvoir encore passer pour un étudiant). Il me demande de préciser, et je lui dis que je voudrais parler de plusieurs choses, de l'école, des loisirs, des relations entre copains. Et « *les copines aussi* ».

Abdel : Vas-y abrège tu veux quoi ? » [...] moi, ça m'intéresse pas, je parle pas. [...]

Moi : Parler du quartier, des filles et les garçons, ça t'intéresse pas ?

Abdel [énervé] : Allez va parler avec eux là [un groupe de quatre ou cinq garçons passe dans la rue] Eh eh il veut parler avec vous, lui ! [en s'éloignant] T'te façon c'est un bolos allez casse-toi !

Moi : Qu'est-ce que tu dis ?

Abdel : Allez vas-y casse-toi ! Vas-y casse-toi ! Casse-toi ! Non mais c'est un ouf ! pédé !

Moi : Ouais, je vais aller leur parler, mais tu te calmes. T'inquiète pas pour moi : j'ai trente ans, j'ai une femme, je suis presque marié.

Abdel : Je m'en fous, je t'encule vas-y casse-toi enculé ! Dégage ! Dégage !

A la fin de cet échange, un autre jeune du groupe des « durs », Kader, est arrivé avec le vélo d'un enfant. Je m'écarte. Abdel et lui reviennent tous les deux vers moi pour me demander des explications ; mon échange avec le nouveau venu prend la tournure suivante :

Kader: T'es là pour quoi exactement ?

J'explique à nouveau.

Kader : Mais c'est que pour tes études c'est sûr ?

Moi : Mais oui, je dois faire un mémoire et je cherche des témoignages.

Kader : Parce que lui, il a cru que t'étais un pointeur, parce qu'il y a des mecs trop chelous des fois qui viennent ici, nous on se méfie.

Moi : Non mais j'ai rien à voir avec ça, ça va pas. Je sais pas pourquoi il a cru ça, lui, on s'est mal compris. Moi, j'ai 30 ans je suis presque marié, mais j'habite pas loin et là c'est pour mes études que je suis là.

Kader : Non mais là, tu viens, t'es là avec ta veste et tout, il y a plein d'enfants et toi tu demandes à voir des jeunes et tu demandes à les voir pour parler des filles comme ça, t'es là comme ça avec ta veste, faut que tu fasses attention. [...] Si tu veux voir des jeunes t'sais quoi, tu vas à Châtelet [...] il y en a plein du quartier qui vont là-bas la journée et d'autres cités aussi, parce que là il y a personne.

Moi : Ok, ils sont en vacances ?

Kader : Ouais il y en a ils sont en vacances, sinon il y en a ils sortent, ils restent pas ici. Non mais faut pas que tu viennes comme ça, si tu veux parce que lui il t'a pris pour un pointeur, il y a trop de gens chelous, nous on se méfie.

Moi : Ici ?

Kader : Pas spécialement, mais à Paris il y a trop de gens chelous, là t'es devant un parc tu demandes ça, comme ça, c'est chelou.

*

Je ne reviens pas sur ce qui a été dit ailleurs concernant la difficulté pour un homme de faire parler d'intimité, d'autres hommes et plus encore des filles, et des enfants (cf. première partie, « des résistances malgré tout »). Je ne m'attacherai ici qu'à analyser le recours à la figure (carcérale) du « pointeur » dans ce qu'il révèle de la hiérarchisation des individus que ces jeunes-là opèrent, à l'aune d'une échelle d'abord sexuelle.

Les insultes font partie d'un stock disponible dans lequel les jeunes, en fonction de leurs propriétés sociales, puisent pour affirmer leur poids dans l'espace local et en évincer toute personne susceptible de représenter un danger pour eux. Ce poids étant d'autant plus important pour des jeunes comme Abdel et Kader qui font partie du groupe des « durs », Abdel faisant office de chef (l'observation de son rôle dans le trafic local¹², à d'autres moments de l'enquête, le confirme) et Kader occupant une position subalterne au sein d'un groupe dominant localement : à la différence d'Abdel, il ne m'a jamais insulté et je ne l'ai pas vu fumer de joints en public, il se montre distant – il ne veut pas que je recueille son témoignage – mais il me donne aussi des conseils.

¹² Pour en savoir plus sur le *deal* des jeunes 'de cité', et ses significations sociales, voir : Rachid, 2004, « 'Génération scarface'. La place du trafic dans une cité de la banlieue parisienne », *Déviance et société*, vol. 28, n°1, pp. 115-132. L'enquête fondatrice sur ces questions, réalisée à Harlem dans les années 1990, est à trouver dans Philippe Bourgois, 2001 [1995], *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil (trad.fr.).

Leur force à tous deux, c'est leur virilité, inscrite dans le corps : pauvres (en tout cas pas riches d'argent légal) et sans diplôme, ils misent tout sur cette dernière ressource pour se voir reconnaître une place dans la société¹³. J'incarne pour eux les deux ressources dont ils ne disposent pas (la culture et l'argent), parce que je suis blanc, adulte et appartiens visiblement aux classes moyennes/supérieures ; la couleur de ma peau renforce les autres signes de mon appartenance sociale : ma façon de parler, ma coiffure, mes vêtements. Ce n'est pas pour rien que l'évocation de ma « veste » revient à plusieurs reprises dans la bouche de Kader : elle condense les signes de mon appartenance sociale et de mon âge, et donc les signes qui font de moi un danger. C'est leur virilité à eux qu'Abdel et Kader affirment en me dévirilisant, la figure du pointeur étant la figure par excellence de la dévirilisation : elle condense le mépris social lié à la fois à l'homosexualité et à la pédophilie.

Le « pointeur », une catégorie issue du monde carcéral

En prison les pointeurs sont les prisonniers (coupables ou prévenus) incarcérés pour des affaires de mœurs ; le terme désigne habituellement les violeurs et en particulier les violeurs d'enfants, ils sont placés *en bas de l'échelle carcérale* et font l'objet d'un ostracisme puissant de la part des autres catégories de détenus (principalement dans le cadre d'affaires de stupéfiants, vols, recels, violences sur personnes et, dans les prisons pour longues peines : crimes et braquages). C'est une catégorie indigène (*i.e.* créée dans l'univers carcéral) très extensive : par exemple un homme détenu pour avoir maltraité sa femme et ses enfants sera qualifié de « pointeur », donc en bas de l'échelle carcérale. Mais, certains jeunes condamnés pour des affaires de viol collectif échappent parfois à la catégorie parce qu'ils nient être coupables (c'est la victime du viol qui est désignée comme une « salope » consentante et affabulatrice) et parce qu'ils se montrent très virils dans l'espace carcéral. Leur réputation de « racailles », importée du quartier et leur démonstration de virilité peuvent produire un retournement du stigmate associé au statut de « pointeur » (Le Caisne, 2004 ; Guilbaud, 2008).

C'est un terme qui se diffuse, par exemple dans les CER (Centres d'Education Renforcée) pour mineurs, des tabassages de « pointeurs » par d'autres jeunes ont parfois lieu. Le terme importé est maintenant en usage dans les quartiers d'habitat social d'où proviennent bon nombre des personnes incarcérées. La prison est plus perméable au « monde des cités » que d'autres espaces sociaux, au point qu'une ethnologue des prisons qualifie le quartier des jeunes détenus de Fleury-Mérogis, d'« annexe de la cité » (Le Caisne, 2008) .

Dans cette scène, l'évocation du danger est donc bien réelle : mais plus qu'un danger pour « les petits », je représente un danger pour les « grands » qui ne sont reconnus tels qu'à

¹³ Gérard Mauger a beaucoup écrit sur ces trois types de ressources que les jeunes de classes populaires utilisent pour classer un enquêteur qui les domine socialement : la culture, l'argent, la force physique. « Certains n'acceptent [...] de se prêter à l'enquête et de s'exposer à la domination qu'elle induit qu'en opposant leurs propres critères de classement aux critères de hiérarchisation prêtés au sociologue, qu'en manifestant de façon plus ou moins ostentatoire que richesse et culture ne sont à leurs yeux que des principes de domination dominés. [...] ils n'acceptent de se prêter à l'enquête qu'en déniaient plus ou moins maladroitement la domination qu'exerce sur eux "la frime" des intellectuels et des riches en signifiant plus ou moins brutalement leur indifférence ou leur mépris. » [Gérard Mauger, « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires » in Baudelot Christian, Mauger Gérard (éd.), 1994, *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, Harmattan, pp. 347-382]. Les travaux d'Isabelle Clair (2008) ont montré que ces trois types de ressources étaient autant de variations d'un capital que l'on peut qualifier de « viril ».

condition qu'ils remplissent leur rôle de grands, c'est-à-dire de garants de l'ordre public dans l'espace qu'ils contrôlent : les « petits » et les « filles » de Châtelet vers lesquels Kader m'oriente ne tombent pas sous sa protection. On voit bien là combien dans cet échange le danger est en fait un danger pour son copain et lui, dans *leur* espace. Que la sexualité intervienne dans la construction du rapport de pouvoir entre eux (qui me dominent parce que je suis sur leur territoire et qu'ils sont plusieurs) et moi (qui les domine du fait de mes différentes caractéristiques sociales), tient au fait que l'échelle de valeurs qui correspond à leur propre capital (être plus ou moins fort physiquement) est inscrite dans le corps ; c'est donc dans le corps qu'ils s'efforcent de me dominer le plus, par l'intimidation et l'insulte suprême à leurs yeux qui me réduit à la figure repoussoir du pointeur (comme je les ai vus faire à d'autres reprises à l'adresse d'autres hommes, blancs, ayant entre 30 et 40 ans, traversant le quartier à propos de qui ils lançaient en faisant rimer les mots : « *nique les pointeurs, nique les rabatteurs* »). La phrase « *Je m'en fous, je t'encule, vas-y, casse-toi enculé ! Dégage !* » résume tout à elle seule : le danger, l'exclusion, le rapport dominant (actif) / dominé (passif) et la sexualité.

Ainsi l'insulte sexuelle renvoie à l'idée qu'ils se font d'un homme parlant de sexualité et faisant parler de sexualité (comme on l'a montré dans la première partie) mais elle est aussi une ressource possible pour contrer la domination sociale. Par l'insulte sexuelle, ces jeunes annulent tout ce par quoi je les domine.

2. « LES JEUNES ET LA POLICE, C'EST LÀ-DESSUS QUE VOUS DEVEZ FAIRE VOTRE ENQUÊTE ! » DES « JEUNES » AUX FRONTIÈRES DE PARIS

La scène suivante s'est déroulée un après-midi du mois de mai dans le quartier St Blaise. Elle raconte la place qu'occupe dans la vie et l'imaginaire des jeunes rencontrés la présence de la police.

- Acteurs : l'enquêtrice, Virginie Descoutures, et un groupe d'une dizaine de jeunes hommes, âgés de 15 à 20 ans (quatre à la fin de la scène).
- Lieu : un banc du quartier St Blaise.

C'est la fin de l'après-midi. Des garçons qui ont joué au foot sur le TEP du boulevard Davout se retrouvent dans le quartier St Blaise. Certains passent et repassent, d'autres restent des heures sur le banc. Je suis avec eux, à me faire charrier et à les faire parler, mais je suis acceptée, et je suis décidée à rester plus tard que d'habitude, je veux voir comment ça se passe avec la soirée qui arrive, alors que jusqu'à présent je n'ai fait du terrain qu'en journée. Je suis aussi pour eux une attraction et peut-être que ma présence les fait aussi rester sur ce banc où nous allons passer plusieurs heures. Je reste debout parce que je ne veux pas être trop proche, je ne veux pas les toucher ou qu'ils me touchent, je suis obligée d'avoir cette distance physique au moins. Les garçons vannent, parle du foot, de untel ou une telle. Quand quelqu'un-e passe devant eux c'est tout un rituel : soit la personne ne les intéresse pas ou leur est inconnue et ils sont indifférents, soit c'est le « daron » ou la « daronne » [*i.e.* le père ou la mère] de quelqu'un du groupe ou encore quelqu'un qui connaît leurs parents. Dès lors,

il faut cacher la cigarette qu'ils fument (je n'ai vu aucun d'entre eux fumer du *shit*). Cela peut être aussi la « meuf » d'un tel ou le « gars » d'une telle qui est commenté-e, ça leur permet d'échanger sur les derniers événements, la façon dont les gens sont habillés, ce que machin-e a dit ou fait... bref la vie de quartier.

Les garçons me posent toujours beaucoup de questions : si je suis « flic », ils veulent connaître mon âge, si je suis mariée, si j'ai des enfants, qui est mon employeur, combien je gagne, et où j'habite. Au début je restais vague, je disais que j'habitais dans le 18^e arrondissement. Mais ils pensaient immédiatement les beaux quartiers du 18^e. Alors je précisais que non, j'habitais à la Goutte d'or. J'ai vu très vite que cela m'aidait à me faire accepter, le fait que j'habite un *quartier*, qui plus est étiqueté comme plus « *chaud* » que le leur me rendait plus accessible. Même si je suis restée « *une toubab* » à leurs yeux, au moins, je ne semblais pas descendre de la colline montmartroise.

Dans le groupe où je suis, les garçons sont tous des « renois » ou des « rebeus ». Il est environ 21h, nous ne sommes plus que six ou sept, certains sont rentrés dîner et j'ai fini par m'asseoir sur le banc. Mais la disposition est différente, je suis vraiment à l'intérieur du groupe à présent, un garçon est adossé à un poteau, je suis sur l'autre partie du banc, d'autres garçons sont debout devant moi ou à côté.

Nous sommes là à discuter, quand une voiture de police passe dans la rue très doucement, suivie de deux autres : « *les schmidt !* ». Je sens le groupe « *bouger* », en alerte. Un des jeunes qui dès le début voit en moi un policier me dit : « *en fait vous êtes flic !* » ; là je sens un petit mouvement de panique, je me dis que je dois leur montrer que je n'ai pas peur et décide de prendre le contre-pied de la situation, de faire comme eux quand ils vannent : je leur dis que « *bien sûr je suis flic et que c'est moi qui vient d'appeler la police...* » mais je ne bouge pas, je reste assise sur le banc avec eux : ils sont très sérieux, ils ne savent pas si je bluffe ou pas, ils ne savent plus comment me prendre. En même temps, deux autres voitures de police sont arrivées. La scène va très très vite. Certains jeunes prennent peur dès qu'ils voient les voitures et les policiers en descendre. J'essaie de calmer l'ambiance en leur disant qu'il n'y a aucun problème, qu'on est là sur un banc, qu'on ne fait rien de mal et qu'il ne va rien nous arriver... quelques jeunes s'enfuient en courant. D'autres restent avec moi pour me montrer, j'imagine, qu'ils n'ont pas peur. L'un deux, celui qui est adossé au poteau m'a raconté avant la scène qu'il avait fait de la prison et qu'il était en liberté conditionnelle, il m'a même montré sa carte pour le prouver. Lui garde l'attitude la plus tranquille.

Les policiers s'avancent vers nous. De leur voiture, je ne pense pas qu'ils m'aient vue car j'étais cachée par le poteau et à moitié avachie contre la barrière du banc. Je me redresse tout en continuant à parler avec les garçons, je sens la tension des jeunes et les policiers s'avancent vers nous. En passant devant nous, l'un deux lance : « *salut les jeunes, ça va ?!* » et continue sa route vers une galerie. Au moment où les policiers sont derrière nous, un des jeunes crie « *fils de pute* » ou « *va te faire enculer* » et part en courant. Un autre balance une cannette vide sur le toit d'un restaurant situé derrière nous. Les policiers font un tour et ne s'attardent pas. Au bout de quelques minutes les trois voitures de police repartent. La tension retombe.

La tournée policière va redéfinir la discussion avec les jeunes. D'abord, ils me disent qu'ils ont vraiment eu peur que je sois flic, ils sont rassurés. Ils rigolent à moitié et avouent qu'ils ne savaient pas si je bluffais ou pas. Ils sont à moitié moqueurs, à moitié en colère de la phrase du policier : « *salut les jeunes, ça va ?!* ». Ils sont énervés, ils m'expliquent que ça ne se passe jamais comme ça, qu'ils n'ont jamais entendu ça de la part de policiers et ils mettent sur le compte de ma présence cette phrase bienveillante : « *jamais les flics y nous parlent comme ça, c'est parce que vous étiez là* ».

Je leur demande s'ils ont eu peur. « *Bien sûr qu'on a peur de la police, y sont là pour nous emmerder* ». Ils m'expliquent qu'ils détestent les policiers et que les policiers les détestent. Que c'est comme ça et que ça ne changera jamais. Je pose une question maladroite, particulièrement après la scène qui vient d'arriver : je leur demande s'ils se sont déjà fait contrôler par la police ici dans le quartier, au lieu de leur demander directement combien de fois ça leur est déjà arrivé. Mais ma maladresse a le mérite de provoquer des réactions d'indignation : « *Mais Madame, vous rigolez ou quoi, si on s'est déjà fait contrôler ? mais c'est tous les jours ! c'est plusieurs fois par jour, c'est partout, même quand on est ici chez nous !* »

J'insiste pour les faire parler et répète que nous étions là en train de discuter, que personne n'avait quoi que ce soit à se reprocher, qu'aucun d'entre eux n'était en train de fumer du *shit*... ils me disent que ça n'a rien à voir avec ça, que (même) s'ils ne font rien, une interaction avec la police est une agression : « *ils nous parlent mal* », « *ils nous tutoient alors qu'on doit les vouvoyer* », « *ils nous demandent nos papiers* ». Le contrôle d'identité les rend d'emblée suspects aux yeux des autres, et en particulier aux yeux des autres dans la rue. Être contrôlé est perçu comme une mise en accusation. Cette phrase : « *ils nous contrôlent alors qu'on n'a rien fait* » est revenue tout au long de l'enquête. Ils me disent que c'est sur ce sujet que je devrais faire mon enquête, sur les relations « *des jeunes avec la police* ».

*

Deuxième scène ethnographique, et une fois encore, il s'agit de garçons... dans une étude qui se veut d'abord centrée sur les filles. C'est que les garçons sont le premier rempart pour atteindre les filles : ce sont eux qui occupent le plus, et avec le plus de légitimité, l'espace public ; ce sont eux qui ont en charge la protection du quartier des regards dangereux, comme peut l'être le regard du sociologue, ainsi qu'Abdel et Kader n'ont pas manqué de le faire remarquer, quitte à employer la violence physique pour remplir leur rôle. Un enjeu fort de notre recherche est de montrer que d'une part il est nécessaire qu'enfin l'étude des jeunes populaires se déclinent selon les deux sexes, ne serait-ce que parce que la réalité des garçons ne peut être totalement embrassée si n'est pas prise en compte celle des filles ; et que, d'autre part, la réalité des filles ne peut se comprendre sans prendre en compte celle des garçons.

Cette scène peut faire l'objet, me semble-t-il, de deux types d'analyse, situées à des niveaux différents d'interprétation.

1) Le premier concerne ce qui est *dit* explicitement : la description des relations entre « jeunes » et « flics ». Ce que cette scène révèle, c'est d'abord cela : le harcèlement policier à

l'égard des jeunes hommes visiblement « issus de l'immigration », dont on sait bien qu'il ne s'agit pas d'un fantasme mais d'une réalité objective (Goris, Jobard, Lévy, 2009¹⁴ ; Mauger, 2006, entre autres exemples de recherches récentes). Ma présence plusieurs semaines durant sur le terrain me permet de témoigner, à l'échelle des lieux visités, de la fréquence des contrôles et de la visibilité des policiers dans l'espace occupé par les jeunes. La réalité du poids de cette présence s'est réfractée aussi dans le fait que mes interlocuteurs m'ont régulièrement vue comme une agente de police (cf. première partie « des résistances malgré tout »). En confrontant mes observations à celles qu'Isabelle Clair avait faites sur son propre terrain, nous avons relevé une grosse différence à cet égard entre son enquête et la mienne. Non seulement, on ne l'avait jamais suspectée d'être policière, mais elle avait repéré que la présence des policiers se notait surtout à la périphérie des cités qu'elle enquêtait, et relativement moins en leur sein, contrairement à ce qui se passe dans Paris, où les cités sont de toute façon moins délimitées qu'en banlieue et appartiennent souvent à des quartiers plus vastes.

Lorsqu'on combine ces différentes caractéristiques, on peut établir plusieurs hypothèses. D'abord que la réalité policière a changé depuis les années 2002-2005 (années de l'enquête d'Isabelle Clair), qu'il n'est pas invraisemblable qu'elle soit plus forte aujourd'hui qu'alors. Ensuite, on sait que la présence policière constitue (entre autres choses évidemment) un indicateur d'imperméabilité entre les classes populaires et le reste de la société. Elle joue un rôle de bouclier social particulièrement fort lorsque ces classes populaires sont largement perçues comme « étrangères » (parce que de nationalité étrangère ou bien de couleur différente quelle que soit la nationalité). On peut ainsi faire l'hypothèse que la géographie de la présence policière est aussi une géographie des frontières sociales entre des groupes qui représentent les uns pour les autres des dangers (réels ou imaginaires) ; et si, dans la banlieue parisienne, les frontières sont très nettes (entre les cités et le centre-ville, à l'arrivée du train en provenance de Paris) et les policiers plus souvent à la périphérie des lieux de vie des jeunes, il en va tout autrement à Paris : les quartiers enquêtés sont des quartiers populaires mais ce ne sont pas des « cités » coupées du reste du monde ; cités et autres habitats sociaux jouxtent des habitats plus bourgeois, des squares traversés par différents types de population. Les frontières à « protéger » sont dès lors à l'intérieur même des lieux de stationnement des jeunes. L'omniprésence du discours sur les policiers et l'assimilation de tout-e blanc-he lui-elle aussi en stationnement dans ces lieux à un-e policie-re, pourraient ainsi trouver une explication. Nous reviendrons sur cet aspect dans notre synthèse (troisième partie), la question de la frontière et donc plus largement des possibilités de mobilité, pour les garçons comme pour les filles, étant un aspect central de cette recherche, en comparaison notamment avec la réalité des banlieues.

2) Le deuxième niveau d'analyse porte sur le rapport que les jeunes de la scène entretiennent avec les regards extérieurs. Ce qui est alors en question, c'est cette façon qu'ils ont de dire « *les jeunes* » en parlant d'eux-mêmes, de faire des relations entre, selon leurs propres mots, « *les jeunes et la police* » un sujet de recherche prioritaire. L'intrusion d'un-e sociologue dans leur univers est une intrusion *de plus* : ces jeunes sont hyper-surveillés, que ce soit par les

¹⁴ Il est à noter que le rapport Goris, Jobard, Lévy est fondé sur une enquête réalisée à Paris. Il est lisible à l'adresse internet suivante : http://www.laurent-mucchielli.org/public/Les_controles_d_identite.pdf. Pour le citer : GORIS Indira, JOBARD Fabien, LÉVY René, 2009, *Police et minorités visibles. Les contrôles d'identité à Paris*, New York, Open Society Institute.

services sociaux (Strobel, 1999), les journalistes, les politiques... et les sociologues. Leur rapport à la caméra, et plus largement à tout regard extérieur, est nécessairement ambivalent : en même temps qu'ils sont prisonniers des raisons pour lesquelles la caméra est indéfiniment braquée sur eux, elle est un interlocuteur possible. Définis comme nécessairement associés à la délinquance, du fait de leur âge, de leur sexe, de leur couleur de peau ou de leurs dites « origines », sans parler de leur classe sociale, ils se définissent eux-mêmes dans le regard que l'on porte sur eux. Ainsi que l'avait souligné Patrick Champagne dans les années 1990, reprenant là une expression de Pierre Bourdieu à propos des paysans à la fin du XXème siècle, « *ils sont parlés plus qu'ils ne parlent* »¹⁵ : c'est-à-dire que, appartenant à un groupe social dominé, ils sont condamnés à s'objectiver eux-mêmes en ayant recours aux catégories par lesquelles les groupes qui les dominent les définissent.

Ces catégories sont relayées par les médias et régulièrement par toute personne appartenant aux classes moyennes ou supérieures blanches qui entre en contact avec eux, mais elles le sont aussi par des membres de leur propre monde : parmi lesquels, les filles. Pour s'en convaincre, on peut citer Nadia (15 ans, dont le portrait figure plus loin) à propos de son petit copain : « *Plus particulièrement [les gars] des banlieues en fait, ils respectent pas trop les filles, peut être que c'est pas tout le temps comme ça, moi je suis pas dans les autres quartiers. Moi personnellement c'est un peu une banlieue, c'est Porte d'Aubervilliers, et euh donc, c'est un peu une banlieue. Mais les garçons ils respectent pas trop les filles. Ils veulent chaque jour une nouvelle fille en fait. Donc ça me dégoûte un peu des garçons* ». Le copain de Nadia habite dans Paris, porte d'Aubervilliers, et lorsqu'il s'agit de le qualifier et d'expliquer en quoi il serait différent des autres dans le cadre amoureux, il est naturellement un garçon « *de banlieue* » : ce qui montre à quel point cette catégorie est désormais autonome de toute localisation géographique (alors que les trentenaires blancs des classes moyennes habitant à la mairie des Lilas se sentent avant tout parisiens, la preuve pour eux : ils ne sont qu'à quelques encablures de métro du centre de Paris). Dès lors, le stigmate pesant sur les garçons s'auto-entretient en même temps que persiste (pour eux, pour les filles et pour le reste du monde) l'idée que « *les jeunes* », ce sont d'abord, voire exclusivement, les garçons.

3. « AU DÉPART, ÇA M'AVAIT UN PETIT PEU DÉGOÛTÉE, LE PRÉSERVATIF »

NADIA : L'IVG, UN MOYEN DE CONTRACEPTION COMME LES AUTRES

Nadia est une jeune fille que Virginie Descoutures a rencontrée à plusieurs reprises. Le récit suivant raconte leur rencontre puis dresse un portrait de Nadia, suite à la réalisation d'un entretien approfondi avec elle. L'ensemble de l'analyse est centré sur la question de la contraception.

- *Actrices : l'enquêtrice, Virginie Descoutures, Nadia et deux copines, Katia et Yaëlle.*

- *Lieu de la rencontre : McDo porte de Bagnolet, puis entretien dans un café à Stalingrad.*

¹⁵ Je me réfère ici au chapitre de *La Misère du monde* que Patrick Champagne consacre aux relations entre « les jeunes » et « les médias » : 1993, « La vision médiatique » in Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, pp. 106 et suiv.

Je rencontre Nadia un après-midi du mois de mai, par hasard : je viens de terminer un entretien dans le McDo de la porte de Bagnolet et je travaille sur mon journal de terrain. Nadia, Katia et Yaëlle, devant le restaurant, attirent mon attention : trois jeunes filles du quartier, « sexy » (maquillées, habillées avec des décolletés, etc.), qui parlent de façon très animée. Il est question d'un rendez-vous avec un garçon devant le McDo. Katia reste sur le trottoir pour l'attendre, ses copines se placent à l'intérieur du restaurant de l'autre côté de la vitre, comme témoins de la scène à venir.

Le garçon pressenti arrive sur son scooter : Katia lui tend une feuille blanche, parle de « milligrammes » et de « prise de sang », je pense immédiatement test de grossesse. Le garçon semble assez indifférent, les copines de Katia sortent pour la soutenir : « *et toi ? si t'étais à sa place, tu t'en foutrais ?* » La tension monte, le garçon s'en va.

C'est alors que j'accoste les filles qui m'expliquent tout : Katia est enceinte, le garçon au scooter est un copain du garçon avec qui Katia a couché. La sentence ne se fait pas attendre : « *les garçons aujourd'hui n'assument pas* ». Remontées, elles décident d'aller voir le garçon directement concerné par l'affaire. Elles me disent qu'elles ont « *un peu peur* » et me demandent de les accompagner. En chemin, je les fais parler.

Katia et Yaëlle ont 16 ans ou presque, elles ont redoublé leur 3^{ème}, Nadia a 14 ans et est aussi en 3^{ème}, toutes les trois dans un collège privé religieux (juif). Nadia est la plus bavarde, Katia est complètement angoissée et Yaëlle un peu en retrait – j'apprendrai que c'est la seule des trois à ne pas avoir de petit copain et à n'avoir jamais eu de rapports sexuels (elle se trouve trop jeune).

Nadia me raconte que son copain à elle « *a bien assumé* » quand elle est tombée enceinte. Elle a avorté à huit semaines mais a l'impression d'avoir tué son enfant. Elle l'aurait bien gardé si ses parents ne s'y étaient pas opposés... Elle me dit que sa mère lui fait prendre la pilule à présent mais que ça ne plaît pas trop à son copain (elle le redira lors de l'entretien), elle sent qu'il aimerait bien avoir un enfant avec elle...

Arrivées à l'immeuble d'habitation du garçon, il n'est pas là. Je quitte les filles qui continuent à discuter.

Nadia a 15 ans. Elle habite Paris, dans une cité HLM porte d'Aubervilliers, avec sa mère (séparée de son père depuis un an et en cours de divorce) et ses quatre frères et sœurs. Elle est en 3^{ème} dans un collège religieux juif qu'elle voudrait fuir à tout prix. Elle me dit croire en Dieu et se savoir juive ; elle dit aussi ne pas avoir honte de sa religion mais ne pas supporter un enseignement religieux qui l'enferme.

Depuis huit mois, Nadia sort avec un garçon de 19 ans, noir et musulman. Ils sont voisins et il peut se rendre directement dans sa chambre en passant par le balcon. Comme ce garçon fait du *deal* dans la cité, elle ne veut pas me dire son prénom, même avec la garantie de l'anonymat. Je lui propose de lui trouver un prénom pour l'entretien : ce sera Ismaël.

Je revois Nadia quelque temps plus tard, cette fois pour un entretien seule à seule. Le contexte de notre rencontre favorise la discussion sur sa sexualité et l'histoire de son avortement.

Quelques jours après son premier rapport sexuel à 13 ans, avec préservatif, Nadia dit avoir eu « *des picotements comme si j'avais une infection urinaire* ». Elle pense que c'est une réaction au préservatif et c'est la raison pour laquelle elle déclare ne plus vouloir en utiliser. Elle me dira à deux reprises en être « *dégoûtée* ».

Quand je l'ai dit à Ismaël, il voulait plus le mettre. Il le mettait des fois mais bon, après, de plus en plus il a commencé à l'enlever et je lui disais pas « non » parce que ça me dérangeait pas. Justement je préférais sans...

Nadia a fait une IVG quelques mois avant l'entretien. Elle raconte qu'elle n'a pas compris tout de suite qu'elle était enceinte, elle se croyait malade alors qu'elle avait tous les symptômes de la grossesse. Elle a attendu deux mois avant de faire le test de grossesse.

Dans ma tête en fait, dans ma tête, je savais mais je voulais pas l'accepter, je me suis dit « ben j'ai pas eu mes règles ». En fait, heureusement que c'est vers la fin au bout du deuxième mois que j'ai commencé à vomir et tout, ma mère s'est dit « bon ben... » C'est vrai que, quand j'ai vu le test positif, ça m'a fait vraiment un choc, j'étais choquée. C'est vrai que dans ma tête je savais, je sentais, mais je me disais que c'était vraiment impossible... [...]

Comment ça s'est passé alors ? C'est ta mère qui t'a emmenée ou euh...

Bah elle avait déjà acheté le test depuis longtemps mais elle me l'avait pas fait faire parce que elle avait oublié, et finalement après je l'ai fait, après on est allées à l'hôpital et on a fait l'avortement tout de suite en fait.

D'accord. Et ta mère elle savait que tu avais des rapports sexuels avec Ismaël ?

Ouais.

Et elle t'a jamais demandé si tu prenais la pilule ou des préservatifs ?

Non. Non. C'est pour ça que, non, elle m'a jamais... elle me demandait de mettre le préservatif, je lui ai dit que je le mettais, même là je lui fais croire que je le mettais mais en fait je le mettais pas.

Le choc provoqué est à la hauteur du silence autour de l'avortement. Nadia ne le nommera qu'une seule fois, ce mot presque absent de l'entretien révélant le tabou de l'IVG et de sa grossesse « *impossible* ». Elle se sent triste « *par rapport à ça* » et dit regretter de « *l'avoir enlevé* » mais trouve deux justifications : d'une part ce n'est pas elle qui a choisi d'avorter c'est sa mère (« *je pouvais pas lui dire non ou oui...* ») ; d'autre part, elle pense qu'elle ne restera « *pas tout le temps* » avec Ismaël : « *J'ai que 14 ans, je finis mes études, tu vois, faut aussi voir le bon côté des choses...* ».

*

Nadia est très jeune lorsqu'elle a ses premiers rapports sexuels (par rapport à la moyenne nationale établie pour les filles à 17,6 ans par l'enquête CSF¹⁶), *idem* lorsqu'elle se retrouve enceinte ; *idem* aussi lorsqu'elle en parle : ce qui lui permet d'avoir un discours spontané sur cette question, un discours qu'elle contrôle encore peu et qui est très précieux en ce qu'il

¹⁶ Les résultats de cette enquête, la plus récente sur les pratiques sexuelles en France, sont à trouver dans : Nathalie Bajos, Michel Bozon (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte.

donne accès à des pans de la sexualité qu'il est bien plus difficile de recueillir auprès de femmes adultes. La confrontation de ses propos avec ceux de ses comparses au cours de l'enquête et avec les nombreuses autres enquêtes qui ont été menées non seulement auprès de jeunes mais aussi d'adultes sur ces questions-là ne laisse aucun doute : les ambivalences de Nadia concernant sa non prise de contraception, ses rationalisations secondaires *a posteriori* (ce n'est pas si grave au fond, je n'ai rien décidé) et ses silences autour du mot « avortement » sont communs à l'ensemble des femmes dans notre société qui ont eu recours à une IVG¹⁷. L'analyse des propos de Nadia permet de comprendre les décalages forts qui existent entre le discours politique rationaliste qui, tout en légalisant l'avortement, suppose comme une évidence que sa pratique doit diminuer, et l'ambivalence des femmes à l'égard de la contraception et de la grossesse. Ambivalence culpabilisée justement par ce décalage qui fait d'elles des délinquantes potentielles permanentes, toujours susceptibles d'échouer dans leur prise de contraception.

Nadia n'utilise pas de préservatif, elle pense qu'elle ne tombera pas enceinte parce qu'elle est trop jeune, elle ne prend pas non plus la pilule (jusqu'à son IVG), elle exprime aussi des envies d'avoir un enfant qui ne sont pas rares chez les jeunes filles de son âge. Au moment de l'entretien, qui est postérieur aux événements qu'elle décrit, elle se retrouve nécessairement dans un discours de justification. Et cette justification n'est pas rationnelle, elle est emplie de contradiction, et contredit notamment la rationalité préventive. Dans les faits, l'IVG s'est révélée le moyen de contraception le plus efficace pour Nadia, et finalement le seul possible à un certain moment de sa vie.

Mais alors que la loi dit que l'avortement ne constitue pas un problème, il reste, pour les femmes, les politiques, le corps médical, les familles, les médias, quelque chose à éviter. Évitement dont les femmes ont la responsabilité puisqu'on met la pilule à leur disposition. Cette injonction paradoxale ressemble à un effet pervers de la légalisation de la pilule : les femmes, lorsqu'elles ont recours à l'avortement, se sentent coupables parce qu'elles ont le sentiment (relayé par de nombreux acteurs sociaux) qu'elles auraient dû ne pas y recourir si elles s'étaient bien contraceptées (c'est-à-dire de façon rationnelle). La raison de ce sentiment de culpabilité tient en réalité au fait qu'il existe dans les représentations communes une hiérarchisation implicite des moyens de contraception, bien qu'elle aille à l'encontre de la loi et de la raison sanitaire : « *L'exemple français en témoigne par la stabilité du nombre d'avortement depuis vingt ans (autour de 200 000 par an pour 760 000 naissances) ; on estime que 40 % des femmes auront un avortement au cours de leur vie reproductive (Bajos et al. 2004). Mais la légalisation fait la différence : dans les pays qui donnent la possibilité légale d'avorter, c'est-à-dire où l'avortement est réalisé dans de bonnes conditions sanitaires, cette pratique présente moins de risque pour la santé de la femme que les effets secondaires liés à l'utilisation d'une contraception médicalisée, pratique elle-même moins à risque que la grossesse et l'accouchement (OMS, 2004) ; à l'inverse quand les*

¹⁷ Ainsi Nathalie Bajos et Michèle Ferrand, spécialistes à la fois de la question de la contraception, de l'avortement et des méthodes statistiques, relèvent : « *Si on parle peu de cette pratique en Afrique, les femmes ont aussi des réticences à s'exprimer sur ce sujet dans les contextes occidentaux. La sous-déclaration des avortements largement répandue dans les enquêtes des pays occidentaux ne serait-elle pas aussi intelligible comme le fait d'une gestion intéressée de ce que l'on donne à voir de soi ? Les raisons du secret seraient bien entendu ici [en France] différentes : elles reflèteraient la prégnance de la norme contraceptive qui enjoint les femmes à se contracepter efficacement si elles ne veulent pas être enceinte.* » [Bajos Nathalie, Ferrand Michèle, 2006, « L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative », *Sociétés contemporaines*, n°61, pp. 91-117].

conditions sanitaires sont insuffisantes, notamment en raison de la clandestinité, le risque morbide et mortel reste très important. » (Bajos, Ferrand, 2006)

Nathalie Bajos et Michèle Ferrand soulignent le *continuum* qui existe entre les pays qui pénalisent l'avortement et ceux qui le dépénalisent : si les effets sur la santé des femmes sont évidemment différents, si dans l'écart entre les deux se lit aussi une évolution des représentations de la sexualité des femmes (quel que soit leur âge), il n'en reste pas moins vrai que quelque chose résiste, au-delà des normes juridique et sanitaire, dans ces mêmes représentations : alors que l'avortement est autorisé, alors que lorsqu'il présente moins de dangers physiques pour les femmes que la prise de contraception et que l'accouchement, il reste perçu comme un problème. Moral. Le « tu ne tueras point » se conjuguant dans les représentations de la féminité et de la maternité au commandement plus caché « tu ne coucheras point ».

Ce n'est pas pour rien que, lorsque Nadia parle de son avortement, elle parle aussi de son immoralité sexuelle. Son entrée dans la sexualité et la découverte de sa grossesse se sont immédiatement traduites par une condamnation de sa mère et de son petit frère pour qui elle était devenue tour à tour une « pute » et une « salope » :

Mon petit frère qui a 13 ans, il a mal réagi, il m'a traitée de pute, et puis, c'est vrai que d'apprendre ça par ma meilleure amie, elle est venue le voir et a fait « ouais ta sœur elle a couché avec le noir du quartier là, euh, elle s'est fait prendre dans tout le quartier », c'est sûr que, déjà mon petit frère, d'apprendre que sa sœur a couché ça l'a choqué. Il m'a traitée de pute.

[Plus tard dans l'entretien] Ma mère, elle m'a dit : « tu te comportes comme une fille de 18 ans alors que t'es une gamine, tu fais ta salope, là » - parce que je mets des strings. Mes strings y'a personne qui les voit à part mon copain, donc elle me dit : « tu mets les strings pour les montrer à tout le monde ». Elle me traitait de salope par rapport à ça.

Le discours de Nadia est empreint de culpabilisation à l'égard de sa sexualité : elle se définit elle-même comme une « fille facile »¹⁸ et dit avoir « mûri » à l'occasion de son IVG. Passée par ce qu'elle a intériorisé comme un échec et une défaillance renvoyant à son immoralité, elle se sent désormais « responsable »¹⁹...

¹⁸ Pour une analyse de l'intériorisation et du retournement contre soi-même de l'insulte sexiste, cf. Isabelle Clair, 2010, « Je suis une salope » in Christophe Giraud, Olivier Martin, François de Singly (éd.), *Pratiquer la sociologie*, Paris, Armand Colin (à paraître).

¹⁹ Pour une analyse de la morale sexuelle derrière la morale contraceptive, engageant une comparaison entre jeunes vivant dans des cités HLM péri-urbaines et des jeunes vivant en zones rurales, cf. Isabelle Clair, 2010, « Sexualités féminines en liberté surveillée. L'entrée des filles de milieux populaires (rural et péri-urbain) dans la sexualité pénétrative et la conjugalité », à paraître in Véronique Blanchard, Régis Revenin, Jean-Jacques Yvrol (coord.), *Jeunes, jeunesse et sexualité. 19^{ème}-21^{ème} siècles*, Paris, Autrement (coll. « Sexe en tous genres »).

4. « QUELQUES BOUTS DE TISSUS PEUVENT SUFFIRE À FAIRE RECULER LES LOUPS-GAROUS ! »

YASMINA, LA RAPPEUSE VOILÉE

Yasmina est une jeune femme qui porte le voile... et qui fait du rap. Le croisement de ces deux caractéristiques, lisibles dans son apparence physique et qu'elle place au centre de son existence (avec ses études dans le supérieur), permet d'interroger la pertinence des thèses culturalistes. Celles-ci tendent à définir tradition et modernité comme des moments figés dans une histoire humaine qui serait linéaire ; elles seront ici confrontées à une lecture en termes de genre pour souligner la dimension sociologique du positionnement (social, vestimentaire, culturel, sexuel) de Yasmina.

- Actrices : l'enquêtrice, Virginie Descoutures, et Yasmina.

- Lieu : le cimetière du Père Lachaise pour l'entretien.

Yasmina est une jeune fille du quartier des Amandiers. Je la rencontre au centre d'animation pendant des répétitions de rap. Elle est à la fois timide et enthousiaste, en même temps sérieuse et distante : elle veut bien participer à mon enquête une fois ses examens universitaires terminés. Je me suis demandé sur le moment si c'est par politesse qu'elle me répond de manière favorable et qu'elle me donne son numéro de téléphone. J'attendrai la date de fin des examens et Yasmina ne me fera pas faux bond. Le jour de l'entretien, nous nous retrouvons à la sortie du métro Père-Lachaise. Je lui demande où elle souhaite que nous allions : un café, le McDo, le Père-Lachaise ? Elle opte pour le cimetière du Père-Lachaise où nous serons loin de tous regards pour ce temps de confidences. Nous trouverons un endroit et nous asseyons sur les marches, côte-à-côte, le dictaphone posé entre nous deux.

Depuis deux ans, Yasmina porte un voile : il encadre son visage et est noué sur sa nuque. Après avoir porté quelque temps le *hijab*, qui lui entourait complètement le visage, elle a finalement opté pour une version qu'elle considère moins sévère. Dès ses premiers mots, elle explique qu'aucune femme de sa famille ne porte le voile et que personne ne l'a forcée à le faire : ce qui s'entend dans ses premiers mots, c'est donc le présupposé que moi, une femme blanche, je doive la percevoir, elle, comme une femme soumise à un ordre oppressif. Dans un second temps, et très vite dans l'entretien, elle explique qu'elle le porte « *pour se faire respecter* ». Si les arguments de Yasmina sont ensuite d'ordre religieux, ce sont d'abord à la fois le cliché de la soumission et ensuite la mise à distance de son sexe qu'elle évoque. Ce qui n'est pas anodin et plaide pour la nécessité d'interroger les *usages* que les femmes peuvent faire du voile dans leur expérience quotidienne au-delà de toute considération macro-politique sur ce que le fait de porter le voile dit de certaines populations par rapport à d'autres.

Yasmina a 20 ans, elle fait des études de « droit scientifique » à l'université Panthéon Sorbonne. Elle vit chez ses parents, dans un des quartiers enquêtés, depuis toujours. Ses parents sont nés au Maroc, arrivés en France entre 1970 et 1980.

A 17 ans, elle est tombée amoureuse pour la première fois et a connu sa première relation de flirt, qui a duré deux ou trois mois. C'est le garçon qui l'a quittée. Ils n'avaient pas eu de rapports sexuels. Elle n'en a pas eu depuis non plus. Non plus que d'autres relations amoureuses. Au moment de l'entretien, elle n'est pas en couple, dit ne pas en avoir le temps : il y a les études et la musique. C'est ce qui remplit sa vie.

Yasmina est une jolie jeune fille en apparence frêle, dont la voix est posée, douce, ponctuée de sourires et de petits rires gênés lors de l'entretien. Elle utilise un langage soutenu. A chacune de nos rencontres elle est habillée tout en noir : baskets, pantalon, sous-pull à manches longues dont le col lui couvre bien la nuque et le cou avec, signe distinctif de la jeunesse, un *t-shirt* noir par-dessus sur lequel je peux voir le jour de l'entretien, imprimé en blanc, le nom d'un groupe de rap. Elle porte un foulard noir qui lui recouvre entièrement les cheveux mais qu'elle noue en chignon. Elle est légèrement maquillée : *eye-liner* et mascara. Elle fait de la course à pied une à trois fois par semaine. Tout dans son apparence et son langage montrent qu'elle est attentive à l'image qu'elle veut donner d'elle-même : « féminine » dans l'attitude, la voix, le maquillage mais avec des accessoires masculins et surtout une pratique : celle de rapper sur des textes qu'elle écrit elle-même. J'ai eu l'occasion de l'écouter lors d'un concert et de constater la puissance et l'énergie de son *flow*, son rythme soutenu : une rappeuse qui n'a pas à rougir dans un univers où la parole virile est de rigueur.

Le jour dudit concert Yasmina m'a présenté sa mère : une très belle femme, légèrement maquillée, qui portait un pantalon et un chemisier fuchsia à manches courtes, les cheveux coupés au carré.

Qu'est ce que ça t'apporte [de porter le voile] ?

Ben déjà, par rapport au regard de l'autre, par rapport aux jeunes hommes, aux loups garous, etc., c'est vraiment... Ça nous préserve quelque part. Parce que c'est sûr qu'une fille qui porte une jupe avec un décolleté plongeant, elle sera beaucoup plus regardée. Et peut être qu'on lui marquera... comment dire ? elle aura peut-être moins de marques de respect qui lui seront adressées. Ceci dit, je trouve ça dommage encore une fois. Parce qu'on est en France, on a cette liberté quand même de pouvoir s'habiller, s'exprimer librement. Donc voilà. Et c'est vrai, bon même si encore une fois on est en France, faut remettre dans le contexte, du point de vue de la foi, ça m'a apporté. C'est non pas un repli sur moi-même mais au contraire une liberté que je trouve dans la mesure où je peux sortir, je sais que je vais pas être embêtée, etc... c'est une satisfaction pour moi parce que je me dis : « j'aurai pas à répondre à certaines personnes, je rentre, on va me témoigner des marques de respect quand je sors, etc... » Et...c'est vrai que, en France, pour revenir sur la question du voile, faut savoir que moi on me l'a pas du tout imposé, euh... que c'est vraiment un choix, je suis la seule de ma famille à le porter.

Ce premier extrait d'entretien est intéressant pour contextualiser l'environnement qui définit les attitudes et les choix de Yasmina : on voit bien à quel point se mêlent dans son discours la justification religieuse, régulièrement rapportée aux libertés qui caractérisent « la France » (faisant ainsi écho au discours raciste qui ne voit qu'un « *repli* » dans les affirmations identitaires – religieuses notamment – des personnes qu'il cible), son image sexuelle et plus largement le fait qu'elle soit inévitablement d'abord perçue dans l'espace public, comme une

femme, et donc une proie sexuelle possible. La proie des « *loups-garous* ». L'extrait suivant ajoute encore une dimension dont il faut tenir compte pour comprendre tout à fait l'usage que Yasmina fait du voile :

Mais t'as une manière de le porter qui... qui est une manière... à toi, enfin t'es pas toute seule à le porter comme ça évidemment mais...

Euh... oui. Faut savoir que moi, je suis encore dans la musique [*à voix très basse, un peu gênée*]. Donc par rapport à ça, moi, ça allait me poser quelques soucis de le porter comme je le portais au départ.

Parce que, au début, tu le portais vraiment en voile...

Et je me suis rendu compte qu'avec ce que je faisais c'était incompatible, que ça allait sûrement choquer beaucoup de personnes et que j'allais m'attirer les foudres. [...]

T'as senti que... parce qu'on t'a fait des remarques désobligeantes.

Voilà. Mais même en le portant comme ça on m'a dit : « ouais attends faut choisir ». Je dis « ouais mais bon ... ! » Personne n'est parfait.

C'est le rap ou le voile quoi. Ah ouais ? [rises]

Voilà. Alors que moi, j'estime, que... [*elle se reprend*] bon après c'est difficile de me positionner par rapport à ça parce que je pense que la musique, c'est pas nécessairement quelque chose de bien, en tout cas religieusement parlant. Mais après, il y a des choses plus graves dans la vie et je sais pas... un musulman qui, qui vend de la drogue ou qui vole, pour moi c'est beaucoup plus grave, qu'une fille qui rappe. Enfin voilà, je fais a priori de mal à personne, donc je vois pas en quoi c'est incompatible. Chacun est comme il est et chacun est différent. [...]

Bon il se trouve qu'en fait au jour d'aujourd'hui tu n'es pas prête à renoncer à...

Non c'est sûr ! [*rises*]

Et tu penses que ça doit arriver un jour ?

Ça arrivera nécessairement mais pour d'autres raisons. Je pense quand j'aurai ma vie de famille etc. J'ai pas nécessairement envie que mes enfants me voit rapper. C'est un milieu quand même assez particulier, le rap ; c'est vrai qu'il y a des gens qui sont violents, c'est vrai qu'il y a des gens qui prônent la violence, c'est vrai qu'il y a des gens qui sont pas, qui sont pas nécessairement pour la paix etc. qui vont tenir des propos un petit peu durs. Et par rapport à ça, je voudrais épargner mes enfants de... d'écouter ce genre de propos.

*

La dimension sexuelle à l'œuvre dans les raisons pour lesquelles Yasmina porte le voile est très visible dans sa principale activité en dehors de ses études : elle rappe. Si, dans un premier temps, elle a rencontré quelques réticences de la part notamment des rappeurs garçons (les filles voilées ne devraient pas faire de rap), finalement elle en tire plutôt des bénéfices : d'abord en termes de distinction, ce qui n'est pas rien dans le cadre d'une pratique artistique (elle est une des seules filles du quartier qui rappe, et elle est la seule fille voilée à le faire) ; ensuite parce que le fait de porter le voile lui confère une bonne réputation sexuelle *a priori*.

Le port du voile fait en réalité partie des multiples stratégies que les filles mettent en place pour sortir des contraintes sociales dans lesquelles leur sexe les cantonne, à savoir faire la preuve continue de leur vertu en mettant le corps des hommes à distance tout en étant continuellement suspectées de ne pas y parvenir. Dans son travail sur des cités HLM de la banlieue parisienne, Isabelle Clair avait accordé une place importante aux filles

« bonhommes » qui se masculinisent pour mettre à distance leurs attributs féminins et donc la suspicion liée à leur sexe de ne pas être vertueuses (Clair, 2008)²⁰. Elles sont aussi dans Paris bien sûr (et ailleurs...). De façon comparable, les filles voilées de l'enquête d'Isabelle Clair et celles que j'ai à mon tour rencontrées dans Paris se parent des attributs de la vertu féminine en partie pour être au-dessus de tout soupçon.

Plus généralement, la mise en scène du corps, qui passe par le choix des vêtements, la démarche, le langage adopté selon les situations, le fait de se bagarrer, la possibilité d'occuper l'espace public en bandes de filles ou bien au prétexte d'accompagner tel ou tel petit enfant de la famille, est un outil fondamental dans la construction des réputations des filles et donc de leurs marges de manœuvre : le fait qu'elles soient perçues comme au-dessus de tout soupçon sexuel, leur donne en retour des possibilités en termes de mobilité dans l'espace, de choix d'activité, d'horaires, *etc.* Et le voile, s'il n'est pas qu'un vêtement, est quand même d'abord un objet du corps, en cela très lié à la mise en scène de la sexualité.

C'est finalement parce que le voile la désexualise que Yasmina peut accéder à un univers masculin, qu'elle peut occuper une place qui ne lui est pas dévolue *a priori*. L'ensemble de sa mise en scène sexuelle passe ainsi par des compensations : elle occupe l'espace public (et donc peut être suspectée de comportements transgressifs par rapport à son sexe) mais elle est voilée ; elle fait du rap (et peut donc être suspectée de ne pas être une « vraie » fille) mais elle est maquillée, *etc.*

Le discours de Yasmina montre à quel point il est nécessaire d'approcher certaines thématiques (comme le voile) du point de vue de leur signification *ici et maintenant*, en se méfiant beaucoup des approches culturalistes qui en appauvrissent l'interprétation, particulièrement lorsque celle-ci se décline de façon binaire entre tradition et modernité. Selon cette grille de lecture, les jeunes dont fait partie Yasmina semblent se définir en permanence et uniquement dans un tiraillement entre deux modèles de normes et de cultures. Alors même que l'ensemble des normes auxquelles ils sont soumis s'articulent entre elles : c'est aujourd'hui, à Paris, que Yasmina décide de porter le voile ; si elle souligne qu'il s'agit d'un choix individuel, ce n'est pas pour rien : elle trouve des bénéfices à cette pratique, à plusieurs niveaux. Il ne s'agit pas de dire que ces bénéfices n'ont pas des revers, mais ce sont des bénéfices qu'il faut entendre (en lien notamment avec une réalité faite de domination raciale entre les blancs et les autres, et de domination masculine entre les hommes et les autres).

5. « PEUT-ÊTRE TU VAS TE RETROUVER DANS UN COUPLE OÙ TU VAS L'AIMER ET IL VA TE TAPER » ROSA OU L'APPRENTISSAGE DE LA VIOLENCE CONJUGALE

Au détour d'une discussion sur leurs relations amoureuses respectives, Rosa et Corinne décrivent les comportements violents de Pierre, le copain de la première. Il la frappe elle, de préférence, mais s'en prend aussi à Corinne. Ses copains disent de lui qu'il « veut dominer ».

²⁰ Pour un développement plus ciblé des filles « bonhommes », cf. Isabelle Clair, 2005, « Des 'jeunes de banlieue' absolument traditionnels ? », *Lien social et politiques*, n. 53, pp. 29-36.

Jamais Rosa, qui rapporte ses propos, n'analyse les choses de la sorte. Elle entre dans le couple en même temps que dans la violence conjugale, dominée mais sans avoir vraiment conscience de l'être.

- Actrices : l'enquêtrice, Virginie Descoutures, Rosa et Corinne.

- Lieu : McDo porte de Montreuil.

C'est Corinne que j'ai rencontrée la première. Nous avons discuté « gars ». En chemin vers le cours de danse de sa sœur (qu'elle allait chercher au centre d'animation Louis Lumière), nous avons croisé sa copine Rosa. Le jour de l'entretien, elles sont venues toutes les deux.

Rosa a 15 ans. Elle sort avec Pierre, 17 ans, depuis cinq mois. Elle l'a rencontré à Saint Blaise par l'intermédiaire d'une copine commune. Ils habitent dans deux rues très proches l'une de l'autre, autour du boulevard Davout. Pierre ne va plus à l'école depuis un an : il veut faire une formation, Rosa ne sait pas trop dans quelle branche. Elle est au collège, et passe en Troisième à la rentrée suivante.

Les deux extraits d'entretien suivants donnent à voir des scènes de violence entre Pierre et Rosa, avec Corinne comme témoin, et parfois aussi victime.

Corinne : Il est violent !

Rosa : Il dit : « eh ! toi ! tu viens ! » *[elle rit]* il dit : « eh toi ! viens là ! fais ça ! ah tu veux pas ? Ok, tu vas voir ! » Il dit tout le temps ça ! Ah ouais, des fois quand je lui dis : « fais ça pour moi », il le fait, mais c'est rare, quoi ! C'est toujours moi qui fais pour lui, mais lui, voilà !

Et en fait, tu préférerais ta relation avec Loïc [son précédent petit copain] ?

Mille fois, wouh !

Il était vachement plus sympa, vachement plus attentif ?

Loïc, il me tapait pas ! Mais Pierre, c'est tous les jours ! Soit il me tape avec une ceinture en bois, ou il me jette dans les rails du métro !

Il te jette dans les rails du métro ??

Rosa : il m'a déjà jetée dans les rails du métro !

Corinne : même moi.

Mais il vous tape, genre un peu comme ça... ou vraiment ?

Rosa : *[elle pousse un cri un peu grave comme si elle imitait Pierre]*

Corinne : Ce matin, il m'a tapée avec un fil euh *[hésitation]* électrique !

Rosa : un fil électrique, il a fait flash, flash, flash *[elle imite le bruit des coups]*.

Et vous, vous dites quoi ?

Corinne : Moi, j'l'aime pas, hein !

Toi, t'aimes pas Pierre ?

Corinne : bah, c'est pas que j'l'aime pas, mais j'l'aime pas trop, j'l'aime pas trop !

[...] Et vous lui dites quoi quand il vous fait ça ?

Corinne : on lui dit d'arrêter, mais de toute façon il...

Rosa : *[elle lui coupe la parole et parle fort en s'exclamant]* Moi, moi, moi, franchement, moi j'ai l'habitude ! Et moi en fin de compte, dès fois, j'arrive à le taper, elle, parce que elle, elle n'a pas l'habitude, moi j'ai l'habitude. Maintenant quand il me tape, c'est pas comme avant ! Au début quand il me tapait, je pleurais ! Maintenant quand il me tape, je rigole, parce que je suis habituée. Mais quand il la tape elle, je comprends, parce que elle peut pas trop taper. Je dis : « non ! arrête de la taper ! » Par contre, il me fait rigoler. En fait, il tape les gens, mais il est gentil ! Surtout quand il veut faire... *[petit rire]* quand il veut jouer au con...

C'est quoi « jouer au con » ?

[elle rit] Il parle un peu comme, je sais pas... Il essaye de parler comme *[hésitation]* comme les gens qui savent pas parler le français, ou comme les gens qui sont un peu tarés, après on commence à rigoler ! On rigole, on rigole, on rigole !

Mais tu rigoles, tu te marres bien avec lui quand même.

Ouais ! Toute la journée !

Tu passes des moments à te marrer. Mais le fait qu'il te tape, quand même, est-ce que ça pourrait faire que t'aurais envie de le quitter, ou... ? Non ? *[court silence]* *Est-ce que tu dirais que t'es amoureuse de lui ?*

Oui ! Grave que je l'aime !

Et toi, Corinne, un garçon qui te taperait comme ça ?

Corinne : Non, un garçon qui me tape, non ! Je pense pas.

Rosa : Moi aussi j'ai dit ça, mais peut-être tu vas te retrouver dans un couple où tu vas l'aimer et il va te taper, mais tu vas toujours rester avec lui ! Ça existe !

Un peu plus tard dans l'entretien, Rosa revient sur l'épisode du métro ; la description de cette scène permet d'aller un peu plus avant dans la compréhension des enjeux conjugaux de la violence de Pierre :

[Rosa] Y'avait un gars qui était au métro, et moi quand j'ai vu le gars, j'ai pas dit : « il est beau », mais je l'ai regardé normalement. Après, j'avais remarqué que quand je regardais le gars, il me regardait, et un moment, pour lui foutre le seum *[i.e. « les nerfs », l'énerver]*, je fais : « oh, il est trop magnifique », et tout. Il est venu, il m'a pris par derrière, il a pris mes cheveux, il m'a tirée, et je suis partie en arrière, il m'a fait tomber, après il a commencé à me taper, me taper, à me donner des coups de pied et tout, après y'a des gens du métro, ils ont fait : « arrêtez ! arrêtez ! arrêtez ! arrêtez ! » et tout ! Après il m'a lâchée, et je me suis relevée, j'ai fait : « t'es pas sérieux, là ! » Après il est venu, il m'a poussée ! Je suis tombée derrière les rails.

*

C'est Corinne, la copine, qui met la violence de Pierre sur le tapis, alors que Rosa raconte les autres facettes de sa relation avec lui. Elle avait déjà mentionné combien il pouvait être agressif avec elle, par la parole, que c'était elle qui devait lui faire ses courses, ainsi que toute tâche domestique associée à leur vie ensemble – dans la mesure où ils ne cohabitent pas au quotidien, ces tâches sont ponctuelles, mais il est intéressant de noter que même en dehors de toute cohabitation, leur répartition du travail domestique s'opère en fonction du sexe. Le fait que l'entretien se passe en présence de Corinne a probablement favorisé un discours sans ambages de la part de Rosa sur la violence de Pierre en sortant l'entretien du dialogue avec l'enquêtrice et donc en le rapportant à une conversation amicale familière. Le discours sur les violences conjugales est en effet un discours souvent caché parce que honteux : les personnes victimes de violences privées portent la honte de comportements dont elles savent qu'ils sont mal jugés à l'extérieur ; par ailleurs, la violence physique s'accompagne généralement d'une violence psychique qui dévalorise sa victime et la conduit à se dévaloriser elle-même, et donc à se sentir responsable de tout ce qui lui arrive, à penser qu'elle ne mérite pas mieux que le sort qui lui est fait (Jaspard, Brown, Condon *et al.*, 2003).

Tout le discours de Rosa en dehors du récit centré sur la violence permet justement de la contextualiser. Et de voir qu'elle s'inscrit dans une violence plus diffuse, qui ne porte pas toujours les coups ni même les insultes, mais qui tient à la représentation que Pierre, mais aussi Rosa pour partie, se font de la différence des sexes. Non seulement Rosa « porte les

courses », fait la vaisselle lorsqu'elle mange avec Pierre, mais elle ne doit pas regarder les autres garçons. C'est d'ailleurs *le* motif brûlant qui suscite les coups de Pierre dans le récit rapporté ici. Corinne est contrainte à la même interdiction, alors même qu'elle n'est que la copine et qu'elle a par ailleurs un petit copain (absent de la scène décrite ci-après) :

Rosa : Des fois, quand on est dans le métro, il voit des meufs passer, il fait : « wouh ! elle est belle celle-là ! », moi je dis rien ! Mais quand un gars va passer, si je vais faire : « ah, comme il est beau celui-là ! » il va commencer à me frapper !

Ah !

Rosa : Et quand il me frappe c'est pas genre il me tape et il laisse tomber ! Il doit me cogner, ou me blesser, ou me jeter dans les rails, je sais pas !

[A Corinne] *Toi t'as déjà assisté à ça ?*

Corinne : Ouais, mais moi j'ai été victime de ça. Y'a un gars qui est passé, je lui ai dit : « ah, celui-là il est beau », et il m'a giflée !

Attends, tu veux dire, mais pas C., pas ton copain ?

Corinne : Non, Pierre, le copain à elle. [...]

Ça t'a fait quoi ?

Rosa : J'étais étonnée.

Corinne : J'étais énervée en même temps !

Et il t'a dit pourquoi ? [...] T'avais pas le droit de dire que le garçon te plaisait ?

Corinne : Je pense qu'il avait le seum [*i.e.* « les nerfs », *il était énervé*] !

Rosa : Il dit : « ouais, pourquoi moi je suis là, et vous dites que les autres garçons sont beaux ? pourquoi vous me dites pas à moi que je suis beau ? »

Corinne : Il était jaloux !

Lorsque Pierre frappe Rosa, mais aussi Corinne, il s'estime dans son plein droit. Les filles, elles, y voient un abus de pouvoir. Rosa relève l'asymétrie (Pierre peut regarder les autres filles, elle ne peut pas) ; elle fait de même lorsqu'elle décrit l'inégale répartition du travail domestique entre eux. Elle s'énervé parfois, elle s'étonne, elle tape même... mais l'explication qu'elle et Corinne donnent à la gifle ne remonte pas aux origines de ce fameux droit : « *il avait le seum* », « *il était jaloux* » ; que Pierre gifle Corinne, c'est trop, mais qu'il éprouve une jalousie aussi énorme parce qu'il se sentirait dévalorisé, elles ne le remettent pas en cause. Au fond, elles trouvent qu'il va trop loin mais elles lui reconnaissent, sans le savoir, un droit de propriété sur elles.

Colette Guillaumin (1992) a longuement décrit ce droit d'appropriation du groupe des femmes par le groupe des hommes. Jusqu'aux années 2000, les femmes portaient le nom de leur père, puis celui de leur mari, passant selon les mots de Guillaumin d'un propriétaire à l'autre, leur identité, comme leur corps (soumis longtemps au « *devoir conjugal* ») et leur travail (domestique, gratuit), ne leur appartenant pas. Une femme non appropriée n'est pas privatisée (par les liens de la filiation, par les liens du mariage), elle est donc « publique » ; qu'est-ce donc qu'une femme « publique » si ce n'est une « pute », l'appropriation des femmes étant directement liée à leur vertu ? Ce n'est pas pour rien que les jeunes hommes que j'ai rencontrés m'ont demandé si mon « mari » était d'accord pour que je les accoste ainsi dans un espace public ; ni que la catégorisation des filles de cité enquêtées par Isabelle Clair soient des « putes » ou des « filles bien » en fonction de leur appropriation ou non par un garçon (grand-frère, petit copain) (Clair, 2008). Au fond, Pierre possède Rosa, et par extension toute fille qui entre dans sa sphère intime. Le lien conjugal est le plus légitime, mais lorsque Pierre donne une gifle à Corinne, il ressemble (en plus violent) aux hommes, jeunes ou vieux, qui font des commentaires à des femmes qu'ils ne connaissent pas lorsqu'ils les

croisent dans la rue pour leur demander de sourire, pour leur dire qu'elles sont belles ou laides, pour les traiter de « salopes » si elles ne répondent pas à l'éventuel compliment, etc. Le fait que Rosa et, à un moindre niveau Corinne, reconnaissent implicitement (et inconsciemment) ce droit de propriété, quitte à le discuter à la marge, explique en partie pourquoi la première reste en couple avec lui, malgré tout.

Ceci dit, le fait que Rosa soit prise dans un rapport de domination qui la dépasse, qu'elle participe malgré elle à reconduire en partie, mais dont elle est d'abord la victime, ne suffit pas à expliquer que son histoire avec Pierre perdure. La phrase en *incipit* de son portrait est à cet égard très significative : « *Moi aussi j'ai dit ça, mais peut-être tu vas de retrouver dans un couple où tu vas l'aimer et il va te taper, mais tu vas toujours rester avec lui ! Ça existe !* » L'inégalité de principe entre les sexes dont sont porteurs les discours de Rosa et de Pierre, s'accompagne d'une certaine vision de la conjugalité et de bénéfices secondaires que Rosa retire de son union avec lui : qui l'emprisonnent en son sein mais qui la font exister par ailleurs, et dont elle peinerait à se défaire. Être en couple avec Pierre, c'est certes subir de la violence, mais c'est aussi être d'abord en couple, et donc appropriée, première condition pour limiter les risques d'être collectivement perçue comme une fille perdue. C'est être en couple avec un « vrai gars » : lorsque Rosa décrit la violence de Pierre, elle décrit aussi un garçon fort, à la virilité régulièrement confirmée. C'est là une des conséquences de l'hétéronormativité décrite dans le portrait suivant (Paul) : l'obligation sociale pesant sur les individus de désirer l'autre sexe et de s'accoupler avec lui, et de trouver l'homosexualité anormale (c'est-à-dire en dehors de la norme), enjoint du même coup les filles à être de « vraies » filles et les garçons de « vrais » garçons. L'un des attributs de la « vraie » masculinité étant justement d'exercer une domination sur les filles. La boucle est bouclée. Enfin Rosa en étant en couple, acquiert un statut : elle devient la « belle-fille » de la mère de Pierre, qu'elle aime bien, qui la reconnaît dans la rue, qui s'intéresse à elle.

Finalement, oui, les couples fondés sur la violence conjugale « ça existe » : Rosa en a probablement été un témoin privilégié, et « ça existe » parce que la violence n'est pas une aberration conjugale, mais une dimension possible de la vie conjugale : l'enquête Enveff, menée par un groupe de chercheur-e-s travaillant à l'INED, le CNRS, l'INSERM ou des universités en 1999, montre ainsi qu'une femme sur dix, au sein de l'échantillon représentatif enquêté, subit des violences au sein de son couple au moment de l'enquête, et trois femmes sur dix parmi celles qui viennent de se séparer (Jaspard, Brown, Condon *et al.*, 2003).

6. « UN VRAI HOMOSEXUEL, C'EST DES SENTIMENTS ; UN FAUX, UNE EXPÉRIENCE SEXUELLE » PAUL, L'AMOUR ET L'HÉTÉRONORMATIVITÉ

Virginie Descoutures a fait deux entretiens successifs avec Paul, très désireux de parler. L'essentiel des entretiens a abordé ses relations amoureuses passées et présente, sa passion pour la musique et son rapport à la religion (il est juif). Alors qu'il racontait le premier week end passé seul à seule avec sa copine, il vient à parler de son frère : celui-ci, plus âgé que lui, lui avait prêté son appartement (il était lui-même en vacances dans le sud de la France). Là, Paul hésite : « on a eu beaucoup de chance, je t'explique, parce qu'en fait mon frère est parti voir... [hésitation] Enfin, mon frère, tu sais, mon frère, il est homosexuel ». L'entretien

sociologique est souvent un espace de confession, qui touche parfois des thèmes sans que l'enquêteur-trice ait besoin de les susciter directement. Dans ce cas, Paul s'est senti suffisamment en confiance pour aborder un sujet délicat pour lui. La question de l'homosexualité est revenue à plusieurs reprises dans l'entretien (parfois à la demande de l'enquêtrice). Nous reproduisons ci-dessous les extraits les plus significatifs pour les commenter.

- Acteurs : *Virginie Descoutures, enquêtrice, et Paul.*

- Lieu : *près du centre d'animation des Amandiers.*

[...] tu vas dire à un inconnu : « voilà, ce mec-là il a un frère gay », bah on va le voir bizarrement sans vraiment comprendre qu'en fait, bah c'est lui qui a le plus souffert, tu vois ce que je veux dire ? Parce que, au fond, c'est un coup dur ! Tu comprends ou pas ? *[silence]* Enfin, bref !

C'est un coup dur pour qui ? Pour tout le monde ? Pour tes parents, pour ton frère ? Ouais, mais pour mes parents, ils voudront jamais se l'avouer, tu vois. Après moi, c'est un coup dur... Non, bah pour mon frère, je m'en fous, il fait ce qu'il veut, enfin c'est un coup dur pour lui ou pas, je sais pas ! Après de toute façon l'homosexualité, elle a toujours une raison, enfin elle puise toujours une raison quelque part. Moi je pense que c'est dû à un complexe d'Œdipe surdéveloppé *[il insiste sur ce mot]*, moi je me rappelle quand j'étais petit, il disait tout le temps : « ah, maman, je veux me marier avec toi, je veux me marier avec toi ! », et une rupture sentimentale très douloureuse, qui est une fille qui est... Voilà, pour moi ça puise sa raison bien précisément à des épisodes, tu vois. Mais je lui ai pas parlé pendant très longtemps, je lui ai fait la tête, enfin...

[...] Il a fait son *coming-out*, tu vois, quand moi j'étais au lycée *[hésitation, court silence]* et ça a été... Ça m'a donné envie de le défoncer ! Tu vois ce que je veux dire ? J'avais envie de le planter ! Tu vois ce que je veux dire ?

[...] C'est lui qui m'a éduqué dans le sens où c'est lui qui m'a appris à être droit, à être respectueux, et à la dure, tu vois, à la dure ! Ça veut dire, je rentrais des cours, j'étais fatigué, et il prenait... Je m'en rappelle encore, je voulais avoir la télé, et je l'ai détesté pour ça, j'l'ai détesté, beaucoup, beaucoup, beaucoup quand j'étais petit, et puis quand j'ai compris tout ce qu'il avait fait, tu vois, je l'ai aimé encore plus, tu vois ?

Genre, il voulait pas que tu regardes la télé en rentrant...

Tant que j'ai pas fini mes devoirs, tant que j'ai pas fini mes devoirs, y'avait ni le droit de manger, tu vois, pour mon goûter, ni le droit de regarder la télé, tu vois ce que je veux dire ? Et plein de trucs comme ça, où si je rangeais pas mes affaires, il les dérangeait, pour que je les arrange bien, tu vois ce que je veux dire ? Que je plie mes trucs, que je sache faire mon lit, si j'avais pas fait mon lit, il m'engueulait, il me... voilà, quoi. Donc voilà, c'est quelque part, euh *[hésitation]*, c'est un exemple qui tout d'un coup... Enfin ça fait un truc, tu vois ce que je veux dire ? Je peux à peu près – mais alors à peu près, parce que c'est pas la même chose – mais je peux à peu près imaginer ce que ça fait quand ton père, quand t'apprends que ton père il devient homo, parce que ça était arrivé à une collègue de travail à moi, alors là vraiment c'est grave ! Tu vois ?

[...] J'étais homophobe dans le sens où c'était une homophobie, comment dire ? héréditée, tu vois ce que je veux dire ? Héréditée, ou sans m'accorder la réflexion, tu vois ce que je veux dire ? j'étais déjà homophobe, tu vois ce que je veux dire ?

Ouais, genre les hommes c'est fait pour être avec les femmes, ce que tu disais tout à l'heure...

Bon, de toute manière, de toute manière les hommes c'est fait [*insiste sur fait*] pour être avec des femmes, aussi ouvert que je sois à présent sur le sujet ! Parce que bon maintenant mon frère il est là, y'a des copains gay à lui qui mangent, qui délirent avec oim [*verlan de « moi »*], tout ça, nin nin nin, aussi ouvert que je sois maintenant, je le dirais tout le temps, de toute manière pour moi, c'est pas normal ! Pour moi c'est pas normal ! C'est pas naturel ! Je suis désolé, ça peut paraître homophobe, mais non ! Non, non, non, j'vous rassure, y'a pas... Quand je dis « vous », « je vous rassure », « vous » la communauté gaie, c'est pas homophobe. Pour moi, le miracle de la vie, il tient à l'accouplement homme-femme, tu vois ce que je veux dire ?

[...] La seule chose que ça m'a apportée, c'est... c'est de savoir faire la différence [*hésitation*] entre un homosexuel, un vrai, et un faux.

C'est quoi, un vrai et un faux ?

Eh ben, un vrai, c'est des sentiments, et un faux c'est une expérience sexuelle.

[...] au-delà du fait que ça me plaise ou pas, déjà je trouve qu'il me manque de respect ! Tu vois ce que je veux dire ? Alors encore une fois, et l'association gaie pourrait me dire : « ah, bah tu vois, au fond, t'es un homophobe ! » Tu vois ?

[*elle s'exclame et prend un ton défensif*] Non, mais, je te juge pas, je suis pas une association ! [*elle rit*]

Non, mais je t'ai pas dit toi, justement, non, non, non ! Toi, tu me juges pas, d'accord, j'ai bien compris, mais ce que je veux dire, c'est que tu vois, il peut bien me raconter ses histoires, genre il est parti à Montpellier, genre il est parti à la plage ! Dès qu'il me raconte une fête ou quoi que ce soit [...], je lui dis : « ouais, vasy, ta gueule ! » [*il rit*]

Mais pourquoi... T'as dit : « il me manque de respect », ça veut dire quoi ?

Manque de respect, parce que... Manque de respect dans le sens où, quoi que toléré, c'est quelque chose de pas naturel pour moi, et manque de respect dans le sens où [*hésitation*] je sais pas, j'avoue que c'est un peu cru de dire ça ! Manque de respect dans le sens où il sait très bien que je veux pas entendre ça ! Encore, quelqu'un qui sait pas ! Quelqu'un qui sait pas que je veux pas entendre ça, il va m'en parler, je vais pas le casser parce que ça serait vraiment impoli et incongru de ma part. Voilà, il va me raconter son histoire, et voilà, ok ! Quoique je doute qu'un mec qui me connaît pas il va me raconter ses histoires homos ! [*ils rient*] Et donc, non, mon frère, il sait très bien que j'aime pas ça...

*

Lorsque Paul a appris que son frère était homosexuel, il a eu « *envie de le planter* ». L'évocation est forte : il s'agissait de tuer ce frère qui entraînait en contradiction, d'un coup, avec tout ce qu'il avait incarné jusque-là. Dans la violence du propos, qui parcourt en fait l'ensemble de ces extraits d'entretien, se lit tout ce que l'homosexualité suscite de violence chez les garçons/hommes qu'elle vient troubler dans leur définition de ce que doit être un « vrai » homme.

Ce *coming-out* a été « *un coup dur* » pour de nombreuses raisons. D'abord, l'appartenance générationnelle de Paul, le fait de se présenter par ailleurs comme quelqu'un de très moderne et de très à la mode, l'empêchent de se réfugier dans le déni, au contraire de ses parents. Il connaît le mot « *homophobe* », il l'emploie beaucoup : il me demande à plusieurs reprises si je vois ce qu'il veut dire, si je le comprends bien, il parle à « *la communauté gaie* », il se réfère à une « *association* »... toutes choses qui montrent qu'il a intériorisé l'idée selon laquelle la critique de l'homosexualité ne peut plus totalement être formulée « de façon

décomplexée ». Parce que lorsqu'il dit ces mots, il est un « jeune », vivant à Paris, qui s'adresse à une femme blanche, des classes moyenne/supérieure (on peut supposer que son discours pourrait être moins vigilant d'un point de vue formel dans d'autres contextes). Il le martèle donc à plusieurs reprises : « *j'étais homophobe* », « *je ne suis pas homophobe* ». Cette impossibilité de pouvoir tout à fait laisser libre cours à ce qu'il pense et ressent en réalité (mais qui transparaît pourtant), est un coup dur en soi.

Par ailleurs, et Paul l'explique bien, au moment du *coming-out* de son frère *aîné*, c'est pour lui un « *exemple* » qui s'écroule. La référence à son apprentissage de la virilité auprès de son frère est centrale dans son propos. De nombreux signes en témoignent. La comparaison avec le père (« *alors là, c'est vraiment grave* »). Puis la description très détaillée qu'il fait de tout ce qu'il dit avoir détesté puis aimé chez son frère. Avant toute chose : la droiture (« *c'est lui qui m'a appris à être droit* ») ; ce n'est pas pour rien qu'en Anglais, les hétérosexuels sont dits « *straight* » : l'homosexualité, c'est la transgression, ce qui dévie, et comme pour les femmes de petite vertu, les homosexuels sont des hommes qui dévient moralement. La morale est ainsi présente dans tous ces traits que Paul a affectionnés chez son frère, en grandissant : son sens du rangement, de l'autorité, de la justice... droit, donc. C'est-à-dire viril : masculinité, sexualité et morale étant étroitement liés. C'est pourquoi la référence au respect est si forte : alors que son frère lui a appris « *à être respectueux* », aujourd'hui le même lui « *manque de respect* » lorsqu'il lui parle de sa vie personnelle, et donc de son homosexualité.

Quoi qu'il se dise « *ouvert* », surtout pas homophobe, Paul trouve ainsi anormal que son frère lui parle de lui-même. Paul formule alors le discours commun sur la « *tolérance* », cette idée selon laquelle il tient aux anormaux de se faire discrets : on accepte qu'ils vivent leur anormalité, mais dans le silence et l'invisibilité. Un homosexuel qui parle de sa sexualité, ou qui la vit en public, « *s'affiche* », crée des ghettos, se montre communautariste *etc.*, comme un immigré qui vit dans un quartier où ses congénères d'émigration vivent aussi alors même que le reste de l'espace lui est interdit d'accès. Homophobie ordinaire qui s'incarne dans un discours *hétéronormatif* : parce que Paul ne dit pas (ou plutôt ne dit *plus*) qu'il faudrait « *planter* » les homosexuels, parce qu'il ne les insulte pas dans l'espace public, parce qu'il accepte de manger ou de discuter avec eux, Paul n'est pas homophobe. Du même coup, il réduit l'homophobie à la manifestation d'une violence extra-ordinaire ; pourtant, en refusant que son frère lui parle de sa vie (« *ta gueule !* »), en disant qu'un couple ne peut être qu'hétérosexuel, il reconduit l'asymétrie entre les sexualités qui est au cœur de l'homophobie. Cette attitude reflète l'intériorisation d'un discours égalitariste en même temps qu'une résistance forte à la déconstruction des normes qui hiérarchisent les individus.

Ce double mouvement est présent dans les justifications auxquelles Paul a recours pour expliquer son point de vue : s'il lui faut des justifications, c'est que ce dernier ne va pas de soi ; mais, dans le même temps, ces justifications tiennent de l'évidence, et seraient donc intangibles. Elles sont de trois ordres. La nature bien sûr (« *c'est pas naturel* ») : comme pour toute norme qui s'applique à hiérarchiser des *identités* (homophobe ici, ou sexiste quand ils s'agit de dévaloriser les femmes, ou raciste quand il s'agit des non-blanc-he-s), le fondement de l'inégalité est à trouver du côté de la nature, de ce qui *est*, toute transgression est donc une monstruosité qui va contre l'évidence. Mais aussi : la religion (« *le miracle de la vie* »), fondement traditionnel de l'hétéronormativité ; et sous les appareils de la modernité et de la

science : la *vulgate* psychanalytique freudienne (avec la référence à l'Œdipe), dans sa version années Vingt (pas si moderne donc) et simplifiée.

Paul fait de l'homophobie sans le savoir, alors même qu'il se présente comme étant *gay friendly*. Ce faisant, il réaffirme sa virilité et ses fondements. Il semble trouver un équilibre dans sa phrase un peu énigmatique : « *un vrai, c'est des sentiments, et un faux c'est une expérience sexuelle* ». On peut entendre dans cette phrase un parallèle avec l'injonction pesant sur les filles d'être sentimentales avant toute chose qui fait écho à la représentation de l'homosexuel comme d'un être féminin ; mais aussi une récupération pour Paul de ce qu'est la virilité : être d'abord sexuel ; un homosexuel qui serait d'abord sexuel serait en fait un « vrai » homme et donc un « faux » homosexuel, l'un et l'autre étant nécessairement antagoniques. Deux lectures qui se fondent dans les ténèbres de l'inconscient de Paul mais qui au fond disent la même chose : l'orientation sexuelle, dans les représentations communes, dit le genre ; être homosexuel, c'est être féminin, et inversement ; lien sans logique justement, mais qui est très fortement ancré, la sexualité étant construite, dans une société hétéronormative, comme un fondement de ce que signifie être un homme *ou* une femme.

Troisième partie

Synthèse

1. L'ORDRE DU GENRE : DE LA BANLIEUE À PARIS

L'enquête d'Isabelle Clair dans des cités HLM de la banlieue parisienne, entre 2002 et 2005, avait montré qu'en entrant dans la vie amoureuse, les jeunes entraient dans un nouvel espace de contrôle au sein de leur quartier. Les filles notamment font l'objet d'un regard réprobateur constant, leur sexualité constituant une clé de voûte de l'ordre social. Et les garçons sont obligés par l'ensemble des garçons et par l'ensemble des filles d'exercer ce regard réprobateur, la sexualité des filles étant pour eux un enjeu d'affirmation de leur virilité.

L'enquête dans Paris n'a pas remis en question ces résultats et a permis de les consolider en en donnant une illustration supplémentaire. Dans ce premier point, nous montrerons ainsi que la notion d'« ordre du genre » mise au jour dans la recherche précédente d'Isabelle Clair reste pertinente. Son passage au crible de ce nouveau terrain permettra d'en montrer non seulement la validité mais aussi d'en proposer un renouvellement, toute enquête de terrain agissant toujours en retour sur les modèles théoriques qui l'encadrent.

L'ordre du genre : une définition

L'asymétrie entre les sexes traverse les relations sociales. On la retrouve dans les théories sous diverses dénominations : « rapports sociaux de sexe », « domination masculine », de multiples usages du terme « genre », etc. Toutes ces expressions renvoient à une inégalité de ressources toujours déjà là, à la légitimation de cette inégalité, à une méconnaissance de la domination et, dans certaines théories, à la complicité des dominées à l'égard du rapport de domination. Par là même, ces dénominations mettent en exergue la hiérarchisation entre les sexes ; elles réduisent la différenciation des sexes (un homme ne doit pas être une femme, une femme ne doit pas être un homme) à un effet de la méconnaissance de la domination par les femmes (du fait même de leur position dominée).

Parler d'« ordre du genre » ne revient pas à remettre en question l'existence de « rapports sociaux de sexes » ni de la « domination masculine », mais à souligner la double dimension du genre selon deux axes toujours complémentaires : la différenciation entre le masculin et le féminin (le masculin étant exclusif du féminin, et réciproquement) et la hiérarchisation des deux (le masculin étant construit comme supérieur au féminin, le féminin comme inférieur au masculin). « Ordre » est ainsi à comprendre dans deux sens : 1) en tant que classement entre masculin et féminin ; 2) en tant qu'injonction s'exerçant sur l'individu à *être* un homme (un garçon) *ou* une femme (une fille). La prise en compte de ce deuxième axe, habituellement relégué à un second plan dans les études portant sur le genre, permet de révéler la façon dont filles et garçons construisent leurs identités sexuées et sexuelles respectives, et de proposer une redéfinition de la domination masculine. Ainsi la distinction entre ces deux axes du genre révèle que les filles et les garçons que nous avons rencontrés ne subissent pas de la même façon l'un et l'autre, les premières étant d'abord sous le joug de la hiérarchisation des sexes, ayant pour première obligation sociale d'être des « filles bien », quand les seconds sont plus fortement assujettis à la différenciation des sexes et ont pour première obligation sociale d'être des « vrais mecs ».

Ainsi, le premier danger d'exclusion sociale pour les filles, c'est de laisser libre cours à leur sexualité, de s'autoriser une sexualité visible, c'est-à-dire de ne pas être vertueuses ; alors que le premier danger d'exclusion sociale pour les garçons, c'est de ne pas être des garçons.

Cela apparaît clairement par exemple dans les insultes genrées qui ont cours parmi les jeunes que nous avons rencontrés, et que l'on retrouve pour partie dans d'autres milieux sociaux (à l'identique, ou avec des variantes lexicales). Les garçons peuvent être traités de « racailles », de « bouffons », de « bolos », de « victimes », de « pigeons », de « lovers », *etc.*, autant de catégories qui ne renvoient qu'à un seul axe de lecture, celui de la binarité du genre : les garçons ainsi désignés sont plus ou moins masculins, plus ou moins aptes à entrer dans la catégorie des « vrais » hommes, mais leur vertu n'entre pas en ligne de compte. Les filles, elles, n'ont la possibilité d'être identifiées qu'à deux catégories déterminées par la moralisation de leur sexualité : être des « putes » ou des « filles bien ». Leur axe identitaire est d'abord arraisonné à la hiérarchisation entre les sexes : leur identité sociale dépend de leur vertu, c'est-à-dire de la reconnaissance de leur nécessaire appropriation (Guillaumin, 1992) par le groupe des garçons. En revanche, elles n'ont pas à être à 100% des filles dans l'ensemble de leurs interactions (à l'exception de la relation amoureuse qui, pour être perçue comme normale, doit être hétérosexuelle : alors la binarité du genre ne permet plus aucune marge de manœuvre).

L'injonction des filles à la pureté sexuelle

L'opposition entre sexualité et sentiments est omniprésente dans les propos des jeunes rencontrés, et croise une autre opposition elle aussi présentée comme naturelle et évidente : entre garçons et filles. Pour comprendre la suspicion permanente qui pèse sur la sexualité féminine et sa pénalisation, il faut donc la resituer dans un rapport social avec la sexualité masculine et, plus largement, dans un rapport asymétrique entre garçons et filles (hommes et

femmes), « masculin » et « féminin »²¹. Ce rapport, qui traverse l'ensemble des pratiques des jeunes, est communément traduit en termes de « complémentarité » – entre filles et garçons, entre sexualité coupable et sexualité normale, entre sentimentalité obligatoire et sentimentalité inadaptée. Mélody résume ainsi la situation : « *Les filles sont provocatrices et les hommes ont pas le courage de résister.* » En disant la transgression, Mélody signifie la norme : les filles ont pour charge sociale de juguler la sexualité irrépressible (et en cela naturelle) des garçons.

Au fond, une fille n'a pas le droit de désirer : elle doit accueillir éventuellement le désir masculin (lorsqu'il s'exprime dans un cadre légitime) mais ne peut le susciter car alors elle « *provoque* ». Les filles doivent être en position défensive ; dès qu'elles sortent de cette position, leur sexualité devient active et donc dangereuse. Le discours de la complémentarité implique donc que la démesure sexuelle « naturelle » des garçons, expression centrale de leur virilité, soit socialement rendue possible par la réserve sexuelle des filles elle aussi naturalisée. La figure de la « fille bien », véritablement morale, incarnée dans un discours volubile sur les sentiments et une condamnation de la sexualité en dehors de toute appropriation légitime par un garçon (le mariage, appropriation par excellence, mais aussi, dans certains cas, une relation amoureuse de longue durée, hors mariage, avec un garçon occupant une place dominante dans le quartier), s'oppose à celle de la « pute » (et ses équivalents lexicaux), c'est-à-dire une fille ayant une activité sexuelle illicite supposée.

Il te fait croire qu'il t'aime, il t'aime pas, hein. Il te le dit le lendemain : « je t'aimais, maintenant je t'ai baisée, t'es qu'une sale pute ». Tu passes dans la rue, il va dire « t'es une sale pute ». Tu veux dire quoi ?
Donc une fille qui couche avec un garçon, c'est une pute ?
 Ouais maintenant, c'est ça ouais. Parce que maintenant les filles, elles sont bêtes. Tu peux ressentir les sentiments des personnes, tu peux ressentir si une personne peut t'aimer ou pas, ressentir si cette personne-là peut t'aimer ou pas.

[Mélody, 15 ans]

Les propos de Mélody affirment non seulement l'obsession sexuelle des garçons en lien avec le risque d'immoralité sexuelle qu'encourent les filles mais aussi que ce sont les filles qui sont coupables de cet état (« *elles sont bêtes* »). Cette culpabilité ici exprimée par une fille contre d'autres filles, se répercute très souvent sous la forme d'un *sentiment* de culpabilité, c'est-à-dire contre soi-même (Clair, 2005). Ce qui permet à celles qui ont une sexualité, malgré tout, de la vivre relativement sereinement, c'est de lui donner un sens : une fille, à ses yeux et aux yeux de ses pairs, peut éventuellement « coucher » si et seulement si elle est amoureuse. Les sentiments, apanage féminin par excellence, pôle privilégié de l'expérience féminine, sont susceptibles de « dépenaliser » le passage à une sexualité génitale. C'est pourquoi les filles « déviergées » (selon l'expression consacrée par les jeunes enquêtés, filles et garçons) associent très souvent un discours sentimental à la description de leur sexualité ; et même celles qui admettent avoir engagé une relation avec un garçon pour des raisons purement expérimentales ou ludiques (c'est-à-dire gratuitement, sans visée sentimentale ni reproductive, de façon « masculine »), disent souvent avoir découvert à la suite de leurs premiers rapports sexuels qu'elles éprouvaient en fait des sentiments pour lui.

²¹ En tant que catégories construites, non en tant qu'essences.

Filles viriles et filles voilées : mettre à distance son sexe et sa sexualité

Si l'attribution des mauvaises réputations semble moins dévastatrice dans les quartiers parisiens qu'en banlieue (nous reviendrons sur cette différence et ses raisons dans le troisième point), elle existe malgré tout.

Afin de contrer le risque de la mauvaise réputation, certaines filles se mettent en scène dans l'espace public du quartier avec des attributs collectivement perçus comme typiquement masculins (dans la façon de se vêtir, de marcher, de parler, *etc.*), renversant le stigmate d'être des filles. « Garçons manqués », « filles gars » ou « filles bonhommes », ces filles viriles sont une des manifestations de l'ordre du genre. En même temps que celui-ci établit une différence fondamentale entre garçons et filles, il établit un principe hiérarchique fondamental qui fait des premiers les référents absolus des secondes. Ce qui rend toute transgression du pôle masculin vers le pôle féminin (les « *tapettes* ») impensable mais le contraire éventuellement positif. Cette perméabilité de l'identité féminine aux attributs masculins est ainsi un moyen pour les filles de se déssexualiser en revêtant les attributs de la neutralité sexuelle masculine (le masculin étant le pôle référentiel²²).

On a montré dans la partie précédente combien le port du voile pouvait emprunter à ce type de stratégie identitaire (cf. deuxième partie – « 'Quelques bouts de tissus peuvent suffire à faire reculer les loups-garous !' – Yasmina, la rappeuse voilée »). Le discours sur le voile, qu'il soit détracteur ou favorable, est généralement centré sur la dimension religieuse de l'objet et du même coup le sacralise. Oubliant régulièrement qu'il est aussi un symbole dont les femmes font un *usage* : le mot est important qui permet de comprendre la pluralité des significations, au-delà du sacré²³, que le voile recouvre pour les personnes qu'il concerne en premier. Pluralité des significations qui peuvent s'incarner dans des personnes différentes (toutes les femmes voilées ne le sont pas pour les mêmes raisons) ou dans une seule et même personne (une femme voilée, à l'instar de Yasmina, peut l'être pour plusieurs raisons y compris parfois paradoxales entre elles).

Le virilisme des garçons

Le virilisme, ou « *exacerbation des attitudes, représentations et pratiques viriles* »²⁴, est très régulièrement évoqué au sujet des garçons des quartiers populaires. Comparés à l'ensemble de la gent masculine, ils sont présentés comme incarnant « *en caricature les fondements d'une crise juvénile de la masculinité* »²⁵. L'image qu'il en ressort habituellement dépeint des filles en possibilité de progression spatiale et sociale tandis que les garçons seraient immobilisés en bas des tours pour cause d'enfermement viriliste. Cette asymétrie (décrite souvent de façon normative, mais pas toujours (Guénif, 2000)) tient à l'asymétrie de l'ordre du genre : dans un ordre qui place le masculin et les hommes en position dominante, la

²² Cf. Colette Guillaumin : « *Notre nature, c'est la différence. [...] D'ailleurs, il n'y a pas vraiment de masculin [...]. On dit « masculin » parce que les hommes ont gardé le général pour eux. En fait, il y a un général et un féminin, un humain et un femelle.* », 1992, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-Femmes., pp. 64-65.

²³ Ou en-deçà, comme on voudra.

²⁴ Daniel Welzer-Lang, 2002, « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », *Migrants Formation*, n. 128, mars, pp. 10-32.

²⁵ Gérard Neyrand, 1999, « Le sexuel comme enjeu de l'adolescence », *Dialogue*, n. 146, 4^{ème} trimestre, p. 9.

virilisation des filles/femmes est possible (elle se fait sur un mode ascendant), tandis que la féminisation des garçons/hommes est régressive (elle se fait sur un mode descendant). L'ordre du genre explique ainsi que les filles disposent d'une marge de manœuvre (relative) pour mettre en scène leur appartenance au groupe des filles/femmes ; ce qui, en creux, rend plus visible encore le manque de marge de manœuvre des garçons à l'égard de l'identité masculine²⁶.

Dès lors, on ne peut lire l'éventuel virilisme des garçons d'abord comme un choix ou comme la réaction crispée à une émancipation des femmes, mais comme un produit de leur dévalorisation sociale. Il exprime en fait l'attachement à un capital social, la virilité physique, qui est pour certains d'entre eux le seul capital qu'on leur reconnaisse. Les travaux de Christelle Hamel (2003) ont ainsi bien montré qu'il existait un rapport direct entre la racisation des hommes issus de l'immigration post-coloniale et leurs comportements sexistes ; de même, on sait que la précarité professionnelle est un facteur-clé favorisant la violence envers les femmes (Enveff, 1999). L'attachement au quartier, qui se lit dans son occupation publique, sa protection à l'égard du monde extérieur (comme l'illustre la première scène décrite en deuxième partie de ce document), la surveillance de ses femmes, *etc.*, reflètent un rejet des autres espaces sociaux et géographiques de la ville. L'attachement de nombre de garçons à *leur* quartier est un attachement à la seule sphère d'autorité qui leur soit dévolue, elle s'incarne dans leur virilité ; c'est pourquoi, toute atteinte à cette dernière est souvent vécue comme insupportable : ainsi qu'en témoignent le discours de Paul concernant l'homosexualité de son frère, la violence d'Abdel et Kader contre Fabrice Guilbaud, *etc.* Mais ces garçons n'inventent pas la virilité de même qu'ils n'en sont pas les derniers représentants au sein de la société française : l'homophobie est dominante dans les représentations communes, la confrontation physique entre hommes n'est pas chose nouvelle ni chose très rare. En revanche, chez les garçons enquêtés, elle peut être parfois radicale dans son expression parce qu'elle constitue un dernier recours et parce qu'elle s'exprime au travers du corps, alors même que la société globale, alignée sur les normes des classes moyennes et supérieures, dévalorise la force physique et donc la virilité physique²⁷. Le virilisme de ces garçons n'est pas le dernier virilisme, mais c'est un virilisme perçu comme ringard et qui peine à instrumentaliser le discours égalitariste dominant, l'apanage des blancs.

2. AMOURS ADOLESCENTES : L'ENTRÉE DANS LA CONJUGALITÉ

Dans ce deuxième point, nous n'aborderons la réalité du couple qu'en tant qu'il est un révélateur des croyances liées au sexe dont les jeunes que nous avons rencontrés sont porteurs, dans la mesure où la conjugalité ne constituait pas ici notre objet d'étude. Nous

²⁶ Mettre en évidence cela ne signifie pas que l'on verrait dans la domination masculine une chance pour les filles et un fardeau pour les garçons ; il s'agit juste de montrer que si on dissèque les deux axes de l'ordre du genre (hiérarchisation et différenciation), le deuxième présente des profits possibles pour les filles, moins pour les garçons. Mais dans l'ensemble, il va de soi que le fait d'occuper une position dominante est plus rémunérateur que d'occuper une position dominée.

²⁷ François de Singly, dans un article célèbre, analyse bien en quoi la domination masculine peut être instrumentalisée à des fins de distinction sociale : « *Tout se passe comme si la renégociation des rapports entre les sexes s'était opérée sur le dos des milieux populaires. La valeur physique des ouvriers - leur seule richesse - tout comme la valeur ménagère des mères au foyer du peuple, ont servi de repoussoirs conjoints aux hommes et aux femmes des milieux de cadres modernistes. Au moment où ces derniers souriaient lorsqu'ils entendaient parler de luttes sociales, une vieille lune, ils y participaient en s'engageant dans la lutte contre l'ancien, contre les vestiges de la force masculine, contre ce qu'ils percevaient comme les manifestations de la force brute (du côté masculin) ou de la routine (du côté féminin).* » in François de Singly, 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n. 11, p. 59.

montrerons combien l'entrée dans la vie amoureuse est un moment de socialisation non seulement à la vie de couple mais à l'ordre du genre : les croyances apprises depuis l'enfance dans la famille, reconduites dans chaque nouveau lieu de socialisation (l'école, la rue, la maison de quartier, *etc.*), sont à nouveau consolidées dans l'expérience amoureuse.

Par « croyances » nous entendons des représentations auxquelles les jeunes adhèrent ; ce terme n'est pas péjoratif, il n'a en sociologie qu'une valeur descriptive.

« Conjugalité » et tout terme afférent sont utilisés ici de manière abusive, simplement parce qu'il n'existe pas en Français de mot pour désigner l'entrée dans la vie amoureuse à l'adolescence (pas d'équivalent au « *date* » anglais). Cette expression se justifie aussi du fait que les jeunes qui ont un-e petit-e ami-e se déclarent « *en couple* » et témoignent de pratiques liées à l'image qu'ils se font de la conjugalité adulte.

Contre les croyances : les garçons aiment aussi

Le pendant de l'assignation des filles aux sentiments et à l'absence de sexualité est l'assignation des garçons à une sexualité débordante, mais aussi bien sûr à une absence de sentimentalité. La différenciation des sexes étant un enjeu fondamental d'affirmation individuelle, chaque groupe est exclusif de l'autre : tout ce qui caractérise l'un *ne peut/ne doit pas* caractériser l'autre. Le regard que le reste de la société pose sur eux confirme cette vision : parce qu'il est lui aussi genré selon des croyances comparables, et pétri de la distance sociale et du racisme décrits précédemment, qui font d'eux des virils archaïques.

Nous avons rencontré des amoureux et des filles qui ont des amoureux. Paul se sent tellement proche de Johanna qu'elle est capable de le deviner par télépathie, Carine ne se remet pas des attentions et de la douceur de son nouveau copain, Judith a dû faire les premiers pas auprès d'Aleksandar qui l'aurait « *toujours aimée* » et n'aurait jamais eu le courage de prendre les devants... Les amoureux font don de leurs larmes sur l'autel de la virilité, et les filles ne s'y trompent pas : au contraire de « *la tchatche* » qui sert à « *embrouiller* », les larmes sont nécessairement sincères, parce qu'elles sont risquées. Il y a ainsi une « première » fois sexuelle comme sentimentale : premiers rapports sexuels, premières larmes, preuves tangibles de la réalité à la fois physique et affective de la relation. Caps obligés, moments de vérité, les larmes et le coït sont attendus comme des moments-clés du scénario amoureux idéal ; ils constituent, de façon différenciée en fonction du sexe, une transgression : il apparaît en effet transgressif pour les garçons de pleurer en public, de même que toute expression sentimentale semble aux jeunes, filles et garçons, presque incompatible avec la masculinité ; et il apparaît transgressif pour les filles d'avoir une sexualité génitale. Différence qui, bien sûr, ne signifie pas symétrie : que les garçons puissent ressentir des sentiments amoureux est surprenant ; que les filles puissent désirer et mettre en pratique une sexualité génitale est coupable. Culpabilité et surprise se retrouvent ainsi dans la perception que chaque sexe a de l'autre et que chacun-e a de soi. Le genre, bien que régulièrement troublé, bien que jamais récité par filles et garçons comme s'il était un ensemble de règles intangibles, n'est jamais très loin malgré tout.

Stéréotypes de genre dans la conjugalité I : la méfiance envers l'autre sexe

L'expérience amoureuse vient régulièrement perturber les croyances liées au sexe en faisant la preuve de leur vacuité ; elle oblige à penser : oui, ma copine peut éprouver du désir sexuel tout en étant une fille « bien » ; oui, mon copain peut éprouver des sentiments, ce n'est pas un animal sexuel²⁸. Mais l'expérience sert aussi bien souvent à renforcer les croyances liées au sexe : pas tellement parce qu'elle les confirmerait mais parce que ces croyances constituent une grille de lecture si forte que l'expérience est souvent lue et vécue à leur lumière. Dès lors elle constitue souvent une sédimentation de plus dans l'intériorisation de l'ordre du genre (Clair, 2007).

Le poids de la méfiance dans les couples est à cet égard très instructive. Elle prend les apparences de la « jalousie », terme consacré de la conjugalité, condition même de sa reconnaissance : un-e partenaire exprimant de la jalousie est certes souvent critiqué-e pour cela mais, plus souvent encore, on lui reconnaît d'être animé-e de sentiments sincères et d'être attaché-e au couple ; nombreux sont les jeunes qui voient dans *la* scène de jalousie une preuve qu'ils sont bien en couple. La jalousie remplit donc une fonction de légitimation conjugale : preuve de l'attachement, preuve même de la réalité du couple. En cela, elle le fait être. Elle le détruit aussi parce qu'elle s'appuie sur les croyances liées au sexe : se méfier de l'autre, ne pas le croire, toujours entrevoir la possibilité d'une trahison, d'une rupture du lien, c'est toujours se méfier de son sexe. Comme le dit Mélody à propos de son copain : « *c'est un garçon donc c'est un escroc* ». Son discours est parsemé de soupçons à son égard et elle-même lui ment de crainte de passer pour une « *filles bête* » parce qu'elle se maquille et qu'elle rit souvent ; ce n'est évidemment pas un hasard si ce qui est pour elle un signe de bêtise coïncide exactement avec des attributs-clés de la féminité ; ainsi craignant au fond de faire trop fille, Mélody fait croire à son copain (qu'elle ne croit pas par ailleurs) qu'elle est plus vieille que son âge, qu'elle est au lycée (alors qu'elle est au collège) et qu'elle fait des études « *littéraires* ». Où l'on voit que la méfiance envers soi-même n'est jamais très loin, tant que la méfiance est en fait une méfiance envers le sexe (celui de l'autre de préférence, le sien aussi éventuellement). En écho à Mélody, Kevin (cité longuement plus loin) pense que les filles « *sont trop naïves* » et se laissent draguer par les garçons, elles sont « *têtues* » et « *ne veulent en faire qu'à leur tête*. »

Au total c'est le sexe qui nourrit le soupçon : les garçons sont toujours soupçonnés de « tromper » les filles parce que, en tant que garçons, ils sont incapables, naturellement, de réfréner leur désir sexuel ; les filles de même, parce que, en tant que filles, elles sont incapables de remplir leur obligation sociale de réfréner le désir sexuel des garçons. Le garçon « naturel » et la fille « pute » sont toujours un peu là, dans l'autre que l'on ne connaît pas si bien, dont on souhaite l'attachement en même temps qu'on le redoute.

Les discours de méfiance sont ainsi légion dans les entretiens. Il y est presque constamment question de surveillance de l'autre (*via* son téléphone portable notamment : quels nouveaux noms dans son répertoire, quels textos reçus ou envoyés, etc.) et d'anticipation de la

²⁸ Il s'agit bien de parler de « perturbation » non de remise en cause (puisque dans nos exemples de formulations, la catégorie « fille bien » n'est pas annulée). Les remises en cause existent aussi, mais peinent à s'installer durablement : il est rare qu'aucun événement ne soit finalement lu à l'aune des croyances liées à l'ordre du genre, que rien ne survienne pour remettre les représentations à leur place initiale. Pour une analyse plus fine de ces processus, cf. Clair, 2008 (troisième partie de l'ouvrage).

déception. Le couple se construit ainsi dans l'attente et la confirmation du soupçon, soupçon de l'autre sexe qui devient une caractéristique centrale de ce que doit être un couple.

Stéréotypes de genre dans la conjugalité II : la violence

Le genre rattrape la conjugalité de façon plus brutale au travers de la violence. Que celle-ci soit sexuelle ou pas, elle est genrée, c'est-à-dire quasiment toujours exercée par les hommes/garçons et subie par les femmes/filles, au nom de la différence (hiérarchie) des sexes. L'histoire de Rosa et son analyse dans la deuxième partie de ce document l'attestent (cf. « 5. 'Peut-être tu vas te retrouver dans un couple où tu vas l'aimer et il va te taper' – Rosa ou l'apprentissage de la violence conjugale »).

L'extrait d'entretien suivant donne la parole à un garçon. Les garçons sont beaucoup moins nombreux dans notre corpus que les filles, en raison de notre objectif de départ d'interroger surtout la place des filles dans les quartiers enquêtés. Mais leur parole sur cette question est intéressante :

Moi je suis plutôt dans un style, dans un style dur. C'est-à-dire j'aime pas ma copine, elle voit d'autres garçons, j'aime pas quand elle appelle d'autres garçons. Je suis plutôt possessif. J'aime pas m'occuper des filles, je préfère qu'elles s'occupent d'elles-mêmes. Et je trouve que j'ai pas à leur dire ça. Que normalement, elles devraient le faire elles-mêmes. Vu que moi je suis pas avec d'autres filles. Et que je parle pas avec elles.

T'as surpris Marie en train de téléphoner à d'autres garçons, de draguer d'autres garçons ?

Non pas de draguer d'autres garçons. Mais... en fait elle se faisait draguer par d'autres garçons mais comme les filles elles sont trop naïves, pour elles c'est du copinage. Donc voilà.

Donc en fait tu l'as un peu avertie en lui disant...

Je l'ai un peu avertie en lui mettant la pression aussi.

Ça veut dire quoi mettre la pression ?

Ça veut dire... je l'ai avertie en mode énervé. Pas en mode gentil tout calme. [...]

Et elle, elle réagit comment ?

Ah, elle réagit comme elle devrait réagir. Elle parle pas et après voilà.

Elle parle pas ?

Elle parle pas et normalement après elle écoute. Normalement. Après les filles elles sont têtues.

C'est-à-dire ?

La plupart des filles elles aiment pas écouter. Elles veulent en faire qu'à leur tête, tout ça.

[Kevin, 20 ans]

Tous les garçons ne sont pas d'accord avec Kevin mais ce qui frappe dans ses propos c'est la normalité à ses yeux de la hiérarchie des sexes et de ce qu'il attend d'une fille. Il y a des « styles » de virilité : lui, c'est « dur ». Mais ça pourrait l'être moins. Ce qui ne changerait pas beaucoup, c'est le fondement de la virilité et de ses conséquences en termes d'inégalités sexuées.

3. PRINCIPALES VARIATIONS DE LA BANLIEUE À L'INNER CITY

Dans l'ensemble, ce qui frappe lorsqu'on opère la comparaison entre l'enquête en banlieue et l'enquête dans Paris, c'est que tout ce qui a directement trait à la question du genre semble plus marqué dans la première : les filles semblent surveillées de façon plus étroite, les garçons plus obsédés par la sauvegarde de leur vertu sexuelle et celle de leur propre virilité. C'est là une vue très globale qu'il convient de détailler et surtout d'expliquer. D'autant que si la vue globale va plutôt dans ce sens dans le cas du genre, son croisement avec la question de la race est plus mitigé.

Être dans ou hors la capitale : deux rapports aux frontières sociales différents

La référence à l'« *inner city* », qui correspond aux ghettos des centre-ville nord-américains, ne suppose pas pour nous la possibilité d'une superposition des réalités française et nord-américaine : l'usage du terme « ghetto » pour caractériser les quartiers d'habitat social en France fait l'objet de nombreux débats²⁹. Nous convenons avec les opposants à l'adoption du terme de « ghetto » que les cités 'à la française' en sont malgré tout assez différentes : si la séparation d'avec le reste de la société et le racisme les caractérisent tous deux, il n'en reste pas moins vrai que les 'cités' françaises sont beaucoup moins homogènes que les ghettos nord-américains (sur le plan économique et surtout racial), beaucoup moins violentes (les taux de criminalité dans l'un et l'autre pays n'ont rien à voir) et sont le fruit d'histoires différentes (esclavage vs colonisation/immigration, quasi-absence d'Etat / Etat providence, etc.). En revanche, la notion d'*inner city* permet de prendre en compte le fait que les quartiers populaires que nous avons enquêtés, contrairement à la majorité des lieux de vie français pour des populations comparables, sont *dans* la ville, et pas n'importe laquelle. Cette inclusion nous semble centrale pour comprendre ce qui fait que, toutes choses égales par ailleurs, pour une fille ou un garçon des classes populaires urbaines, vivre en banlieue ou vivre à Paris, ce n'est pas la même chose.

La distance géographique qui sépare la banlieue de Paris est une distance difficile à franchir : chère sur le plan économique, elle est risquée en termes de visibilité dans le quartier (notamment pour les filles : la gare est régulièrement associée dans le discours des garçons à un lieu de perdition pour celles qui sortent ainsi de leur champ de vision), fatigante sur le plan physique. Symboliquement, elle marque une frontière épaisse qui se reforme une fois que les jeunes de banlieue sont dans Paris : ils restent le plus souvent aux pieds du RER, aux stations « Gare du Nord » ou « Châtelet-les-Halles », ou s'aventurent dans quelques lieux touristiques : les Champs Élysées notamment. Ils viennent du dehors et lorsqu'ils sont dedans, ils sont encore dehors, c'est-à-dire (presque) jamais dans les quartiers des Parisiens résidents. Les garçons vivant en banlieue décrivent souvent Paris comme une ville bruyante, sale, épuisante, en un mot hostile ; les filles peuvent en avoir la même vision ou bien au contraire, et beaucoup plus souvent que les garçons, voir en Paris un ailleurs fait de liberté, de fête et d'anonymat.

²⁹ On citera à titre d'exemples significatifs de prises de position sociologiques à cet égard : du côté de ses détracteurs, Loïc Wacquant, 1992, « Pour en finir avec le mythe des « cités-ghettos ». Les différences entre la France et les États-Unis », *Annales de la Recherche Urbaine*, n°54 ; du côté de ses partisans, un ouvrage récent : Didier Lapeyronnie, 2008, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont.

La mobilité des filles dans un espace plus ouvert

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné (cf. première partie – « une enquêtrice seule dans l'espace public : 'flic' ou trop libre »), l'occupation de l'espace public est sexuée, où que ce soit. Dans les cités de banlieue, la mobilité des filles pose souvent problème aux garçons (grands-frères et éventuellement petits copains quand ils vivent dans le même quartier) parce qu'elle permet aux filles de sortir de leur regard, parce qu'ainsi elles agissent gratuitement, sans but précis c'est-à-dire dans un but perçu comme nécessairement sexuel, et parce qu'elle constitue un danger d'exogamie, c'est-à-dire de dévalorisation des garçons du quartier par rapport à tous les autres garçons de la société. Du coup, les filles que l'on voit régulièrement dans les abris-bus et à la gare sont des filles qui « *traînent* », le centre commercial de la région et Paris étant leurs destinations de prédilection, des lieux de loisirs mais aussi d'autres marchés amoureux et sexuels. Ce que les garçons savent (pour les pratiquer eux-mêmes) et auxquels ils réduisent la totalité de la demande féminine à l'égard de ces lieux comme ils réduisent leur corps et l'ensemble de ses manifestations à une activité sexuelle potentielle. Une fille qui « *bouge* » est une fille qui « *cherche* ».

A Paris, les filles sont en voyage. La structure de la ville est ainsi faite que leur coiffeur est à Château-Rouge, les boîtes de nuit dans le quartier d'à côté, le lycée à plusieurs kilomètres de chez elles, le cinéma à Gambetta. Dans tous les cas, elles peuvent aisément circuler grâce au métro ou au bus, et elles ont de bonnes motivations de le faire, c'est-à-dire des motivations qui les protègent de toute suspicion de la part des garçons : elles vont quelque part, pour faire quelque chose de dicible et de légitime. Qui plus est, une fois passées deux ou trois stations de métro, elles s'engouffrent dans la masse anonyme. Les seuils de sortie du quartier étant peu délimités, elles sont beaucoup moins contrôlables que dans les cités de banlieue. Du coup, elles sont moins contrôlées et on attend moins des garçons qu'ils les contrôlent.

Certes, le quartier s'exporte parfois. Ainsi à l'issue de son entretien avec Virginie Descoutures, dans un café près de Stalingrad, Nadia qui s'apprêtait à rentrer chez elle, s'est retrouvée entourée d'un groupe de « petits » de son quartier sur le trottoir, en face du café. Lorsque l'enquêtrice, de loin, lui a signifié qu'elle pouvait la secourir, Nadia lui a fait signe de passer son chemin ; un peu plus tard, elles se sont retrouvées à l'arrêt de bus voisin : les « petits » lui demandaient ce qu'elle faisait là, à une heure pareil (21h) ; elle avait gagné leur éloignement en usant d'autorité et en faisant mine de rentrer. Nadia était restée un peu trop proche de son quartier, rattrapée par la logique de l'interconnaissance villageoise et par son sexe, mais elle aurait pu assez facilement être trois stations de métro plus loin.

La mobilité des garçons dans un espace plus surveillé

La première scène commentée dans la deuxième partie ainsi que la suspicion fréquente que Virginie Descoutures puisse être policière sont très fortement liés à cette enquête, dans Paris. Amadou commente ainsi la « *paranoïa* » dont ses pairs et lui-même font preuve :

On peut pas parler sans tourner la tête mille fois, tu vois ce que je veux dire ? Parce qu'on a toujours l'impression qu'il y a un flic dans les parages, tu vois ce que je veux dire ? Donc c'est un truc, c'est une paranoïa ! Par exemple on est toujours... par

exemple on est au téléphone avec quelqu'un, et tu vois, c'est limite si on entend un petit écho, on va se dire « ça y est, je suis sur écoute ! » soit écoute des keufs, soit même par exemple j'suis avec un pote, j'suis en train de parler mal d'un autre pote, et en fait il est là, et c'est un haut-parleur, tu vois ce que je veux dire ?

Il y a de la mise en scène dans les propos d'Amadou : le discours sur les « flics » est un discours attendu, il fait partie des attributs désormais de l'identité de ces jeunes que Nacira Guénif et Eric Macé décrivent « *plus vrais que nature* » (Guénif, Macé, 2004). Virginie Descoutures, une femme, venue d'ailleurs, désireuse de faire porter leur voix, est un public idéal. Mais si la paranoïa est instrumentalisée, elle n'est néanmoins pas infondée : le contrôle au faciès existe bel et bien, de même que la criminalisation des jeunesses populaires. Les garçons des cités de banlieue le savent bien qui redoutent pour cela les gares et les trains : dans leur cité, ils ne craignent pas grand'chose ; dès qu'ils sont dehors, en contact possible avec d'autres populations, ils se savent visibles et *a priori* suspects. C'est dans cette différence que doit être aussi lue la mise en scène de la paranoïa : les quartiers enquêtés sont ouverts à tous les vents, y compris les vents extérieurs ; les policiers circulent en leur sein à vélo et toute sortie des jeunes vers le reste de Paris peut signifier un risque. Si Amadou et ses copains ont un agenda festif plutôt bien rempli, font des virées facilement en dehors des week ends, ont accès à de nombreux endroits qui malgré le racisme leur font moins peur qu'à des banlieusards parce qu'ils font partie d'un univers plus familier, ils sont aussi très exposés à la surveillance. Dans les propos d'Amadou, le parallèle entre les policiers et « *les potes* » qui peuvent écouter des choses qu'ils n'ont pas à savoir montre bien que s'opère un renforcement des méfiances dans un lieu qui se caractérise par une interconnaissance forte, dans son sein et avec les autres mondes.

Effet I : des filles un peu moins surveillées

La plus grande liberté des filles du fait de leur anonymat dans la grande ville se conjugue aux obstacles que rencontre celle des garçons pour relativiser la surveillance dont leurs comparses font l'objet en banlieue. Cette relativisation est visible dans d'autres aspects de leur vie quotidienne. D'abord, alors que dans les cités d'habitat social, la figure des « grands-frères » occupait une place envahissante dans les entretiens, elle est beaucoup plus marginale sur cette enquête : si les filles font aussi l'objet de surveillance en matière de sexualité (comme ailleurs dans la société, Clair, 2010), celle-ci semble moins qu'en banlieue monopolisée par lesdits « grands-frères ». Ensuite, si de nombreux couples (comme celui de Paul et Johanna) sont clandestins, la majorité ne l'est pas. La proportion était exactement inverse dans l'enquête en banlieue : dans Paris, les couples de « voisins » peuvent se déterritorialiser beaucoup plus facilement et ainsi échapper aux regards ; et ces regards sont de toute façon moins intrusifs, pour toutes les raisons mentionnées plus haut.

Effet II : une confrontation plus quotidienne à la distance sociale

Si les lieux quotidiens des jeunes que nous avons rencontrés sont majoritairement des lieux dans lesquels sont situés leurs activités, leurs copains et donc aussi des lieux qui leur sont proches socialement, ils n'occupent néanmoins pas Paris comme des banlieusards : ils traversent la ville en vélo, leurs lignes de bus ou de métro franchissent des univers sociaux

contrastés. Et à deux pas de chez eux, c'est Montreuil, Gambetta, Bastille, autant de lieux gentrifiés que d'autres classes sociales occupent. Cette porosité des frontières, on l'a vu, peut constituer un problème pour eux en ce qu'elle génère une plus grande surveillance policière. Plus largement, la plus grande possibilité pour les jeunes parisiens-ne-s enquêtés-e-s de côtoyer d'autres milieux sociaux (en matière amoureuse notamment ou amicale) est aussi pour eux-elles l'occasion de ressentir régulièrement leur position sociale. Il n'est pas besoin d'être à proximité d'une plus grande richesse matérielle pour se sentir pauvres ou d'une plus grande légitimité sociale pour se sentir dévalorisé-e-s, mais la confrontation quotidienne à la distance sociale a des effets sur le sentiment de sa propre position. Ainsi être copine avec telle fille de la rue d'à côté dans telles circonstances et ne pas être invitée à la fête qui a lieu chez elle le samedi soir, ou bien se dire qu'on est « *un phantasme* » pour une fille des beaux quartiers parce qu'on parle en verlan et qu'on rappe, sont autant d'expériences qui rappellent régulièrement que si les frontières ne sont pas toutes visibles, elles sont là malgré tout, inscrites dans la classe sociale et dans la race.

Nota bene : le poids des NTIC³⁰

Un dernier point de variation entre l'enquête en banlieue et l'enquête dans Paris doit être évoqué. Cette fois, il ne s'agit pas de mettre au jour une variation spatiale mais temporelle. Dans les années 2002-2005, les NTIC étaient déjà bien présentes dans la vie des jeunes, mais dans le cas de ceux vivant en cités HLM, elles se cantonnaient souvent à la possession d'un téléphone portable ; l'accès à internet, plus limité qu'aujourd'hui aux couches de la population les plus favorisées, ne pouvait se faire le plus souvent qu'au moyen d'infrastructures collectives (un cyber-espace dans tel PIJ³¹, telle mission locale ou telle maison de quartier), ce qui bien sûr en limitait l'usage privé. Cela a changé très vite. Nous ne disposons pas de chiffres qui permettraient de rendre compte d'éventuelles différences entre les quartiers populaires dans Paris et en banlieue, ni entre générations, mais les statistiques concernant la consommation et l'équipement des ménages en fonction de la catégorie socio-professionnelle entre 2004 et 2007 sont néanmoins parlants, en ce qui concerne à la fois les écarts entre groupes socio-professionnels et l'accroissement des taux d'équipements dans le temps : alors qu'à la première date, 71,7% des « cadres et professions intellectuelles supérieures » et 37,1% des « artisans, commerçants, chefs d'entreprise » disposaient chez eux d'une connexion internet, ce n'était le cas que de 23,4% des « ouvriers » et de 31,3% des « employés » ; en 2007, ce sont respectivement 86% des « cadres et professions intellectuelles supérieures », 69,9% des « artisans, commerçants, chefs d'entreprise », 47,7% des « ouvriers » et 57% des « employés » (INSEE, SRCV-SILC 2004 et 2007).

MSN³² est revenu très régulièrement dans les conversations ainsi que les blogs. C'est d'ailleurs souvent sur internet que se font les rencontres. Quand bien même l'homogamie reste forte (moindre que dans les cités de banlieue, mais forte malgré tout), les rencontres y compris entre des personnes habitant finalement des lieux peu éloignés, peuvent se faire dans l'espace virtuel. L'usage d'internet à des fins de rencontre (sentimentale, sexuelle ou

³⁰ NTIC = Nouvelles Technologies d'Information et de Communication.

³¹ PIJ = Point Information Jeunesse.

³² MSN = logiciel de messagerie instantanée généré par Windows.

autre), n'est pas l'apanage des personnes isolées ou qui manqueraient de temps de loisirs ; il vient s'articuler aux modalités de rencontres physiques en les modifiant un peu, notamment à l'adolescence, période de la vie propice à l'expérimentation et au discours sur soi. La sentence de Paul, racontant ses premiers contacts avec sa copine actuelle, est sans appel : « *en fait, on a parlé sur internet... [...] sur MSN, qui est aujourd'hui, disons-le clairement, un outil indispensable aux relations amoureuses* ». Johanna était dans le même lycée que Paul ; alors que dans le cadre scolaire, ils se connaissaient peu et ne se parlaient pas, ils ont commencé à échanger sur internet puis par téléphone avant de « sortir ensemble ». La relation par internet ou par téléphone dématérialise l'échange et permet d'adoucir les tensions liées à la rencontre, l'inconnu, la peur ; elle est d'autant plus valorisée par les filles que la mise en suspens de l'interaction physique leur est favorable, puisqu'elle leur accorde un espace d'expression (sentimental, sexuel), voire de transgression, qu'aucune violence corporelle ne peut sanctionner. C'est pourquoi lorsque Corinne (16 ans) explique sa rencontre avec Frédéric, elle dit en passant sans jamais l'explicitier : « *en fait on s'est rencontrés sur Skyrock³³, c'est vrai, c'est dangereux internet* » : lorsque la rencontre virtuelle a des suites physiques, alors les logiques corporelles reprennent le dessus et la protection qu'internet représente parfois pour les filles tombe et peut invalider le rapport de pouvoir créé en ligne.

³³ La chaîne de radio Skyrock offre la possibilité sur son site internet de créer des blogs personnels qui sont très prisés par les jeunes.

Conclusion

Pour résumer les résultats de notre enquête, en termes de variation par rapport à la réalité observée dans des cités HLM de la banlieue parisienne, on peut dire que l'inclusion des quartiers populaires parisiens dans un ensemble social plus vaste, modifie profondément la mobilité des jeunes et donc leur rapport aux frontières géographiques qui sont autant de frontières sociales.

La plus grande mobilité des filles signifie une échappatoire à la surveillance masculine et une relativisation du poids de l'interconnaissance qui se traduit par une relativisation de la place des réputations dans leur vie. Pour les garçons, si cette mobilité accrue est aussi une chance, en ce qu'elle leur permet de plus naviguer dans des univers sociaux différents, d'accéder plus facilement que les garçons vivant en banlieue à certains espaces de loisirs, elle est aussi régulièrement entravée par le contrôle policier et plus largement par le racisme ordinaire des populations blanches. Pour tou-te-s, la proximité de milieux sociaux plus favorisés et pour partie récemment gentrifiés est à double tranchant : d'un côté, elle sort leurs quartiers d'un enclavement comparable à celui des cités de banlieue ou de quartiers parisiens tels que la Goutte d'Or ; d'un autre, elle les confronte plus quotidiennement à l'expérience de l'inégalité sociale.

Nous ne reprendrons pas ici en détail les principaux résultats de notre enquête, présentés déjà de façon très synthétique dans la troisième partie de ce document. Nous préférons étendre notre questionnement et alerter nos lecteur-trice-s sur deux écueils politiques : 1) ne jamais oublier l'asymétrie entre « eux » et « nous » ; 2) ne pas s'en tenir aux classes populaires, pour comprendre la réalité des jeunes et la réalité du genre.

Ne jamais oublier l'asymétrie entre « eux » et « nous »

L'attention que nous avons accordée au retour réflexif sur notre façon de travailler a pour objectif de montrer combien la sincérité dans toute relation visant à explorer quelque altérité que ce soit ne suffit pas pour la rendre possible ni même souhaitable. Toute relation est travaillée par des rapports de pouvoir complexes, particulièrement lorsqu'un maximum de caractéristiques sociales éloignent ses deux parties ; dans le cadre de cette enquête : l'âge, la classe sociale, la race, voire le sexe et l'orientation sexuelle. Le discours sur les jeunes que nous avons rencontrés, y compris lorsqu'il émane de chercheur-e-s, est souvent formulé en termes déficitaires : c'est-à-dire que les échecs à la mise en relation ou à l'établissement d'un lien de confiance est d'abord lue comme liée à un handicap de leur part. Ce sont eux qui, le plus souvent, sont perçus comme responsables des difficultés d'une relation qu'ils n'ont

souvent pas même initiée, dont ils ne perçoivent pas nécessairement en quoi elle pourrait leur « *apporter* » quelque chose. Il est important de se garder de ce qui n'est en fait qu'un réflexe de dominant-e : le ou la dominant-e mesure toujours le réel en référence à lui ou elle. L'autre, dominé, est toujours *l'autre*, jamais au centre. Cette tendance spontanée est très visible dans un acte raciste ou homophobe mais elle peut prendre de nombreuses formes, et il faut toujours, lorsqu'on occupe la place dominante dans une relation se méfier de soi-même ; le seul fait de s'intéresser à des populations dominées peut être en partie régi par cette tendance.

Ne pas s'en tenir aux classes populaires

Les recherches sur les rapports sociaux entre filles et garçons, à l'adolescence, en sont encore à leurs débuts. Et s'il est indispensable de se pencher sur leurs manifestations dans les classes populaires urbaines, il est problématique de ne s'y pencher que là. Il apparaît dans le sens commun, notamment depuis la médiatisation des violences faites aux femmes dans les cités H.L.M. *via* l'ensemble des mobilisations associatives et politiques autour du mouvement initié par la « Marche des femmes contre les ghettos et pour l'égalité » de février 2003 et, plus globalement, autour de la question des « tournantes » et du « voile islamique », que la hiérarchisation des sexes serait d'abord à combattre là ; elle ne serait que résiduelle ailleurs.

Or les violences faites aux femmes sont largement partagées et ne sont de toute façon qu'un aspect de l'intérêt qu'il y a à mettre au jour les effets du genre dans tous les milieux sociaux : le genre (en tant que division hiérarchisée des sexes et qu'injonction à appartenir à un genre défini) est une problématique trans-sociale. Et mener une enquête, au final trans-sociale, permettrait d'en rendre compte vraiment.

C'est dans le sens de cette trans-socialité que doit aller la recherche, c'est-à-dire ne pas supposer que les résultats exposés ici sont inévitablement spécifiques au milieu étudié. Par ailleurs, il serait à terme souhaitable (en réalité nécessaire) de mener des enquêtes similaires auprès de jeunes issus des classes moyennes et des classes supérieures parisiennes, afin de saisir réellement à la fois la totalité des expériences de genre que font les jeunes vivant à Paris, et les spécificités de chaque jeunesse.

Documents annexes

1. Présentation des enquêté-e-s
2. Ce que les enquêté-e-s nous ont dit de leurs consommations culturelles
3. Voix
4. L'équipe de recherche

ANNEXE N°1

PRÉSENTATION DES ENQUÊTÉ-E-S

Les renseignements donnés ci-dessous concernant les enquêté-e-s dépendent exclusivement de leur déclaration (qu'il s'agisse des professions des parents, des « origines » des petits amis, etc.). Ils peuvent être hétérogènes, les conditions d'entretien faisant qu'il a parfois été impossible de les retenir au-delà de l'entretien en lui-même alors que nous établissions leur fiche signalétique à son issue. Pour certains jeunes, nous ne disposons que du prénom et de l'âge.

1. Abdel [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : terrain de sport, quartier des Amandiers
- Année de naissance : 1989
- Pas de petite amie.

2. Ahmed [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : fast food rue de Ménilmontant
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège : Collège Jean-Baptiste Clément
- Nationalité : française
- Pas de petite amie.

3. Aïcha

- Lieu de l'entretien : McDo St Lazare (elle travaille chez Quick)
- Année de naissance : 1990
- Situation actuelle et niveau scolaire : Bac + 1 Economie à l'Université de Tolbiac
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : cadette de la première union (un frère de 23 ans et deux demi-frères de 9 ans et 8 ans).
- Situation conjugale des parents : divorcés, sa mère vit avec son beau-père.
- Père : ne sait pas exactement, biochimiste ?, 56 ans, nationalité congolaise, né au Congo-Brazaville, [arrivée en France non renseignée].
- Beau-père : [pas renseigné]
- Mère : professeur de Français, 45 ans, nationalité française, née au Maroc, [arrivée en France non renseignée].

- Âge du petit ami : 21 ans.
- « Origines » perçues du petit ami : française.

4. Amadou

- Lieu de l'entretien : Centre d'animation des Amandiers
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : 1^{ère} année fac d'économie Nanterre / Animateur (19^{ème})
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : aîné de trois (un frère cadet de 19 ans et une sœur de 17 ans).
- Situation conjugale des parents : divorcés
- Père : installateur de climatiseurs, environ 50 ans, nationalité française, né au Sénégal, date d'arrivée en France inconnue.
- Mère : aide-soignante, environ 45 ans, nationalité sénégalaise, née au Sénégal, arrivée en France vers l'âge de 18 ans.
- Âge de la petite amie : 19 ans.
- « Origines » perçues du petit ami : Algérienne/Française (Amadou précise qu'elle est musulmane).

5. Amélie

- Lieu de l'entretien : square Sarah Bernhardt
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : passe en 2^{nde} Générale
- Lieu du collège/lycée : Maurice Ravel
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : deuxième de trois (une sœur aînée de 16 ans et demi et une sœur cadette de 10 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : agent immobilier, 49 ans, nationalité marocaine, né au Maroc, arrivé en France vers l'âge de 18 ans « pour les études ».
- Mère : hôtesse de terre, 51 ans, nationalité française, née en France.
- Pas de petit ami.

6. Anne

- Lieu de l'entretien : square Sarah Bernhardt
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : passe en Terminale ES
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Les petits champs (privé, 11^{ème})
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : benjamine de deux (un frère aîné de 18 ans)
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : traducteur (anglais, français, italien), 54 ans, nationalité française, né en Égypte, arrivé en France en 1957 (parents juifs égyptiens).
- Mère : scripte de cinéma, 53 ans, nationalité française, née en France.
- Pas de petit ami.

7. Baba

- Lieu de l'entretien : Centre d'animation des Amandiers
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}, passage en 2^{nde} « commerce »
- Lieu du collège/lycée ou de travail : collège Robert Doisneau
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : troisième de sept (un frère aîné de 19 ans, une sœur de 18 ans, deux frères cadets de respectivement 14 ans et 9 mois, deux sœurs cadettes de respectivement 10 et 5 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : plaquiste, environ 60 ans, nationalité gambienne, né en Gambie, arrivé en France à l'âge de 20 ans.
- Mère : au foyer et ménages ponctuels, entre 40 et 50 ans, nationalité gambienne, née en Gambie, arrivée en France à l'âge de 18 ans.
- Âge et prénom du petit ami : Stanislas, 18 ans
- « Origines » perçues du petit ami : Italien / Française

8. Bryan

- Lieu de l'entretien : TEP boulevard Davout
- Année de naissance : 1990
- Situation actuelle et niveau scolaire : début 2^{nde} puis B.E.P. Cuisine
- Lieu du collège/lycée ou de travail : animateur Ecole de la Plaine
- Nationalité : française

- Position dans la fratrie : deuxième de cinq (pères différents) (une sœur aînée de 21 ans, deux frères cadettes de 15 et 13 ans, un sœur cadette de 10 ans).
- Situation conjugale des parents : séparés.
- Père : père inconnu (ne connaît pas son prénom).
- Mère : au chômage, 39 ans, nationalité française, née en France.
- Âge et prénom de la petite amie : Laura, 19 ans
- « Origines » perçues du petit ami : Tunisienne/italienne

9. Carine

- Lieu de l'entretien : jardin du Père Lachaise
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 1ère technique
- Lieu du lycée : lycée technique / mode
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : cadette (sa sœur aînée a 22 ou 23 ans)
- Situation conjugale des parents : union libre
- Père : menuisier, environ 45 ans, nationalité française, né en France.
- Mère : peintre décoratrice, 55 ou 56 ans, nationalité brésilienne, née au Brésil, arrivée en France il y a 27 ans.
- Âge du petit ami : 23 ans
- « Origines » perçues du petit ami : né en Algérie, arrivé en France à l'âge de 9 ans. Carine pense qu'il a la double nationalité.

10. Caroline

- Lieu de l'entretien : Square Sarah Bernhardt
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : diplômée Master Pro « management ingénierie sociale & urbaine » (Paris 13)
- Lieu de travail : stage à l'Atelier Santé ville
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : deuxième de trois (une sœur aînée de 22 ans et une sœur cadette de 19 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : employé / gardien de nuit, entre 55 et 60 ans, nationalité française, né au Cambodge, arrivé en France en 1984.
- Mère : employée / femme de ménage, entre 40 et 45 ans, nationalité française, née au Cambodge, arrivée en France en 1984.

- Âge et prénom du petit ami : Issa, 26 ans
- « Origines » perçues du petit ami : malienne

11. Corinne

- Lieu de l'entretien : McDo Porte de Montreuil
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème} (passe en 2^{nde} au lycée Turgot 3^{ème} arr.)
- Lieu du collège/lycée ou de travail : collège Jean Perrin
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : cadette, sa sœur aînée a 18 ans (elle a aussi des demi-frères et sœurs du côté de son père).
- Situation conjugale des parents : séparés (quand elle avait 8 ou 9 ans)
- Père : [profession inconnue], environ 40 ans, nationalité française, né en Côte d'Ivoire.
- Beau-père : sans emploi, environ 40 ans, nationalité ivoirienne, né en Côte d'Ivoire, arrivé en France autour de 1990.
- Mère : auxiliaire parentale, 35 ans, nationalité ivoirienne, née en Côte d'Ivoire, arrivée en France autour de 1990.
- Âge et prénom du petit ami : Frédéric, 17 ans (école de foot).
- « Origines » perçues du petit ami : congolaises.

12. Damien [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : McDo place Gambetta
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : BEP hôtellerie-restauration
- Nationalité : française
- Pas de petite amie.

13. Émilie [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : fast food rue de Ménilmontant
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 2^{nde}
- Lieu du lycée : Stéphane Mallarmé (17^{ème} ar.)
- Nationalité : française
- Pas de petit ami.

14. Fatiha

- Lieu de l'entretien : square de la Salamandre
- Année de naissance : 1995
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège : Collège Flora Tristan
- Nationalité : française
- Situation conjugale des parents : mariés, Tunisiens.

- Père : [non renseigné]
- Mère : mère au foyer.

- Pas de petit ami.

15. Hamid [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : rue Vitruve
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : Terminale Pro Compta
- Lieu du lycée : 5^{ème} arrondissement (lycée privé)
- Nationalité : française

- Petite amie de 19 ans.

16. Judith

- Lieu de l'entretien : Square église Ménilmontant
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : passe en 3^{ème}
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Robert Doisneau
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : troisième de cinq (un frère aîné de 27 ans, une sœur aînée de 17 ans et deux demi-frères jumeaux de 13 ans).
- Situation conjugale des parents : séparés

- Père : peintre en bâtiment, 47 ans, nationalité française, né en Colombie, date d'arrivée en France inconnue.
- Beau-père : peintre en bâtiment, 38 ans, nationalité française, né en Turquie, arrivé en France vers l'âge de 25 ans.
- Mère : femme de ménage / en formation, 44 ans, nationalité française, née en Colombie, arrivée en France à l'âge de 20 ans.

- Âge et prénom du petit ami : Aleksandar, 15 ans
- « Origines » perçues du petit ami : serbe

17. Kader [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : terrain de sport, quartier des Amandiers
- Année de naissance : 1990
- Pas de petite amie.

18. Kevin

- Lieu de l'entretien : McDo Porte de Montreuil
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : niveau BEP comptabilité
- Lieu du collège/lycée ou de travail : travaille au McDo de la Pte de Vincennes
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : aîné de quatre (une sœur de 18 ans, un frère de 8 ans et un demi-frère d'un mois).
- Situation conjugale des parents : séparés, Kevin vit avec sa mère et son beau-père
- Père : garagiste, 50 ans, nationalité dominicaine, né en République Dominicaine, arrivé en France enfant.
- Beau-père : chef cuisiner, environ 40 ans, nationalité française, né en Guadeloupe.
- Mère : accompagnatrice d'enfants handicapés, 39 ans, nationalité camerounaise, née au Cameroun, arrivée en France à l'adolescence.
- « Origines » perçues de la petite amie : tunisienne

19. Lamine

- Lieu de l'entretien : square de la cité Python
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : B.E.P. Secrétariat/comptabilité
- Lieu de travail : cantines et goûters dans des écoles maternelles de Belleville
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : troisième dans une fratrie de cinq (deux frères aînés de respectivement 20 et 23 ans, deux sœurs cadettes de respectivement 14 et 16 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : boulanger, entre 44 et 47 ans, nationalité malienne, né au Mali, arrivé en France depuis peut-être trente ans.

- Mère : femme de chambre dans un hôtel, environ 42 ans, nationalité malienne, née au Mali, en France depuis au moins 23 ans.
- Pas de petit ami.

20. Laurie

- Lieu de l'entretien : McDo Porte de Bagnolet
- Année de naissance : 1991
- Situation actuelle et niveau scolaire : 1^{ère} ES
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Lycée Voltaire
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : aînée de deux filles (la cadette a 9 ans).
- Situation conjugale des parents : ne veut pas en parler
- Père : ne veut pas en parler (« mon père ben pff ! une croix hein ! »)
- Mère : aide-soignante, 40 ans, nationalité française, née en Côte d'Ivoire.
- Âge et prénom du petit ami : Stéphane, 20 ans.
- « Origines » perçues du petit ami : française/cap-verdienne/martiniquaise.

21. Lyna

- Lieu de l'entretien : square Sarah Bernhardt
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : passe en 2^{nde} Métiers « de l'art et de la mode »
- Lieu du collège/lycée : Paul Poiret
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : deuxième de trois (un frère aîné de 18 ans et un frère cadet de 12 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : travaille dans un hôtel, 50 ans, nationalité algérienne, né en Algérie, arrivé en France à l'âge de 18 ans.
- Mère : garde d'enfants à domicile, 45 ans, nationalité française, née en Algérie, arrivée en France vers l'âge de 21 ans.
- Pas de petit ami.

22. Malika [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : square des cardeurs
- Année de naissance : 1993

- Situation actuelle et niveau scolaire : Première STS
- Nationalité : française
- Pas de petit ami.

23. Marlène [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : square de la Salamandre
- Année de naissance : 1995
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège : Collège Flora Tristan
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : aînée (petite sœur de 8 ans)
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : « martiniquais »
- Mère : « française »
- Pas de petit ami.

24. Mélody

- Lieu de l'entretien : Jardin de la Gare de Charonne (Pte de Montreuil)
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège/lycée ou de travail : collège Jean Perrin
- Nationalité : double française et congolaise
- Position dans la fratrie : aînée (frère cadet de 6 ans)
- Situation conjugale des parents : concubins (père inconnu)
- Père : « j'ai pas envie d'en parler. Je pense, mon beau-père il s'est assez bien occupé de moi ».
- Beau-père : directeur chez UPS (à la retraite dans 2 mois), 60 ans, nationalité française, né en France (« 100% français »). Il est le père du petit-frère et l'a reconnue. Elle le considère comme son père.
- Mère : auxiliaire puéricultrice, 33 ans, nationalité française, née au Zaïre, arrivée en France il y a 15 ans environ.
- Âge du petit ami : 17 ans (Première S)
- « Origines » perçues du petit ami : [pas renseigné]

25. Nadia

- Lieu de l'entretien : café à Stalingrad
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Collège privé religieux
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : aînée de cinq enfants (un frère de 13 ans, et trois sœurs de respectivement : 9, 8 et 3 ans).
- Situation conjugale des parents : en cours de divorce, séparés depuis un an
- Père : agent commercial, environ 50 ans, nationalité marocaine, né au Maroc, arrivé en France à l'âge de 14 ans.
- Mère : institutrice, 40 ans, nationalité française, née en France.
- Âge et prénom du petit ami : X, 19 ans.
- « Origines » perçues du petit ami : sénégalaise/française

26. Naïma

- Lieu de l'entretien : square de la Salamandre
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 2^{nde}
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Lycée Arago
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : frère aîné de 21 ans, deux sœurs cadettes de 11 et 9 ans.
- Situation conjugale des parents : mariés, Tunisiens
- Pas de petit ami.

27. Ondine

- Lieu de l'entretien : cimetière du Père Lachaise
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 2^{nde} (passe en 1^{ère} L)
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Lycée privé catholique (mixte)
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : cadette de deux sœurs (l'aînée a 26 ans)
- Situation conjugale des parents : mariés ou en union libre (« *je ne sais plus* »)
- Père : universitaire, 71 ans, nationalité française, né en France
- Mère : universitaire, 59 ans, nationalité française, née en Suisse

- Âge du petit ami : 18 ans en novembre
- « Origines » perçues du petit ami : français, père albanais, mère française

28. Paul

- Lieu de l'entretien : Centre d'animation des Amandiers
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : Bac - 1^{ère} année fac d'éco à Nanterre (orientation BTS envisagée)
- Lieu de travail : CDD secrétariat dans un service DRH
- Nationalité : française/israélienne
- Position dans la fratrie : benjamin de trois (une sœur aînée de 29 ans et un frère aîné de 28 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés ? (ensemble en tout cas)
- Père : retraité, né en 1952 en Tunisie, nationalité française, arrivé en France à l'âge de 10 ans.
- Mère : styliste/modéliste, née en 1960 au Maroc, nationalité française/israélienne, arrivée en France à l'âge de 22 ans.
- Âge et prénom de la petite amie : Johanna (faux prénom pour l'entretien)
- « Origines » perçues de la petite amie : française, parents tunisiens

29. Prosper [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : McDo place Gambetta
- Année de naissance : 1993
- Situation actuelle et niveau scolaire : 1^{ère} S
- Lieu lycée : Paul Valéry
- Nationalité : française
- Pas de petite amie.

30. Rachid [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : TEP boulevard Davout
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : Bac + 1^{ère} année AES Université de Créteil
- Nationalité : française
- Petite amie de 19 ans.

31. Rosa

- Lieu de l'entretien : McDo Porte de Montreuil
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : 4^{ème} (passe en 3^{ème})
- Lieu du collège : Jean Perrin
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : pas réussi à comprendre, il semblerait qu'elle soit la quatrième de cinq enfants du côté de sa mère.
- Situation conjugale des parents : pas réussi à savoir si les parents avaient été mariés. La mère s'est mariée avec le beau-père en 2008.
- Père (décédé quand Rosa avait huit ans) : « ministre de l'Industrie », nationalité ivoirienne, né en Côte d'Ivoire.
- Beau-père : fait des ménages, âge inconnu, nationalité ivoirienne, né en Côte d'Ivoire, arrivé en France il y a deux ans.
- Mère : auxiliaire familiale, 39 ans, nationalité française, née en Côte d'Ivoire, arrivée en France dans les années 2000.
- Âge et prénom du petit ami : Pierre, 17 ans.
- « Origines » perçues du petit ami : zaïrois/martiniquais/français.

32. Saïda

- Lieu de l'entretien : café à Nation
- Année de naissance : 1990
- Situation actuelle et niveau scolaire : L2 économie à Créteil
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : benjamine de quatre enfants (une sœur aînée de 30 ans et deux frères de respectivement 24 et 23 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés – séparés – vie commune
- Père : retraité, environ 70 ans, nationalité marocaine, né au Maroc, date d'arrivée en France inconnue (il était adulte).
- Mère : femme de ménage, 43 ans, nationalité marocaine, née au Maroc, arrivée en France à l'âge de 15 ans.
- Âge et prénom du petit ami : vient juste de rompre avec Youcef, 23 ans
- « Origines » perçues du petit ami : Turques

33. Samantha

- Lieu de l'entretien : square Sarah Bernhardt
- Année de naissance : 1992

- Situation actuelle et niveau scolaire : passe en Terminale ES
- Lieu du collège/lycée : Maurice Ravel
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : aînée de trois (deux sœurs cadettes de respectivement 15 et 6 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : chef de brigade/sécurité dans une collectivité locale, 46 ans, nationalité française, né en France.
- Mère : cheffe d'équipe en développement dans un Conseil général, nationalité française, née en France.
- Âge et prénom du petit ami : Luc, 16 ans (passe en 1^{ère} S)
- « Origines » perçues du petit ami : « *pur français* »

34. Samira [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : centre d'animation des Amandiers
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège : Collège Robert Doisneau
- Nationalité : française
- Situation conjugale des parents : mariés, marocains
- Pas de petit ami.

35. Sen-Sok [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : square de la Salamandre
- Année de naissance : 1994
- Situation actuelle et niveau scolaire : 3^{ème}
- Lieu du collège : Collège Flora Tristan
- Nationalité : française
- Pas de petite amie.

36. Sofiane [fiche partiellement renseignée]

- Lieu de l'entretien : terrain de sport, quartier des Amandiers
- Année de naissance : 1993
- Pas de petite amie.

37. Tidiane

- Lieu de l'entretien : local associatif AJT rue de la Cour des Noues
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : Bac SGT option compta, se destine à un BTS « management des Unités Commerciales » (en alternance chez GAP)
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Lycée Turgot
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : quatrième de cinq (deux sœurs aînées de 32 et 30 ans, un frère aîné de 22 ans et une sœur cadette de 18 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : conseiller d'orientation Mission Locale, plus de 60 ans, nationalité française, né au Sénégal, date d'arrivée en France inconnue.
- Mère : psychologue du travail, 23 ans, nationalité française, née en Martinique.
- Pas de petite amie.

38. Tumaini

- Lieu de l'entretien : Centre d'animation des Amandiers
- Année de naissance : 1992
- Situation actuelle et niveau scolaire : C.A.P. Petite enfance
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Etienne Dollet (LEP)
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : troisième de quatre enfants (une sœur aînée de 23 ans, un frère aîné de 21 ans et une sœur cadette de 7 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : ouvrier, environ 60 ans, nationalité malienne, né au Mali, date d'arrivée en France inconnue.
- Mère : femme de ménage, plus de 45 ans, nationalité malienne, née au Mali, date d'arrivée en France inconnue.
- Pas de petit ami.

39. Wahida

- Lieu de l'entretien : Jardins Debrousse
- Année de naissance : 1992
- Situation actuelle et niveau scolaire : 2^{de} passe en 1^{ère} STG (à Maurice Ravel)
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Lycée Dorian, lycée polyvalent (11^e)
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : cadette, une sœur aînée de 19 ans.

- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : décorateur intérieur à son compte, 55 ans environ, nationalité marocaine, né au Maroc, arrivé en France vers 15-16 ans.
- Mère : assistante maternelle, 40 ans, nationalité marocaine, née au Maroc, arrivée en France vers 18-20 ans.
- Pas de petit ami.

40. Yasmina

- Lieu de l'entretien : cimetière du Père Lachaise
- Année de naissance : 1989
- Situation actuelle et niveau scolaire : L2 Droit, veut aller jusqu'en Master
- Lieu du collège/lycée ou de travail : Panthéon-Paris 1 (Gobelins)
- Nationalité : française
- Position dans la fratrie : cadette d'une fratrie de trois (deux sœurs aînées de respectivement 23 et 26 ans).
- Situation conjugale des parents : mariés
- Père : sapeur-pompier, né en 1955 au Maroc, nationalité française, arrivé en France en 1980.
- Mère : adjointe administrative, née en 1959 au Maroc, nationalité française, arrivée en France en 1971.
- Pas de petit ami.

ANNEXE N°2

CE QUE LES ENQUÊTÉ-E-S NOUS ONT DIT DE LEURS CONSOMMATIONS CULTURELLES

Ci-dessous figurent des informations sur les consommations culturelles des enquêté-e-s, selon leurs déclarations. Les « + » renvoient aux produits culturels cités le plus souvent. La rubrique des filles compte plus d'occurrences, non parce qu'elles seraient plus consommatrices mais parce qu'elles sont plus nombreuses dans le corpus et que, par ailleurs, elles ont plus souvent que les garçons accepté de répondre au petit questionnaire suivant l'entretien.

Les filles :

Leurs stations de radio préférées

Ado FM (++++++)
Skyrock (+++++)
Fun Radio (++)
Génération (++)
Beur FM
FG
Voltage
Latina
Nova

Leurs magazines préférés

« des magazines de mode sinon ça
m'intéresse pas » :
Elle, Glamour, Jeune et Jolie
horoscope
presse d'information générale :
Le Monde, Le Figaro, Le Parisien
magazine d'économie
Closer, Public
Les Inrocks

Leurs musiques préférées

rap (++++++)
R&B (+++++)
zouk (++++)
coupé-décalé (++++)
hip Hop (++++)
dance-hall (+++)
electro rock, métal
reaggae (+)
jazz, soul
house
musique berbère marocaine,
musique arabe
funk, pop
musique latina

Leurs séries de télévision préférées

Les feux de l'amour
Les experts (+++)
Dexter
Friends
Un gars une fille
Desperate housewives
Newport Beach
What about Brian ?
Ma famille d'abord
Malcom
Esprit criminel
Grase Anatomy
L Word

Leurs livres préférés

« pas le temps de lire »
J'ai pas pleuré (récit d'une femme sur les
camps de concentration)
Gomora, Les Hauts de hurlevents
Amadou Ampatebâ, *Il n'y a pas de petites
querelles*
Abdelmalik, *Que Dieu bénisse la France*
Moi, ton chat et Tracy et autres romans
sur l'adolescence
ouvrages religieux
romans policiers, thrillers
Kundera, *La plansanterie, L'indécision*
Emy Carson, *Eros, Le doux amer*

Les derniers films qu'elles ont aimés

Banlieue 13
17 ans encore
Gran Torino
Millenium
Predator
Les enfants invisibles
Agathe Cléry
J'y crois pas trop
Fast and Furious 4
Jeu de pouvoir
Twilight
Very bad trip
L'âge de glace 3
Harry Potter 6
Antéchrist

Leurs émissions de télévision préférées

« La Star Ac », « La Nouvelle Star »
« Secret Story » (++++)
« Planète Justice »
« Capital », « Zone Interdite », « E=M6 »
« 66 minutes »
« Enquête exclusive »
« Sans aucun doute »
« Envoyé Spécial »
« Le dessous des cartes »
« C'est dans l'air »
chaînes musicales : MTV, Trace TV

Leurs sites internet préférés

skyblog (++++++)
facebook (++++++)
MSM (++)
Vcd
Deezer
Doctissimo
Ma-bimbo.com
les-sims.com,
ventesprivées.com
dailymotion
myspace
twitter

Les garçons :**Leurs stations de radio préférées**

Génération (+++)
Ado FM

Le dernier film qu'ils ont aimé

Les lascars

Leurs séries de télévision préférées

Ma famille d'abord
Malcom
 mangas (*Naruto*)

Leurs magazines préférés

magazines de rap : *RapMag'*, *R.A.P.*,
Groovemagazine
 magazines de foot

Leurs émissions de télévision préférées

Ce soir ou jamais
 mangas sur le câble
 le journal télévisé
Envoyé Spécial
Kolenta
 foot

Leurs livres préférés

Baudelaire
La richesse des nations
 romans policiers
 BD, mangas
Un barrage contre le pacifique

Leurs sites internet préférés

le site de *Génération*
 booska-p.com
 blog sur myspace (++)
 site de mangas (++)
 philoweb
 Facebook
 Skyblog
 rap2k.com
 sites de marques de luxe

Leurs musiques préférées

rap (++++)
 Black music
 « *musiques du pays* »
 (Guinée Bissao, Sénégal)
 hip hop
 soul
 funk, rock
 musique orientale
 R&B

ANNEXE N°3

VOIX

Sur le CD qui accompagne ce document écrit, se trouvent des extraits des entretiens réalisés dans le cadre de l'enquête. Ils ont été choisis en fonction de leur adéquation avec les aspects développés sur le support écrit (faisant entendre les personnes qui ont fait l'objet de portraits dans la deuxième partie) ainsi que de la qualité sonore de l'enregistrement. En effet, l'enquête n'a pas donné lieu à une réelle prise de son : une des conditions pour recueillir les discours intimes des jeunes est de rendre l'enregistrement le plus discret possible³⁴. Les enregistrements ont donc été réalisés au moyen d'un dictaphone MP3 petit, qui n'avait pas la possibilité de séparer les sons choisis (les voix) des sons parasites. Ceci dit, tous les extraits du CD sont tout à fait audibles ; ils permettent de saisir la matière de l'enquête : les voix, les intonations, les accents, les échanges et leur contexte sonore. Une écoute « au casque » est recommandée.

Les enquêté-e-s n'ont signé aucune autorisation concernant la diffusion de leur voix. Nous les avons un peu déformées et nous avons sélectionné des extraits dans lesquels n'apparaît aucun prénom, sauf lorsque nos interlocuteur-trice-s avaient sciemment modifié l'identité des personnes dont ils ou elles parlaient pour que nous ne les identifions pas nous-mêmes : tous les prénoms prononcés sont donc fictifs. Ces précautions, conformes à la promesse que nous leur avons faite de ne pas trahir leur intimité de façon nominative, doivent s'accompagner de la part des auditeur-trice-s de ce CD d'une grande discrétion : aucune projection des voix dans un lieu public ne saurait être possible.

NB : le CD comprend aussi un fichier .pdf qui correspond à l'intégralité du rapport écrit, ainsi qu'un fichier .ppt annonçant le cadre de sa restitution orale.

Yasmina [durée totale : 16'30]

1. Rencontre et rupture [4'40]
2. Après la rupture [3'05]
3. Le port du voile [3'10]
4. Le voile et le rap [5'35]

Paul [durée totale : 18'55]

1. Amour et distance sociale [6'20]
2. Le frère homosexuel [8'10]
3. La déclaration [1']
4. Le sexe et l'amour [3'25]

Nadia [durée totale : 20'33]

1. La famille l'apprend [2'40]
2. Grossesse et immoralité [6'15]
3. La domination masculine [2'25]
4. La mère et l'amour [4'32]
5. Un « vrai mec » [3'20]
6. La peur et l'enquête [1'35]

Mélody [durée totale : 15']

1. La rencontre [6'50]
2. Les garçons et le sexe [4']
3. L'amour et la confiance [2'30]
4. La jeunesse [1'40]

³⁴ En revanche, aucun enregistrement ne s'est fait à l'insu de nos interlocuteur-trice-s.

ANNEXE N°4

L'ÉQUIPE DE RECHERCHE

Isabelle Clair, responsable scientifique

Chargée de recherches au CNRS au sein du Centre de Recherches Sociologiques et Politiques de Paris, dans l'équipe « Genre, Travail, Mobilités » (CRESPPA-GTM, UMR 7217, CNRS, université Paris 8), Isabelle Clair enseigne à l'université Paris 8 et assure des formations au sein de la Protection Judiciaire de la Jeunesse.

Elle est spécialiste de la problématique du genre et des jeunes populaires. Elle a publié un ouvrage sur les relations amoureuses et l'entrée dans la sexualité des jeunes vivant en cité d'habitat social fondé sur une enquête ethnographique en banlieue parisienne : *Les jeunes et l'amour dans les cités*, 2008, Paris, Armand Colin. Elle est également l'auteure de divers articles en lien avec cette question : « La division genrée de l'expérience amoureuse. Enquête dans des cités d'habitat social », *Sociétés et représentations*, 2007, n. 24, pp. 145-160 ; avec Nasser Tafferant, « Les femmes dans la médiation de sécurisation : une remise en question de l'ordre des sexes ? », *Genèses*, 2006, n. 64, pp. 26-45 ; « Des 'jeunes de banlieue' absolument traditionnels ? », *Lien social et politiques*, 2005, n. 53, pp. 29-36 ; « La mauvaise réputation. Étiquetage sexué dans les cités », in Elisabeth Callu, Jean-Pierre Jurmand, Alain Vulbeau (dir.), *La place des jeunes dans la Cité : espace de rue, espace de parole, Les Cahiers du GRIOT*, tome 2, CNAM/PJJ, 2005, Paris, L'Harmattan, pp. 47-60.

Elle mène actuellement une enquête sur l'entrée dans la sexualité des jeunes vivant en zones rurales. Ses premiers résultats de recherche sont à paraître en 2010 dans « Sexualités féminines en liberté surveillée. L'entrée des filles de milieux populaires (rural et péri-urbain) dans la sexualité pénétrative et la conjugalité », in BLANCHARD Véronique, REVENIN Régis, YVOREL Jean-Jacques (coord.), *Jeunes, jeunesse et sexualité. 19^{ème}-21^{ème} siècles*, Paris, Autrement (coll. « Sexe en tous genres »).

Virginie Descoutures, enquêtrice et chercheuse principale

Virginie Descoutures a soutenu une thèse au sein de l'université Paris-Descartes en novembre 2008, sous la direction de François de Singly, sur le travail parental dans des couples de mères lesbiennes : *Les mères lesbiennes. Contribution à une sociologie de la parentalité*. Elle a reçu pour ce travail le Prix du Monde de la Recherche, qui sera publié en 2010 aux Presses Universitaires de France. Elle est actuellement post-doctorante au Centre de recherches sur les Liens Sociaux (CERLIS, UMR 8070, CNRS, université Paris Descartes).

Spécialiste du genre et de la sociologie de la famille, elle a publié un ouvrage collectif avec Marie Digoix, Eric Fassin et Wilfried Rault : *Mariages et Homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales*, 2008, Paris, Éditions Autrement, et de nombreux articles dont : « Les 'mères non statutaires' dans les couples lesbiens qui élèvent des enfants », *Dialogue*, 2006, n. 173, pp. 71-80 ; « Filiation », in Bernard Andrieu (dir.), *Le dictionnaire du corps dans les sciences humaines et sociales*, 2006, Paris, CNRS Éditions, pp.

190-192 ; « De l'usage commun de la notion de parentalité », in Anne Cadoret, Martine Gross, Caroline Mécary, Bruno Perreau, (dir.), *Homoparentalités : approches scientifiques et politiques*, 2006, Paris, PUF, pp. 211-222.

Fabrice Guilbaud, enquêteur

Fabrice Guilbaud a soutenu une thèse, en novembre 2008, au sein de l'université Paris 10 – Nanterre, sous la direction de Danièle Linhart, sur le travail pénitentiaire, *Des travailleurs en quête de liberté. Sociologie du travail pénitentiaire*. Il est désormais Maître de conférences en Sociologie à l'Université de Picardie Jules Vernes, à Amiens.

Il est l'auteur notamment de : « Le travail pénitentiaire : sens et articulation des temps vécus des travailleurs incarcérés », *Revue française de sociologie*, 2008, vol. 49, n° 4 ; « Quand le travail libère les hommes : remarques sur la subjectivité des travailleurs détenus », in D. Linhart (dir.) *Pourquoi travaillons-nous ?*, 2008, Toulouse, éditions Eres, pp. 37-67 ; « Contraintes, droit et ambivalences du travail : le cas des ateliers pénitentiaires », in F. Aballéa et M. Lallement (coord.), 2007, *Relations de travail, relations au travail*, Toulouse, éditions Octarès, pp. 93-100.

Bibliographie

- AMRANI (Younes), BEAUD (Stéphane), 2004, *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, La Découverte.
- BAJOS (Nathalie), BOZON (Michel) (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte.
- BAUDELLOT (Christian), MAUGER (Gérard) (éds), 1994, *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, Harmattan.
- _____ 2004 MOREAU (Caroline), LERIDON (Henri), FERRAND (Michèle), « Pourquoi le nombre d'avortements n'a-t-il pas baissé en France depuis 30 ans ? », *Population et Sociétés*, n. 407, pp. 1-4.
- _____ 2006, avec FERRAND (Michèle), « L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative », *Sociétés contemporaines*, n°61, pp. 91-117.
- BEAUD (Stéphane), 2003 (2002), *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte.
- _____ 1999, avec PIALOUX (Michel), *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard.
- _____ 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » », *Politix*, n. 35, pp. 226-257.
- BECKER (Howard S.), 1985 (1963), *Outsiders. Études de la sociologie de la déviance*, Paris, A.-M. Métailié. (traduction française)
- BEGAG (Azouz), 1988, « Les jeunes filles d'origine maghrébine et les symboliques de la mobilité », *Hommes et migrations*, n. 1113, juin, pp. 9-13.
- BELLOUBET-FRIER (Nicole), REY (Florence), 2002, « Violences sexuelles, violences sexistes », *VEI-enjeux*, n. 128, mars, pp. 212-225.
- BIZEUL (Daniel), 2007. « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilités de l'observation directe », *Revue française de science politique*, 57 (1), p. 69-89.
- _____ 1999, « Faire avec les déconvenues une enquête en milieu nomade », *Sociétés contemporaines*, no 33-34, pp. 111-137.
- _____ 1998, « Le récit des conditions d'enquête. Exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 39 (4), p. 751-787.
- BOURDIEU (Pierre) (dir.), 1993, *La Misère du monde*, Paris, Seuil.
- BOURGOIS (Philippe), 2001 (1996), *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil. (traduction française)
- BOZON (Michel), 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n. 128, juin, pp. 5-23.
- BRICE HEATH (Shirley), McLAUGHLIN (Milbrey W.) (ed.), 1993, *Identity and Inner-City Youth. Beyond Ethnicity and Gender*, New York, Teachers College Press.
- BUTLER (Judith), 2005 (1990), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte. (traduction française)
- CLAIR (Isabelle), 2008, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.

- _____. 2010, « Je suis une salope » à paraître in GIRAUD (Christophe), MARTIN (Olivier), SINGLY (François, de), *Pratique la sociologie*, Paris, Armand Colin.
- _____. 2010, « Sexualités féminines en liberté surveillée. L'entrée des filles de milieux populaires (rural et péri-urbain) dans la sexualité pénétrative et la conjugalité », à paraître in BLANCHARD Véronique, REVENIN Régis, YVOREL Jean-Jacques (coord.), *Jeunes, jeunesse et sexualité. 19^{ème}-21^{ème} siècles*, Paris, Autrement (coll. « Sexe en tous genres »).
- _____. 2007, « La division genrée de l'expérience amoureuse. Enquête dans des cités d'habitat social », *Sociétés et représentations*, n. 24, pp. 145-160.
- _____. 2005, « Des 'jeunes de banlieue' absolument traditionnels ? », *Lien social et politiques*, n. 53, pp. 29-36.
- CONDON (Stéphanie), LIEBER (Marylène), MAILLOCHON (Florence), 2005, « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », *Revue française de sociologie*, vol. 46, n°2, pp. 265-294
- _____. 2005, « La mauvaise réputation. Étiquetage sexué dans les cités », in CALLU Elisabeth, JURMAND (Jean-Pierre), VULBEAU (Alain) (dir.), *La place des jeunes dans la Cité : espace de rue, espace de parole*, Les Cahiers du GRIOT, tome 2, CNAM/PJJ, Paris, L'Harmattan, pp. 47-60.
- JURMAND (Jean-Pierre), VULBEAU (Alain) (dir.), *La place des jeunes dans la Cité : espace de rue, espace de parole*, Les Cahiers du GRIOT, tome 2, CNAM/PJJ, Paris, L'Harmattan, pp. 47-60.
- COUTRAS (Jacqueline), 2003, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris, L'Harmattan.
- CRENSHAW (Kimberlé), 2005, « Cartographie des marges : Intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Les Cahiers du genre*, n. 39.
- DAVISSE (Annick), 1999, « 'Elles papotent, ils gigotent'. L'indésirable différence des sexes », *Migrants-Formation*, n. 116, mars, pp. 185-198.
- DUBET (François), 1987, *La Galère. Jeunes en survie*, Paris, Arthème Fayard.
- DUBET (François), 1991, *Les Lycéens*, Paris, Seuil.
- FAURE (Sylvie), 2004, « Filles et garçons en danse hip hop. La production institutionnelle de pratiques sexuées », *Sociétés contemporaines*, n. 55, pp. 5-20.
- FOOTE WHYTE (William), 1943, « A slum sex code », *The American Journal of Sociology*, vol. 49, n.1, july, pp. 24-31.
- FOURNIER (Pierre), 2006, « Le Sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques.org*, n. 11. En ligne : <http://www.ethnographiques.org>
- GALLAND (Olivier), 2001, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, vol. 42, n. 4, pp. 611-640.
- GORIS (Indira), JOBARD (Fabien), LÉVY (René), 2009, *Police et minorités visibles. Les contrôles d'identité à Paris*, New York, Open Society Institute.
- GUÉNIF SOUILAMAS (Nacira), 2003, « Ni pute ni soumise ou très pute, très voilée ? Les inévitables contradictions d'un féminisme sous influence », *Cosmopolitiques*, n. 4, juillet, pp. 53-65.
- _____. 2003, « Fortune et infortune d'un mot : l'intégration. Jalons d'une discussion entre sociologues et politiques », *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, n. 135, décembre, pp. 22-39.
- _____. 2004, avec MACÉ (Eric), 2004, *Les Féministes et le garçon arabe*, Paris, Aube.
- _____. 2000, *Des 'beurettes' aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset & Fasquelle.
- GUILBAUD (Fabrice), 2008, *Des travailleurs en quête de liberté. Sociologie du travail pénitentiaire*, thèse de doctorat de Sociologie, sous la direction de Danièle Linhart, Paris X Nanterre.

GUILLAUMIN (Colette), 1992, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-Femmes.

HAMEL (Christelle), 2003, *L'intrication des rapports sociaux de sexe, de « race », d'âge et de classe : ses effets sur la gestion des risques d'infection par le VIH chez les Français descendant de migrants du Maghreb*, thèse de doctorat d'Anthropologie sociale et ethnologie, sous la direction de Marie-Elisabeth Handman, EHESS.

_____ 2003, « 'Faire tourner les meufs' : Les viols collectifs : discours des médias et des agresseurs », *Gradhiva*, n. 33, pp. 83-92.

_____ 2002a, « L'homosexualité en milieu maghrébin : une question d'honneur », in LAGRAVE (Rose-Marie) et al. (dir.), *Dissemblances : jeux et enjeux de genre*, Paris, Harmattan, pp. 37-50.

_____ 2002b, « La « masculinité » dans le contexte de la « galère ». Le cas de garçons français maghrébins face aux risques d'infection par le VIH », in *Sida, Immigration et Inégalités : nouvelles réalités, nouveaux enjeux*, Paris, A.N.R.S., pp. 85-98.

_____ 2002c, « Constructions et pratiques de la sexualité des garçons d'origine maghrébine en quartier populaire », *Mouvements*, n. 20, mars-avril, pp. 57-65.

HOGGART (Richard), 1970 (1957), *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit. (traduction française)

JASPARD (Maryse), BROWN (Elizabeth), CONDON (Stéphanie), et al., 2003, *Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France*, Paris, La Documentation française.

JUHEM (Philippe), 1995, « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés contemporaines*, n. 21, mars, pp. 29-42.

KAUFMANN (Jean-Claude), 1999³ (1993), *Sociologie du couple*, Paris, P.U.F.

LAGRANGE (Hugues), LHOMOND (Brigitte) (éd.), 1997, *L'Entrée dans la sexualité : le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte.

LAGRANGE (Hugues), 1990, *Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Paris, Syros.

LE CAISNE (Léonore), 2008. *Avoir 16 ans à Fleury. Ethnographie, d'un centre de jeunes détenus*, Paris, Seuil.

_____ 2004. « L'économie des valeurs, distinction et classement en milieu carcéral », *L'année sociologique*, vol. 54, n°2, pp. 511-538.

LEPOUTRE (David), 1997, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

LHOMOND (Brigitte), 1995, « Les adolescents pratiquent la monogamie sérielle », *La Recherche*, n. 26, pp. 215-216.

MAUGER (Gérard), 2006, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires*, Paris, Éditions Belin.

_____ 1994, *Les Jeunes en France : état des recherches*, Paris, Documentation française.

_____ 1995a, « Les mondes des jeunes », *Sociétés contemporaines*, n. 21, mars, pp. 5-14.

_____ 1995b, « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, n. 40, juin.

_____ 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n. 6, décembre, pp. 31-43.

MUCCHIELLI (Laurent), 2005, *Le Scandale des « tournantes ». Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte.

PASQUIER (Dominique), 1994, « *Hélène et les Garçons* : une éducation sentimentale », *Esprit*, n. 6, juin, pp. 125-144.

RACHID, 2004, « 'Génération scarface'. La place du trafic dans une cité de la banlieue parisienne », *Déviance et société*, vol. 28, n°1, pp. 115-132.

RENAHY (Nicolas), 2005, *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte.

- RUBI (Stéphanie), 2005, *Les Crapuleuses, ces adolescentes déviantes*, Paris, P.U.F.
- SAYAD (Abdelmalek), 1999, *La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.
- SCHWARTZ (Olivier), 2002 (1990), *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, P.U.F.
- SINGLY (François, de), 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n. 11, pp. 54-64.
- STROBEL (Pierre), 1999, « Irresponsables donc coupables », *Informations sociales*, n. 73-74, pp. 24-41.
- TAFFERANT (Nasser), 2005, *Anthropologie d'une économie souterraine : le "Bizness" dans les milieux populaires*, thèse de doctorat de Sociologie, sous la direction de Dominique Desjeux, Université Paris 5-René Descartes.
- TERSIGNI (Simona), 2003, « 'Prendre le foulard' : les logiques antagoniques de la revendication », *Mouvements*, n. 30, novembre-décembre, pp. 116-122.
- _____, 2001, « La virginité des filles et 'l'honneur maghrébin' dans le contexte français », *Hommes et Migrations*, n. 1232, juillet-août, pp. 34-40.
- VERDIER (Yvonne), 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard.
- WELZER-LANG (Daniel), 2002, « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », *Migrants Formation*, n. 128, mars, pp. 10-32.